



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente
‘Le rouge et le noir’
roman de STENDHAL
(1830)

(527 pages)



Gérard Philipe et Danielle Darrieux
dans le film d'Autant-Lara

pour lequel on trouve un résumé
puis successivement l'examen de :
l'intérêt de l'action (page 4)
l'intérêt littéraire (page 11)
l'intérêt documentaire (page 17)
l'intérêt psychologique (page 27)
l'intérêt philosophique (page 45)
la destinée de l'œuvre (page 48)
l'étude d'un passage (page 50).

Bonne lecture !

Résumé

Première partie

Chapitre 1 : Présentation de Verrières, petite ville de Franche-Comté.

Chapitre 2 : En 1830, son maire est l'ultraroyaliste M. de Rênal.

Chapitre 3 : Le curé est le vieil abbé Chélan. M. de Rênal décide d'engager comme précepteur de ses enfants Julien Sorel, le fils d'un charpentier.

Chapitre 4 : Présentation du charpentier et de Julien, jeune homme instruit par de nombreuses lectures et qui, nourri des rêves napoléoniens, aurait voulu devenir soldat, mais qui, par ambition, se destine à l'état ecclésiastique.

Chapitre 5 : Julien, dont la conduite est hypocrite, fait une visite à l'église.

Chapitre 6 : Il est timide devant la jeune et belle Mme de Rênal ; il donne sa première leçon aux enfants.

Chapitre 7 : Mme de Rênal éprouve de la pitié et un intérêt innocent pour Julien.

Chapitre 8 : Croyant à une relation entre Julien et Éliisa, sa femme de chambre, elle éprouve une jalousie qui lui fait entrevoir qu'elle aime Julien. Celui-ci voit rapidement dans l'attachement et l'admiration qu'elle lui porte un moyen de s'élever au-dessus de sa condition sociale, et la cour qu'il entreprend, tel un devoir, ressemble quelque peu à une stratégie militaire. Un soir, sous le tilleul, il effleure sa main.

Chapitre 9 : Le sentiment du devoir lui impose de recommencer. M. de Rênal impose ses sévérités. Est ainsi découvert le portrait de Napoléon caché dans la paillasse de Julien ; mais un quiproquo fait éprouver à Mme de Rênal une nouvelle jalousie.

Chapitre 10 : En guise d'excuse, Julien obtient de M. de Rênal une augmentation.

Chapitre 11 : Mme de Rênal, séduite par l'attitude un peu gauche, parfois ombrageuse, et le romantisme de Julien, en dépit de sa piété, est tombée amoureuse de lui. Mais l'idée d'« *adultère* » la terrifie.

Chapitre 12 : Julien rend visite à son ami Fouqué.

Chapitre 13 : Après avoir songé à conquérir Mme Derville, Julien fait une déclaration à Mme de Rênal.

Chapitre 14 : Il commet des imprudences ; se jugeant humilié, il songe un instant à modifier ses projets.

Chapitre 15 : Il pénètre dans la chambre de Mme de Rênal ; après la réussite de sa tentative, il lui montre de la froideur.

Chapitre 16 : Mme de Rênal est partagée entre le remords et le regret de n'avoir pas connu Julien plus tôt.

Chapitre 17 : Julien est plein de susceptibilité et de méfiance. Avec le temps, il oublie un peu son ambition pour céder au bonheur.

Chapitre 18 : Un roi venant en visite à Verrières, Julien est nommé garde d'honneur ; d'où sa joie et celle de Mme de Rênal. Devant aussi, en tant que jeune clerc, se mettre au service de l'évêque d'Agde, il est étonné devant ses mimiques.

Chapitre 19 : La maladie de son plus jeune fils réveille les remords de Mme de Rênal, mais cette crise augmente l'amour de Julien. Cependant, dans la petite ville, on ne tarde pas à parler de leur amour, et certains esprits malveillants s'empressent de faire naître dans l'esprit de monsieur de Rênal des soupçons quelque peu justifiés. Une lettre anonyme est envoyée.

Chapitre 20 : Mme de Rênal a l'idée de composer de fausses lettres pour détourner les soupçons de son mari.

Chapitre 21 : La vanité de M. de Rênal est blessée ; mais sa femme garde son sang-froid.

Chapitre 22 : Julien dîne chez les Valenod ; M. Valenod est le rival de M. de Rênal.

Chapitre 23 : Les Rênal et Julien connaissent une soirée de gaieté grâce aux histoires d'un chanteur de passage, Geronimo. Julien doit partir au séminaire de Besançon, ce que Mme de Rênal accepte sans égoïsme.

Chapitre 24 : À Besançon, Julien rencontre, dans un café, « *la demoiselle du comptoir* », Amanda Binet.

Chapitre 25 : Mais il doit entrer au séminaire où il a un entretien avec le directeur, l'abbé Pirard, au cours duquel il s'évanouit.

Chapitre 26 : Julien souffre de la grossièreté de ses compagnons auxquels il est en butte. Il reçoit la visite de Fouqué. Il est victime de l'espionnage de l'abbé Castanède, mais est protégé par l'abbé Pirard.

Chapitre 27 : En dépit de ses précautions, il multiplie les imprudences.

Chapitre 28 : Au cours d'une procession, il entrevoit Mme de Rênal.

Chapitre 29 : Le jour de l'examen, il est victime du jansénisme de son protecteur, l'abbé Pirard, qui lui inspire de la tendresse.

Chapitre 30 : Le marquis de La Mole accepte, sur le conseil de l'abbé Pirard, d'engager Julien comme secrétaire. Julien retourne à Verrières, de nuit, pour revoir Mme de Rênal, lui faire ses adieux ; après quelque résistance, elle s'abandonne à lui.

Seconde partie

Chapitre 1 : L'abbé Pirard fait à Julien des recommandations avant sa présentation à l'hôtel de La Mole.

Chapitre 2 : Le marquis lui montre de la courtoisie. Mais, apercevant Mathilde, la fille adulée du marquis, Julien ressent une certaine aversion pour son type de beauté.

Chapitre 3 : Le fils du marquis déploie des bontés à son égard.

Chapitres 4-5 : Julien s'initie aux subtilités de l'étiquette de l'hôtel.

Chapitre 6 : Un malentendu le conduit à provoquer un chevalier en duel, et donne à M. de La Mole l'idée de le faire passer pour le fils naturel d'un gentilhomme.

Chapitre 7 : La familiarité de M. de La Mole est croissante : il est séduit par l'énergie et la culture de Julien.

Chapitre 8 : Lors d'un bal donné à l'hôtel de Retz, Julien scandalise des jeunes gens bien élevés, mais Mathilde qui, orgueilleuse et romanesque, est lassée des jeunes aristocrates qui lui paraissent manquer absolument de caractère, est séduite par l'individualité originale de ce « *plébéien* », et décide de le conquérir.

Chapitre 9 : Dans la bibliothèque, elle est froissée de l'indifférence de Julien, puis effrayée par la violence de ses propos.

Chapitre 10 : Elle porte le deuil de son ancêtre, Boniface de La Mole. Julien, impressionné, devient son ami, se demande toutefois si elle feint ou si elle l'aime.

Chapitre 11 : L'« *héritière la plus enviée du faubourg Saint-Germain* » se dit : « *J'aime, c'est clair.* ».

Chapitre 12 : De ce moment, elle cesse de s'ennuyer.

Chapitre 13 : Elle écrit à Julien ; craignant d'être victime d'un complot, il prend ses précautions.

Chapitre 14 : Ils échangent des lettres ; elle lui donne un rendez-vous.

Chapitre 15 : Julien hésite à s'y rendre.

Chapitre 16 : Quand Mathilde s'est donnée à lui, Julien éprouve plus d'étonnement que de bonheur ; elle-même a le sentiment d'avoir accompli un devoir.

Chapitre 17 : Julien la menace d'une épée et elle en est heureuse.

Chapitre 18 : Après lui avoir donné des preuves d'amour, partagée entre celui-ci et l'orgueil, elle se montre distante et hautaine, et son mépris soudain désespère Julien.

Chapitre 19 : Il s'introduit dans sa chambre et ils connaissent le bonheur. Mais, ensuite, Mathilde montre de nouveau de la froideur. Au moment où elle paraît se détacher de lui, il éprouve vraiment de l'amour pour elle.

Chapitre 20 : Tourmenté par son amour, Julien est de plus en plus malheureux, est « *gauche et timide devant elle* » au point de briser un vase du Japon.

Chapitres 21-23 : Julien devient l'homme de confiance du marquis de La Mole dans une conspiration d'ultras.

Chapitres 24-28 : À Strasbourg, il reçoit des conseils de stratégie amoureuse du prince Korasoff : il fait alors la cour à la maréchale de Fervaques et lui adresse une correspondance assidue.

Chapitres 29-31 : Il excite ainsi la jalousie de Mathilde, qui est vaincue.

Chapitre 32 : Lorsqu'elle découvre qu'elle est enceinte, elle en fait part à son père.

Chapitre 33 : M. de La Mole est hors de lui ; tandis que Julien est prêt à se tuer, Mathilde montre tant de détermination et exerce tant de pressions sur son père que, en prenant son parti, il cède.

Chapitre 34 : Le marquis fait de son futur gendre le chevalier Julien Sorel de La Vernaye, le dote richement et le fait nommer lieutenant de hussards. Sa joie est sans bornes.

Chapitre 35 : Dans un accès de remords et de jalousie, poussée par son confesseur, madame de Rênal envoie une lettre au marquis dans laquelle elle dépeint son ancien amant comme un vil séducteur. M. de La Mole demande à sa fille de renoncer à cet «*homme vil*». Prévenu par Mathilde, Julien la quitte brusquement, se précipite à Verrières et, dans l'église, au moment de l'élévation, tire deux coups de feu sur Mme de Rênal qui n'est que blessée. Chapitre 36 : En prison, il apprend que Mme de Rênal est vivante. « *Elle vivra pour me pardonner et pour m'aimer* », pense-t-il.

Chapitre 37 : Il reçoit la visite de l'abbé Chélan et celle de Fouqué.

Chapitre 38 : L'abbé de Frilair s'emploie à des menées secrètes.

Chapitre 39 : Julien, qui est éperdument amoureux de Mme de Rênal, a des projets pour l'enfant que porte Mathilde qui, fougueuse, s'acharne à le faire libérer.

Chapitre 40 : Mme de Rênal écrit aux jurés pour tenter de sauver Julien.

Chapitre 41 : Au procès, Julien est condamné à mort.

Chapitre 42 : Malgré les supplications de Mathilde, il refuse de faire appel car il est conscient de l'acte qu'il a commis et accepte le verdict.

Chapitre 43 : Il reçoit la visite de Mme de Rênal à qui son amour toujours vivace a dicté le pardon. .

Chapitre 44 : Il reçoit la visite de son père. Il est résolu devant la mort.

Chapitre 45 : Entre les deux femmes, Julien reste indifférent devant Mathilde qui est jalouse jusqu'à l'égarément de Mme de Rênal avec laquelle il connaît le bonheur en dépit de l'attente de la mort. Il est décapité. Dans la voiture qui suit le cortège funèbre, Mathilde de La Mole, réitérant le geste de Marguerite de Navarre envers un de ses ancêtres, tient sur ses genoux la tête du condamné. Quant à Mme de Rênal, ne tente pas de se suicider mais meurt trois jours après, en embrassant ses enfants.

Analyse

(la pagination indiquée est celle de l'édition du Livre de poche)

Intérêt de l'action

Stendhal, qui disait que «*le roman doit raconter*», que c'est «*un livre qui amuse en racontant*», fut très soucieux de l'action. Cependant, il ne montra pas d'originalité, ne voulant pas se laisser aller à des affabulations romanesques.

Or lui, qui pensait qu'il n'y avait plus d'exemples de volonté, d'énergie, de passion, d'idéal, que dans le peuple, trouva, dans «*La gazette des tribunaux*» dont il était un fervent lecteur, deux faits divers où il vit la preuve que, «*même en France, même sous la Restauration, l'amour et la jalousie pouvaient être des sources d'énergie, au moins dans les classes modestes.*» Ces faits divers, l'affaire Lafargue (ouvrier qui était amoureux d'une femme mariée qui voulut rompre : il se vengea en la tuant) et, surtout, l'affaire Antoine Berthet (fils d'un maréchal-ferrant, il fut admis au séminaire de Grenoble [la ville natale de Stendhal] ; mais, très malade, il fut obligé d'interrompre ses études et devint précepteur dans une famille riche ; il fut alors accusé d'avoir une liaison avec la maîtresse de maison ; renvoyé, il reprit du service dans la maison voisine où il fut soupçonné de séduire la mère de ses élèves ; persécuté par son ancienne maîtresse qui ne supporta pas d'avoir été si facilement remplacée, il se vengea et lui tira dessus ; il fut ensuite condamné à mort et guillotiné) sont à l'origine du roman dont

l'idée lui vint en 1828, au cours d'un voyage à Marseille. En proie à la fièvre de l'improvisation, il se lança, pendant un mois, dans l'ébauche de ce nouvel ouvrage qu'il intitula provisoirement "*Julien*".

De retour à Paris, il reprit son roman en janvier 1830 et, pendant onze mois, écrivit sur un rythme napoléonien, se débonda dans une frénésie de création, le livre paraissant le 13 novembre 1830. Cependant, comme il n'avait pas d'esprit inventif, comme, confia-t-il dans une lettre, «*dans les romans, l'aventure ne signifie rien. Ce qu'il faut au contraire se rappeler, ce sont les caractères.*», il apprécia «*l'avantage de travailler sur un conte tout fait*», et ne modifia donc que très peu les données réelles, accepta le cadre commode que l'actualité lui apportait. Il reste qu'il inséra le fait divers sordide dans une structure étudiée, dans une atmosphère décrite avec minutie et, surtout, le centra sur un personnage psychologiquement très développé.

Il alla chercher au fond de lui-même les caractéristiques principales de Julien Sorel, lui faisant accomplir un périple qu'il aurait pu vivre lui-même, laissant jaillir, à l'âge de quarante-six ans, des souvenirs d'émotions et des réflexions qu'il avait accumulés pendant de longues années d'amour, de lectures, de musique, de voyages, de rêves. La création étant chez lui, comme chez tous les grands écrivains, le fruit d'une synthèse, il emprunta à plusieurs personnes réelles des traits de caractère qu'il n'a attribués qu'à un seul personnage, comme cela semble le cas pour Mathilde de La Mole, tandis que, inversement, les souvenirs qu'il avait de son père lui ont servi à noircir à la fois le portrait du père Sorel et celui de M. de Rênal.

Au cours d'un véritable travail de maturation, l'oeuvre s'est encore enrichie d'une foule d'anecdotes ou de personnages fournis par le XIXe siècle, et il a procédé à une véritable transposition romanesque :

- en donnant à Mme de Rênal une puissance de passion plus concevable dans l'Italie du XVIe siècle que dans une tranquille petite ville de la province française sous la Restauration ;
- en faisant de Mathilde de La Mole, fille d'un noble ultra de 1830, une personne «*faite pour vivre avec les héros du Moyen Âge*» ;
- surtout, en donnant à Julien Sorel sa propre sensibilité et en en faisant le représentant d'une époque et d'une génération. Les deux séductions réussies par Antoine Berthet devinrent, chez lui, deux sortes d'amours, deux étapes dans une ascension sociale qui est compromise par la révélation surprenante de la passion, mais permet l'accession au bonheur quand toute ambition est abandonnée.

Stendhal n'avait jamais «*songé à l'art de faire un roman*» : «*Je ne me doutais pas des règles. Je compose vingt ou trente pages puis j'ai besoin de me distraire. Le lendemain matin, j'ai tout oublié, mais, en lisant les trois ou quatre dernières pages du chapitre de la veille, le chapitre du lendemain me vient*», confia-t-il dix ans plus tard à Balzac. Aussi a-t-il composé son roman sans plan («*Le plan fait d'avance me glace. Je ne puis faire le plan qu'après, et en analysant ce que j'ai trouvé.*»), selon son état d'esprit quotidien, procédant par saccades, par un chapelet d'improvisations («*Mon talent, s'il y a talent, est celui d'improvisateur*») qui reflètent l'évolution des personnages, et c'est pourquoi, parfois, les transitions manquent.

Le titre définitif ne fut adopté qu'en mai 1830. Les chapitres ont aussi des titres, sauf les quatre derniers.

"*Le rouge et le noir*" est sous-titré "*Chronique du XIXe siècle*", ce qui indique donc une volonté de reflet fidèle et minutieux d'une époque. C'est donc, d'une part, un roman réaliste répondant à la définition qui y est donnée, selon une formule attribuée à Saint-Réal, un obscur historien du XVIIIe siècle, mais qui est plus probablement de Stendhal : «*Un roman, c'est un miroir qu'on promène le long d'un chemin*» (page 90) ou «*qui se promène sur une grande route*» (page 381) et même d'un réalisme prétendument objectif («*Et l'homme qui porte le miroir dans sa hotte sera par vous accusé d'être immoral*» [page 381]). Stendhal entendait fonder la fiction sur le vrai et «*copier les personnages et les faits d'après nature*». Son tableau est une dénonciation de la société du temps. L'analyse psychologique, si elle est fondée sur une attention extrême portée à un individu, est conduite sans concession et, de ce fait, est réaliste. La réflexion philosophique est une dénonciation de la société. Enfin, le style est sobre.

Cependant, le sujet de l'amour impossible, le comportement de Julien quand arrive la lettre de Mme de Rênal, son bonheur en prison en dépit de l'attente de la mort, le sens profond du roman, en font

aussi une œuvre romantique. Mais, refusant le pathétique, Stendhal, par exemple, éluda les détails de l'exécution.

Le champ de ce roman est une lutte entre le romanesque moderne de l'ambition et de l'ascension sociale, et le romanesque traditionnel de l'amour. Cette lutte se poursuit dans les deux parties.

Dans la première partie, ambition et amour semblent occuper tour à tour l'esprit du héros qui est tiraillé entre eux ; il en résulte une insatisfaction profonde. L'ambition, suscitée par l'admiration pour Napoléon, règne seule d'abord pour la simple raison que Julien ne connaît pas de femme. L'amour que lui porte Mme de Rênal, en lui permettant de parader lors de la visite du roi (pages 114-128), excite alors son ambition : conquérir le cœur d'une femme de rang supérieur, c'était gagner une bataille sociale. Il l'aime parce qu'elle est socialement élevée, mais cette supériorité l'empêche d'aimer librement. Cet amour est ensuite vraiment senti et l'ambition est calmée. Mais il est compromis par la péripétie de la maladie du fils de Mme de Rênal (page 128), qui soumet les deux amants à un dilemme (page 131) ; par la péripétie de la dénonciation par Élixa (page 134), des lettres anonymes (épisode quelque peu comique par le ridicule de M. de Rênal) et aboutit à la nécessaire séparation. Ainsi, finalement, à Verrières, l'ambition est submergée par l'amour.

Au séminaire de Besançon, Julien ne peut plus que travailler à son ambition, mais elle se butte à l'hostilité du milieu. Par bonheur, il trouve un allié en l'abbé Pirard et peut ainsi s'échapper.

La seconde partie semble d'abord plus explicitement placée sous le signe de l'ambition. La progression sociale du héros s'effectue par le succès de sa mission à Londres (page 298) et, surtout, par la conquête de Mathilde, auprès de laquelle il se comporte en vrai parvenu (page 340), séduit par les honneurs, le luxe, l'élégance. La satisfaction de la réussite sociale nourrit l'amour-propre ; elle est une manière d'acquérir le respect de soi, besoin vital du héros stendhalien. En fait, il n'a pas vraiment de plan à long terme, il adopte des modèles successifs. L'amour n'est donc pas alors en opposition avec l'ambition et l'excite même. Mais les relations sont orageuses ; condamné à jouer l'indifférent pour être aimé, il se trouve en porte-à-faux perpétuel avec ses sentiments. Quand le marquis est soumis à une contrainte par sa fille, le mariage apporte à Julien titre, terres, brevet de lieutenant, fonction, argent. Aussi peut-il se dire : « *Mon roman est fini.* » (page 474).

C'est alors qu'a lieu un coup de théâtre annoncé par le mystère de « *Tout est perdu* » (page 477). La lettre de Mme de Rênal, que l'ambitieux a lui-même provoquée, déchaîne la catastrophe, scelle son destin. Le récit se déroule alors avec une grande rapidité (pages 479, 480). On peut s'interroger sur l'attentat de Verrières et sur la suite du roman, critiquer ou justifier la façon dont Stendhal le conduit à partir du moment où arrive à Paris la lettre de Mme de Rênal, trouver le dénouement bizarre. À quelle logique psychologique obéit alors Julien : est-il dans un état second ou dans une constante lucidité ? Ce n'est certes pas parce qu'il ne penserait plus qu'à Mathilde qu'il voulut tuer Mme de Rênal, ni pour se venger de l'aristocratie. En tout cas, il revient à lui page 481 : « *Ma foi, tout est fini [...] Oui, dans quinze jours la guillotine... ou se tuer d'ici là* ». Certains critiques ont pu se demander pourquoi la lettre porte un coup si rude au sceptique et cynique marquis de La Mole ; pourquoi il rompt brutalement un projet de mariage que tant de motifs majeurs rendent indispensable ; pourquoi Julien, sitôt mis au fait, au lieu de se précipiter chez le marquis et de lui montrer son erreur, passe chez un armurier, part pour Verrières et tire deux coups de pistolet sur Mme de Rênal. Peut-on n'expliquer son comportement que par la fidélité de Stendhal au fait divers, en oubliant que le bonheur avec Mme de Rênal n'en est pas inspiré ? Pour d'autres, le crime de Julien est un acte nécessaire, et la brièveté de Stendhal est une preuve de son génie car il aurait senti spontanément que son héros, qui, d'habitude, cherchait ses raisons d'agir dans une ardente méditation intérieure, devait, sous le coup d'une émotion forte, se déterminer soudain et commettre son crime, poussé comme à son insu par une irrésistible impulsion, dans un de ces sursauts instinctifs et pleins de contradictions du cœur humain. En fait, le coup de théâtre est double : au moment où Julien a tout perdu, il a tout gagné (« *Jamais je n'aurai été plus heureux* » [page 524]) car la fin du roman marque un revirement complet dans les rapports entre amour et ambition (« *Il considérait toutes choses sous un nouvel aspect, il n'avait plus d'ambition. Il pensait rarement à Mlle de La Mole. Ses remords l'occupaient beaucoup et lui présentaient souvent l'image de Mme de Rênal.* » [page 487]), le premier triomphant de la seconde au terme de ce roman de formation. Les coups de feu sur Mme de Rênal (page 480) l'ont libéré du

regard social, il entre alors réellement dans l'authenticité ; d'où le bonheur paradoxal éprouvé en prison, lieu clos comme « *la petite grotte* » dans la montagne où il fut « *plus heureux qu'il ne l'avait jamais été de la vie, agité par les rêveries et par son bonheur de liberté* » (page 86). Fabrice del Dongo sera, lui aussi, dans « *La chartreuse de Parme* », heureux en prison. Le contraste est alors flagrant entre Mme de Rênal, qui s'abandonne au sentiment amoureux, et Mathilde, qui poursuit son rêve héroïque (le projet d'évasion [page 496]) et qui, après l'apothéose de l'exécution, conserve la tête décapitée.

Dans chacune des parties, Julien Sorel conquiert une femme d'un rang supérieur et se hisse à un niveau supérieur. Chaque fois, il est arrêté dans son ascension pour, la première fois, être obligé de passer par le séminaire dont il est sauvé miraculeusement, et, la seconde fois, détruire lui-même sa situation sociale, connaître la condamnation et la prison. La première histoire d'amour vient donc perturber la seconde par une péripétie tout à fait extraordinaire et s'imposer comme la seule vraie, le bonheur vécu finalement avec Mme de Rênal constituant un véritable « happy ending ». Il y a donc d'abord un certain parallélisme entre les deux parties, puis, soudain, une brusque divergence et une issue à la fois fatale et heureuse, ce qui est exceptionnel.

Ce roman, qui se veut l'enregistrement des faits et des pensées, qui a quelque chose du roman picaresque, enfilant les situations, saisissant puis abandonnant des personnages secondaires, qui suit Julien dans sa continuelle course de vitesse avec la société, est emporté par un rythme rapide. Comme il aurait été composé sans plan, par un chapelet d'improvisations qui reflétaient l'évolution des personnages selon l'état d'esprit quotidien de Stendhal qui aurait procédé par saccades, ellipses, coups de sang, parfois, par manque de transition, l'image saute, comme elle le faisait au début du cinéma muet.

Comme il faut bien à ce drame une exposition, elle est faite dans les chapitres 1 à 5 qui nous font connaître Verrières, avec une technique qui n'est pas très différente de celle du cinéma, et surtout certains personnages essentiels. Mais, dans le reste du livre, les descriptions sont rares (même si « *le roman est un miroir qu'on promène sur un chemin* », [page 90]). Contrairement à Balzac qui détaillait avec minutie le cadre où allait se dérouler l'action, Stendhal n'accordait guère d'importance au décor ; c'est que celui-ci ne vient pas déterminer l'action qui s'y déroulera. Il n'avait pas la patience de créer des atmosphères, de faire germer lentement des personnages de leur cocon. Il voulut faire du « *Walter Scott abrégé, en sautant les descriptions qui ennuient* ». Le lecteur se familiarise tout de même avec ces lieux qui seront le théâtre des grands événements mais dont la description alourdirait les moments de grande intensité dramatique. Quant aux personnages, ils se décrivent eux-mêmes par leurs actes. Cependant, Stendhal se reprochera de n'avoir pas décrit physiquement les personnages dans la scène du salon des La Mole.

Les digressions sont peu nombreuses : celle sur le comportement naturel et le comportement influencé par les romans (page 51) - celle sur la conspiration ultra (page 151) - l'histoire de Geronimo (page 169-171) - le duel envisagé avec l'amant d'Amanda Binet (page 182-184) - la péripétie qui occupe tout un chapitre (II, 6, pages 287-293) de la querelle de Julien avec le cocher de M. de Beauvoisis qui entraîne un duel avec celui-ci, à son tour mécontent de ne s'être battu qu'avec « *un simple secrétaire de M. de La Mole* » (péripétie qui pourrait être un caprice de l'improvisation).

N'étant donc pas vraiment diminuée par les descriptions ou les digressions, la tension se maintient, monte progressivement, culmine dans des moments de suspense, des péripéties parfois assez rocambolesques :

- le quiproquo sur le portrait caché (page 72) ;
- le mélodrame de la maladie du fils de Mme de Rênal, du sentiment de culpabilité de celle-ci (« *Je me jette dans la fange ; et, par là peut-être, je sauve mon fils.* » [page 131]) comme de Julien et, malgré tout, la persistance de leur amour : « *Leur bonheur avait quelquefois la physionomie du crime.* » (page 133) (pages 128-133) ;
- l'épisode du séjour de Julien dans la chambre de Mme de Rênal : l'échelle utilisée pour y accéder, lui « *le coeur tremblant, mais cependant résolu à périr ou à la voir* », se disant : « *Gare le coup de fusil !* » (page 235), connaissant avec elle une nuit de passion, passant toute la journée suivante caché

dans une chambre (page 243), retrouvant enfin son amoureuse jusqu'à ce que surgisse M. de Rênal (page 245) et qu'il doive fuir et «*entendre siffler une balle*» (page 246) ;

- l'épisode de la nuit passée dans la chambre de Mathilde avec de nouveau une échelle pour y accéder (page 383 où le récit se fait très haletant : «*Il volait en montant l'échelle, il frappe à la persienne ; après quelques instants Mathilde l'entend, elle veut ouvrir la persienne, l'échelle s'y oppose : Julien se cramponne au crochet de fer destiné à tenir la persienne ouverte, et, au risque de se précipiter mille fois, donne une violente secousse à l'échelle et la déplace un peu. Mathilde peut ouvrir la persienne.*»)

Enfin, la tension se précipite dans le dénouement.

Les fins de chapitres sont souvent habiles : dans la première partie, celle du chapitre VIII (page 65) qui prépare la scène de la main prise (pages 66-68) - celle du chapitre XVI (page 108 : «*Il eût voulu pouvoir la consulter sur l'étrange tentation que lui donnait la proposition de Fouqué, mais un petit événement empêcha toute franchise.*») ; dans la seconde partie, celle du chapitre X : «*M'aime-t-elle?* » (page 328), celle du chapitre XIV (page 354).

La narration est parfois accélérée avec quelque désinvolture : «*Mais, quoique je veuille vous parler de la province pendant deux cents pages, je n'aurai pas la barbarie de vous faire subir la longueur et les "ménagements savants" d'un dialogue de province.*» (page 19) - «*Nous ne répéterons point la description des cérémonies de Bray-le-Haut ; pendant quinze jours, elles ont rempli les colonnes de tous les journaux du département.*», (ce qui est aussi un effet de réalité [page 123]) - «*Nous craignons de fatiguer le lecteur du récit des mille infortunes de notre héros.*» (page 207) - «*Nous passons sous silence une foule de petites aventures.*» (page 286) - «*Mais il est plus sage de supprimer la description d'un tel degré d'égarement et de félicité.*» (384).

Les grandes scènes sont tout de même préparées :

- l'église de Verrières est présentée, au début du roman, dans une atmosphère tragique («*Julien crut voir du sang près du bénitier*», effet dû au «*reflet des rideaux rouges*» [page 37]), annonce l'épisode du meurtre où les mêmes rideaux seront «*cramoisis*» (pages 480-481) ; d'autre part, un présage de l'exécution de Julien y est donné puisqu'il y découvre un article qui relate les «*détails de l'exécution de Louis Jenrel, exécuté à Besançon le...* », qu'il remarque que son nom finit comme le sien (il en est même l'anagramme) ; on peut y voir un élément irréaliste, mais s'impose ainsi le leitmotiv du thème de la condamnation à mort («*Je ne vois que la condamnation à mort qui distingue un homme, pensa Mathilde, c'est la seule chose qui ne s'achète pas.*» [page 308] - «*Tout se passa simplement, convenablement, et de sa part sans aucune affectation.*» [page 539]) ;

- il est question de M. de La Mole dès le début et il est présent dès la page 124 ;

- le bonheur avec Mme de Rênal et les enfants (page 161) annonce celui de la fin ;

- l'échelle utilisée pour monter à la fenêtre de la chambre de Mme de Rênal (page 235) annonce celle utilisée pour accéder à celle de Mathilde (page 383) ;

- les scènes dans la bibliothèque préparent les amours de Julien et de Mathilde ;

- l'admiration de celle-ci pour la condamnation à mort (page 308) annonce son exaltation finale.

Le roman est divisé en deux parties presque égales : «*Livre premier*» où l'action se passe en province ; «*Livre second*» où l'action se passe principalement à Paris, chacune avec un épisode sentimental et une fin qui incite à la réflexion. Se déroulent deux histoires d'amour : dans un cas, coup de foudre mutuel, froideur dans l'autre ; clandestinité dans les deux cas ; épanouissement complet du sentiment dans le premier cas où le cœur domine la raison, montagnes russes dans le second où la raison domine le cœur. Le personnage de Julien, parti de l'âpre tension haineuse de son «*rôle de plébéien révolté* » (page 325), s'inscrit dans une courbe, un mouvement de formation romanesque qui le conduit au bonheur amoureux de la prison et à l'héroïsme simple et «*naturel*» de sa mort : cet apaisement acquis, grâce à l'expérience d'une maîtrise de soi que lui donnent et le dandysme parisien et la reconquête de Mathilde, transforme et parachève, après le «*meurtre*» de Mme de Rênal, le héros ; la prison est le moyen et le symbole de cette conversion du personnage à la générosité.

Les chapitres sont nombreux, brefs, constituant une simple succession d'épisodes selon l'ordre chronologique ; les plus longs sont "*Un roi à Verrières*" (pages 114-127), "*Dialogue avec un maître*" (pages 140-153), "*Le premier avancement*" (pages 215-230), "*Un ambitieux*" (pages 230-246).

Le récit fait alterner des épisodes de longue durée et des moments plus courts (chapitres I à VI : trois jours ; VII et VIII : sept mois ; VIII à XVI : dix jours ; XVII : des mois ; XIX à XXI : quelques jours ; XXII, XXIII : plusieurs mois,...). Stendhal passe d'un chapitre d'intrigue romanesque à un chapitre d'étude de mœurs, fait suivre des études précises de sentiments par de longues transitions qui permettent aux personnages d'évoluer.

La narration s'accorde au déroulement chronologique. Les retours en arrière sont peu nombreux et ils sont utilisés pour donner des compléments d'information : la mention de la visite de M. Appert (pages 19-23), l'évocation du passé de Julien (pages 35-37). L'anticipation est exceptionnelle (la découverte par Julien, dans l'église de Verrières, de l'article de journal [page 37]). On trouve aussi une projection page 123 : «*Plus tard, il entra dans les fonctions de Julien de vérifier les comptes de ce qu'avait coûté cette cérémonie.*»

Mais le temps n'est pas mathématique : il est subjectif, le rythme n'étant pas uniforme, le tempo variant, ce qui ménage une alternance d'épisodes de longue durée (le malheur est vécu avec lenteur : l'arrivée au séminaire [page 187]) et de moments plus courts, qui sont même éludés dans des ellipses (pages 102, 383) ; au contraire, le bonheur précipite la fuite du temps : Julien et Mme de Rênal en font l'expérience douloureuse dans leurs moments heureux.

La reconstitution de la chronologie est possible, même si le romancier ne nous dit pas : «*Nous sommes en 1830*», car des éléments (l'anniversaire de l'exécution de Boniface de La Mole, le 30 avril 1574, l'allusion au succès d'"*Hernani*" [page 322] et à la prise d'Alger [page 350]) permettent de dater l'action de manière précise. Chacun des grands séjours de Julien chez M. de Rênal et chez le marquis de La Mole dure environ un an. Avec l'intermède du séminaire et le temps de son emprisonnement, on a pu déterminer que l'exécution de Julien a pu avoir lieu le 25 juillet 1831.

Le roman est écrit à la troisième personne. Le point de vue est donc objectif mais presque jamais omniscient. C'est en fait «un point de vue avec», le point de vue de Julien primant. La focalisation est constamment sur lui, qui est toujours présent, le scénario étant comme une succession de gros plans. On voit les choses comme il les voit :

- l'épisode de la main prise (page 67) n'est perçu qu'à travers l'agressive intentionnalité du jeune précepteur ;
- nous ne découvrons l'abbé Pirard qu'à travers la terreur de Julien (page 187) ;
- la comédie à laquelle se livre l'évêque d'Agde (page 120) est surprise avant d'être comprise par le jeune clerc ;
- de même, lors des scènes à la fenêtre de Mme de Rênal (page 235), de l'attentat (pages 479-480), de l'entrée à la prison (page 481), on a ses monologues intérieurs, auxquels Stendhal recourt abondamment car ses héros sont des fervents de l'introspection. Ainsi une hiérarchie s'établit entre les personnages dont les pensées sont transcrites sous forme de monologues intérieurs et ceux qui sont vus uniquement de l'extérieur.

C'est en épousant le regard de son héros, en montrant la réalité telle qu'elle est perçue à travers la personnalité de Julien, qui, selon un procédé cher aux philosophes du XVIII^e siècle, est une sorte d'«*Ingénu*» qui traverse la société française, les milieux de Verrières, de Besançon et de Paris, que Stendhal tendit vers ce que Blin nomma «le réalisme subjectif». Cette technique du point de vue n'exclut cependant ni l'ironie ni la distance.

Cette restriction de champ est compensée par la présence à peu près constante du narrateur, par ce qu'on appelle les intrusions de l'auteur.

Elles lui permettent de :

- prétendre être passé à Verrières : «*Mes regards ont plongé dans la vallée du Doubs.*» (pages 17-18) - «*Je ne trouve quant à moi qu'une chose à reprendre au "Cours de la fidélité".*» (page 18)

- indiquer qu'il connaît la province : « *quoique je veuille vous parler de la province pendant deux cents pages, je n'aurai pas la barbarie de vous faire subir la longueur et les "ménagements savants" d'un dialogue de province* » (page 19) ;
- se situer politiquement : « *quoiqu'il soit ultra et moi libéral, je l'en loue* » (page 18) ;
- introduire un complément d'information : « *Comme notre intention est de ne flatter personne, nous ne nierons point que Mme de Rênal...* » (page 63) - « *Nous avons oublié de dire que, depuis six semaines, le marquis était retenu chez lui par une attaque de goutte.* » (page 294).
- alors que Julien, en mission pour le marquis de La Mole et jouant le rôle de secrétaire, est censé écrire, interrompre son récit par cette parenthèse désinvolte : « *(Ici l'auteur eût voulu placer une page de points. Cela aura mauvaise grâce, dit l'éditeur, et pour un récit aussi frivole, manquer de grâce, c'est mourir)* » et continuer avec un prétendu dialogue entre eux. (page 401).
- susciter une connivence avec le lecteur : « *Ne vous attendez point à trouver en France...*(page 15) - « *Les salons que ces messieurs traversèrent au premier étage, avant d'arriver au cabinet du marquis, vous eussent semblé, ô mon lecteur, aussi tristes que magnifiques.* » (pages-260-261) - « *Le lecteur est peut-être surpris de ce ton libre et presque amical.* » (page 294) - « *Tout l'ennui de cette vie sans intérêt que menait Julien est sans doute partagé par le lecteur. Ce sont là les landes de notre voyage.* » (page 439)
- commenter l'action pour tenter de prévenir des critiques : « *Nous avouons avec peine, car nous aimons Mathilde [...] Nous nous hâtons d'ajouter....* » (page 330) - dans une longue parenthèse qu'il ouvre à propos de Mathilde où il feint de se plaindre : « *Cette page nuira de plus d'une façon au malheureux auteur. Les âmes glacées l'accuseront d'indécence. Il ne fait point l'injure aux jeunes personnes qui brillent dans les salons de Paris, de supposer qu'une seule d'entre elles soit susceptible des mouvements de folie qui dégradent le caractère de Mathilde. Ce personnage est tout à fait d'imagination et même imaginé bien en dehors des habitudes sociales qui, parmi tous les siècles, assureront un rang si distingué à la civilisation du XIXe siècle. [...] Malheur à l'homme d'étude qui n'est d'aucune coterie [...] Hé, monsieur, un roman est un miroir qui se promène sur une grande route [...] Maintenant qu'il est bien convenu que le caractère de Mathilde est impossible dans notre siècle, non moins prudent que vertueux, je crains moins d'irriter en continuant le récit des folies de cette aimable fille.* » (pages 380-381).
- surtout exprimer un jugement personnel sur Julien Sorel, l'écart entre la lucidité du narrateur et l'inconscience du personnage faisant naître l'ironie, la distance ou la répulsion : « *Ce mot vous surprend? Avant d'arriver à cet horrible mot, l'âme du jeune paysan avait eu bien du chemin à parcourir.* » (page 35) - « *Le plaisant, avec tant d'orgueil, c'est que souvent il ne comprenait absolument rien à ce dont on lui parlait.* » (page 55) - « *....si j'ose parler ainsi de la grandeur des mouvements de passion qui bouleversaient l'âme de ce jeune ambitieux...* » (page 78) - « *Cet être dont l'hypocrisie et l'absence de toute sympathie étaient les moyens ordinaires de salut, ne put cette fois supporter l'idée du plus petit manque de délicatesse envers un homme qui l'aimait.* » (page 88) - « *J'avoue que la faiblesse, dont Julien fait preuve dans ce monologue, me donne une pauvre opinion de lui.* » (page 157) - « *Si, au lieu de se tenir dans un lieu écarté, il eût erré au jardin et dans l'hôtel de manière à se tenir à portée des occasions, il eût peut-être, en un seul instant, changé en bonheur le plus vif son affreux malheur.* » (page 372) - « *Comment arrivé à cet excès de malheur, le pauvre garçon eût-il pu deviner que c'était parce qu'elle parlait à lui, que Mlle de La Mole trouvait tant de plaisir à repenser aux vellétés d'amour qu'elle avait éprouvées jadis pour M. de Caylus ou M. de Croisenois.* » (page 374) - « *C'est, selon moi, l'un des plus beaux traits de son caractère...* » (page 451) - « *suivant moi, ce fut une belle plante.* » (page 491).

Il appelle souvent son personnage « *notre héros* », mais c'est pour se moquer de lui, l'expression de l'adimination étant rare. Mathilde aussi a droit à de tels commentaires : « *Nous avouons avec peine, car nous aimons Mathilde, qu'elle avait reçu des lettres de plusieurs d'entre eux [les jeunes aristocrates qui la courtisent] et qu'elle leur avait quelquefois répondu. Nous nous hâtons d'ajouter que ce personnage fait exception aux moeurs du siècle.* » (page 330).

Ces intrusions témoignent de l'impossibilité pour Stendhal de se faire oublier, de sa volonté de se mettre en scène. Elles sont même le signe de son égotisme. Elles instaurent aussi une relation avec le lecteur, créant ainsi la communauté des « *happy few* » (auxquels il a dédié son livre à la fin de « *La chartreuse de Parme* »), les privilégiés, qui le comprennent vraiment.

Intérêt littéraire

Si Stendhal puisa sa documentation dans « *La gazette des tribunaux* », il s'astreignait aussi à lire chaque jour une page du Code civil qu'il prenait pour modèle contre le drapé un peu flou de la phrase romantique : « *Je fais tous les efforts possibles pour être sec. Je veux imposer silence à mon cœur qui croit avoir beaucoup à dire. Je tremble toujours de n'avoir écrit qu'un soupir quand je crois avoir noté une vérité* ». S'il voulut échapper à l'emphase romantique, avoir un style sec, c'est qu'il était resté un homme du XVIIIe siècle, tendant à retrouver la sécheresse nerveuse de Voltaire, étant amateur, comme M. de La Mole, du « *style sautillant mis à la mode par Voltaire* » (page 439). En effet, pour lui, la forme était seconde par rapport à l'idée, à « *l'âpre vérité* » qu'il revendiqua dans son épigraphe. Il déclara aussi que « *le naturel dans les discours est son beau idéal* ». Il avait horreur du pur pittoresque.

Son lexique est évidemment marqué par des mots ou expressions en usage au XIXe siècle et qui ne le sont plus aujourd'hui :

- « *apprêter à rire à ce fripon* » (page 515) : lui en donner l'occasion ;
- « *avoir de belles façons* » (page 365) : « de belles manières » (l'expression est encore en usage au Québec) ;
- « *le bien dire de Julien* » (page 207) : l'éloquence, l'habileté ;
- « *de même* » (page 28) : « aussi » (expression encore en usage au Québec) ;
- « être en commerce » : « *ma pauvreté est en commerce avec leur richesse* » (page 84) : « en lutte » ;
- « *grivelé* » (page 156) : le verbe « griveler » est employé ici dans le sens vieilli de « faire des profits illicites dans un emploi, dans une charge » ;
- « *haut mal* » (page 188) : l'épilepsie ;
- « *incidenter* » (page 33) : « élever un incident dans le cours d'un procès, chicaner, faire des objections peu importantes » (Littré) ;
- « *irréussite* » (page 205) : « échec », « défaite » ;
- « *jouer à croix ou pile* » (page 368) : aujourd'hui, « à pile ou face » ;
- « *lévite* » : « *un jeune lévite* » (page 59) : « prêtre », « clerc », « séminariste » ;
- « *roguerie* » (page 326) : « morgue », « arrogance », « hargne » ;
- « *scie* » (page 35) : « *on le vit constamment, dans la scie de son père, occupé à apprendre par cœur une bible latine* » : c'est évidemment une scierie ;
- « *tenir le dé* » (page 47) : « diriger la conversation ».

Stendhal employa aussi parfois des mots de la langue populaire :

- « *faraud* » (page 162) qu'il explique ainsi : « *une espèce d'un naturel effronté et grossier* ».
- « *lisard* » (page 31) : terme péjoratif, déformation de « liseur » ;
- « *sur la brune* » (page 32) : « au crépuscule » (au Québec, on dit « à la brunante ») ;
- « *bombardé* » (page 128) : « parachuté » dirait-on aujourd'hui ;
- « *faire bouquer quelqu'un* » (page 343) : « le contraindre à faire ce qui lui déplaît » ;
- « *c'est du chenu !* » (page 530) : « c'est excellent ! », c'est fameux ! ».

On trouve des expressions latines dont certaines ne sont pas traduites : « *Intelligenti pauca* » (page 189 : « pour qui sait comprendre peu de mots suffisent ») - « *Vale et me ama* » (page 189 : « Porte-toi bien et aime-moi ») - « *Adsum qui feci* » (page 256 : « C'est moi qui l'ai fait ») - « *si fata sinant* » (page 451 : « Si le destin le permet », hémistiche de Virgile [I, 19]) ; tandis que d'autres sont suivies de leur traduction (pages 190, 227, 260, 359).

On lit aussi de l'italien : « *mezzo-termina* » (« moyen terme », « compromis » [page 55]) - « *tutti quanti* » (« tous tant qu'ils sont » [page 331]) - « *disinvoltura* » (« désinvolture » [page 342]) ; de l'anglais : « *partner* » (page 307) - « *From this time forth I never will speak word* » (« À partir de maintenant, je ne dirai plus un seul mot. » qui est une citation d'« *Othello* » de Shakespeare [page 483]).

Contrairement à celui des écrivains romantiques en général et de Balzac, en particulier, le style de Stendhal est (du fait de la lecture quotidienne du Code civil?) si sobre qu'il se fait la plupart du temps oublier dans cette oeuvre qui est d'ailleurs, sans doute, son roman le plus dépouillé. Il se moquait du « *style de roman* » (page 102), du « *style emphatique* » (« *tel est l'avantage du style emphatique : Mme de Fervaques n'était point étonnée du peu de rapport des réponses avec ses lettres* » [page 443]), de « *la harpe éolienne du style* » (page 434). Quand, à son avocat, Julien recommande : « *Pas de phrases* » (page 512), c'est Stendhal qui parle.

Il conserva la grâce suprême de la discrétion, en particulier dans l'expression des réalités sexuelles :
- les pointillés qui, dans l'édition du Livre de poche, devraient se trouver page 102, entre « *il fondit en larmes* » et « *Quelques heures après, quand Julien sortit de la chambre de Mme de Rênal, on eût pu dire, en style de roman, qu'il n'avait plus rien à désirer.* » ; ceux de la page 383 qui sont suivis de cette question : « *Qui pourra décrire l'excès du bonheur de Julien? Celui de Mathilde fut presque égal.* » ;
- « *Ainsi, après trois heures de dialogue, Julien obtint ce qu'il avait désiré avec tant de passion pendant les deux premières* » (page 240) ;
et surtout dans l'évocation de l'exécution : « *Tout se passa simplement, convenablement, et de sa part sans aucune affectation.* » (page 539).

Dans la même volonté de discrétion, il utilisa souvent :

- des tours allusifs ;
- des raccourcis (les « *etc. etc.* », page 511 ; les points de suspension qui interrompent la défense de Julien au tribunal, page 514) ;
- des coupes brutales, juxtaposant plutôt qu'articulant (pages 514-515).

La plupart du temps, son style est un style de combat, passionné, agressif. Mais, dans des notes écrites après la publication du roman, faisant son autocritique, regrettant la rapidité de la rédaction, il se proposait d'« *allonger par des mots. Le style sera moins abrupt et plus facile à comprendre* » - « *Quelle rapidité ! Pour les demi-sots. n'est-ce pas de la sécheresse?* » - « *Corriger [...] tous les dialogues où l'abbé Pirard prend part. Mon amour pour aller vite [sic] m'a fait tomber dans cette erreur.* » - « *L'horreur pour le bavardage moderne m'avait jeté dans le défaut contraire : sécheresse de plusieurs parties du "Rouge". De temps à autre une ligne de description du mouvement physique faciliterait beaucoup l'intelligence.* » Ces commentaires ont le mérite de l'authenticité, Stendhal ne les destinant qu'à lui-même. Pour les lecteurs, ils sont précieux, car ils permettent de mieux suivre les méandres de sa création romanesque.

La rapidité de la rédaction pourrait expliquer des maladresses comme de fâcheuses répétitions (celle du mot « *bonheur* » qui revient trois fois en neuf lignes page 69 - celle du mot « *persienne* » qui revient quatre fois en sept lignes, page 383 - celle de la métaphore de la « *gorgée d'eau glacée* » reçue dans « *un désert enflammé* », du « *verre d'eau glacée offert au misérable qui, dans le désert, meurt de soif et de chaleur* » appliquée à deux objets différents (page 382), les comparaisons entre l'ancienne et la nouvelle Mme de Rênal comme entre Mathilde et Mme de Rênal se faisant à coups de « *Quelle différence !* » (pages 237, 322, 339, 364, 365), des redondances : « *cette résistance sincère et non jouée* » (page 331), la variation entre « *Un roman, c'est un miroir qu'on promène le long d'un chemin* » (page 90) et « *un roman est un miroir qui se promène sur une grande route* » (page 381).

La syntaxe de Stendhal est parfois étonnante (« *Cette horreur, pour manger avec les domestiques, n'était pas naturelle à Julien* » [page 32]) ou franchement incorrecte (« *Douée d'une âme délicate et dédaigneuse, cet instinct de bonheur naturel à tous les êtres faisait que...* » [page 49] - « *Il avait besoin d'y voir clair dans son âme* » (page 76) - « *Sa passion l'égara jusqu'au point de reprendre la*

main de Julien» (page 93). Mais la question « *Et comment moi m'en aller?* » (page 362) est une fantaisie de Julien qui affecte « *le langage créole* » parce que Stendhal explique entre parenthèses : « *Une des femmes de chambre de la maison était née à Saint-Domingue* ». De même le « *C'est montrer soi inférieur* » du prince Korasoff (page 417) est peut-être un exemple du traitement particulier que ce Russe impose à la langue française.

Faut-il signaler que la ponctuation de Stendhal est souvent incorrecte?

Ses dialogues, souvent de véritables duels oratoires avec échanges de répliques sèches, sont rapides et rendent bien la vivacité des émotions (d'où le passage du « *vous* » au « *tu* » par Mathilde à l'égard de Julien [page 363]).

Il recourt aussi fréquemment à des monologues intérieurs.

Mais le style de Stendhal n'est pas aussi sec qu'il voulait qu'il le soit. Loin d'être monotone et uniforme, il fit preuve de variété.

S'il se moqua du « *pathos en mauvais français* » de l'avocat général, de son « *emphase pillée à Bossuet* » (page 512), il lui arriva d'être lui-même emphatique : « *L'amour-propre se glisse même dans les cœurs qui servent de temple à la vertu la plus auguste.* » (page 432).

Son style est marqué surtout par la moquerie. Elle s'exerce sur les bourgeois (« *La grossièreté, et la plus brutale insensibilité à tout ce qui n'était pas intérêt d'argent, de préséance ou de croix ; la haine aveugle pour tout raisonnement qui les contrariait, lui parurent des choses naturelles à ce sexe, comme porter des bottes et un chapeau à feutre.* » [page 50]), comme sur les aristocrates (« *Excepté les jours de pluie, et dans les moments d'ennui féroce, qui étaient rares, on les trouvait toujours d'une politesse parfaite.* » [page 273]).

Mais, comme on l'a déjà indiqué, elle atteint surtout Julien qu'il appelle souvent « *notre héros* », pour se moquer de lui :

- « *À cette demande si flatteuse, notre héros ne sut que répondre.* » (page 96) ;
- « *Il manqua à notre héros d'oser être sincère.* » (page 110) ;
- « *Ce spectacle fit perdre à notre héros ce qui lui restait de raison.* » (page 124) ;
- « *Toutes les premières démarches de notre héros qui se croyait si prudent furent, comme le choix d'un confesseur, des étourderies. Égaré par toute la présomption d'un homme à imagination, il prenait ses intentions pour des faits, et se croyait un hypocrite consommé. Sa folie alla jusqu'à se reprocher ses succès dans cet art de la faiblesse.* » (page 195) ;
- « *Cette visite eût fait une profonde impression sur notre héros si [...] Depuis qu'il était au séminaire la conduite de Julien n'avait été qu'une suite de fausses démarches.* » (page 198) ;
- « *Bientôt cette résistance sincère et non jouée, avec laquelle notre héros accueillait plusieurs de ses idées [...]* » (page 331) ;
- « *Cette scène égaya un peu notre héros.* » (page 425) ;
- « *Quoique notre héros fit tout au monde pour bannir toute espèce de bon sens de sa conversation, elle avait encore une couleur antimonarchique [...]* » (page 439).

On trouve aussi des variantes :

- « *notre provincial* » : « *Quelle pitié notre provincial ne va-t-il pas inspirer aux jeunes lycéens de Paris [...]* » (page 180) - « *Cet ensemble parut extraordinaire à notre provincial.* » (page 304) ;
- « *notre plébéien* » : « *notre plébéien révolté* » (page 318) ;
- « *le pauvre garçon* » : « *Comment, arrivé à cet excès de malheur, le pauvre garçon eût-il pu deviner que [...]* » (page 374).

La moquerie s'exerce aussi dans :

- « *Le plaisant, avec tant d'orgueil, c'est que souvent il ne comprenait absolument rien à ce dont on parlait.* » (page 55) ;
- « *J'avoue que la faiblesse, dont Julien fait preuve dans ce monologue, me donne une pauvre opinion de lui.* » (page 157) ;
- « *Il se trouvait tout aristocrate en ce moment, lui qui, pendant longtemps...* » (page 159) ;
- « *Julien devenait courageux à force de timidité vaincue.* » (page 181) : belle antithèse ;
- « *L'émotion et la terreur de Julien étaient telles qu'il lui semblait être sur le point de tomber.* » (page 187) ;

- «*Il eut le malheur de devenir un froid politique.*» (page 240) ;
- «*Pour un nouveau débarqué, qui, par hauteur, ne faisait jamais de questions, Julien ne tomba pas dans de trop grandes sottises* » (page 287) ;
- «*De tels caractères sont heureusement fort rares*» (page 352, entre parenthèses) ;
- «*Rien ne fut plus plaisant comme le dialogue de ces deux jeunes amants ; sans s'en douter ils étaient animés l'un contre l'autre des sentiments de la haine la plus vive.*» (page 369) ;
- «*Julien faillit devenir fou en étant obligé de s'avouer qu'il avait de l'amour pour Mlle de La Mole.*» (page 369) ;
- «*Mais l'adresse dont nous lui reprochons l'absence aurait exclu le mouvement sublime de saisir l'épée.*» (page 373) ;
- «*Sa sagesse n'alla pas plus loin. Il ne comprenait nullement le caractère de la personne singulière que le hasard venait de rendre maîtresse absolue de tout son bonheur.*» (page 390) ;
- «*À ce coup terrible, éperdu d'amour et de malheur, Julien essaya de se justifier. Rien de plus absurde. Se justifie-t-on de déplaire?*» (page 391) ;
- «*"Voilà un bon acteur", pensa Julien. Il se trompait, toujours comme à l'ordinaire, en supposant trop d'esprit aux gens.*» (page 409).

L'admiration est plus rare :

- «*Il craignait de voir Mathilde se piquer de vanité. Ivre d'amour et de volupté, il prit sur lui de ne pas lui parler. C'est selon moi, l'un des plus beaux traits de son caractère ; un être capable d'un tel effort sur lui-même peut aller loin.*» (page 451) ;
- «*Il était encore bien jeune ; mais, suivant moi, ce fut une belle plante. Au lieu de marcher du tendre au rusé, comme la plupart des hommes, l'âge lui eût donné la bonté facile à s'attendrir, il se fût guéri d'une méfiance folle*» (page 491).

La moquerie est mordante surtout lorsque sont abordés des thèmes politiques et sociaux qui sont chers à Stendhal. Il peut alors stigmatiser d'un mot ce qu'il y a de ridicule ou d'odieux dans un préjugé ou une injustice.

Il peut même faire de l'humour noir : «*Qu'aurait dit Boniface de La Mole si, levant hors de la tombe sa tête coupée, il eût vu, en 1793, dix-sept de ses descendants se laisser prendre comme des moutons, pour être guillotins deux jours après?* » (pages 350-351) - «*C'est singulier, le verbe guillotiner ne peut pas se conjuguer dans tous ses temps ; on peut bien dire : Je serai guillotiné, tu seras guillotiné, mais on ne dit pas : J'ai été guillotiné.*» (page 516) - «*Après demain matin, je me bats en duel avec un homme connu pour son sang-froid et par une adresse remarquable. Fort remarquable, dit le parti méphistophélès ; il ne manque jamais son coup.* » (page 520).

Par contre, Stendhal peut aussi montrer un frémissement qui ressortit presque au lyrisme. D'où fréquemment ces typiques expressions stendhaliennes : «*au comble de la joie*» (page 118) - «*au comble du bonheur*» (pages 317, 386) - «*fou de bonheur*» (page 345, d'où le titre que le stendhalien Giono donnera à l'un de ses romans : '*Le bonheur fou*') - «*l'excès du bonheur*» (pages 383, 384, 456) - «*ivre de bonheur*» (page 348) - «*le délire du bonheur*» (page 454).

Et le sobre Stendhal n'a pas, en fait, renoncé aux figures de style qui sont toutefois peu nombreuses :

Des comparaisons :

- «*Mme de Rênal pensait aux passions comme nous pensons à la loterie : duperie certaine et bonheur cherché par les fous*» (page 61) ;
- Julien observait Mme de Rênal «*comme un ennemi avec lequel il va falloir se battre*» (page 66) ;
- Sur le sentier de montagne qui le mène chez Fouqué, il est «*caché comme un oiseau de proie*» (page 86) ;
- «*Un roman, c'est un miroir qu'on promène le long d'un chemin* » (page 90) ou «*qui se promène sur une grande route* » (page 381) ;

- « Une odalisque du sérail peut à toute force aimer le sultan ; il est tout-puissant, elle n'a aucun espoir de lui dérober son autorité par une suite de petites finesses. La vengeance du maître est terrible, sanglante, mais militaire, généreuse, un coup de poignard finit tout. C'est à coup de mépris public qu'un mari tue sa femme au XIXe siècle ; c'est en lui fermant tous les salons. » (page 151) ;
- Julien « serait digne d'être le collègue de ces conspirateurs en gants jaunes, qui prétendent changer toute la manière d'être d'un grand pays, et ne veulent pas avoir à se reprocher la plus petite égratignure. » (page 157) ;
- L'abbé Pirard avait « la physionomie du tigre goûtant par avance le plaisir de dévorer sa proie » (page 189) ;
- au séminaire de Besançon, Julien « était seul comme une barque abandonnée au milieu de l'Océan » (page 204) ;
- Les aristocrates qui fréquentent le salon des La Mole sont des « nigauds à tranche dorée » ;
- Mathilde, pensant aux Français du temps de Henri III, se dit : « Leur vie n'était pas emprisonnée, comme une momie d'Égypte, sous une enveloppe toujours commune à tous, toujours la même. » (page 350) ;
- Julien, après avoir fait l'amour avec Mathilde, ressent un bonheur qui « était comme celui d'un jeune sous-lieutenant qui, à la suite de quelque action étonnante, aurait été nommé colonel d'emblée par le général en chef. » (page 366).
- « La politique est une pierre attachée au cou de la littérature, et qui, en moins de six mois, la submerge. La politique au milieu des intérêts d'imagination, c'est un coup de pistolet au milieu d'un concert. » (page 401) ;
- « Julien jouait sur le caractère de Mathilde avec tout le sang-froid d'un pianiste habile qui touche un piano. » (page 518) ;
- « Mathilde, ce jour-là, était tendre sans affectation, comme une pauvre fille habitant un cinquième étage. » (page 518) ;
- « On ne connaît point les sources du Nil, se disait Julien ; il n'a point été donné à l'œil de l'homme de voir le roi des fleuves dans l'état de simple ruisseau : ainsi aucun œil humain ne verra Julien faible, d'abord parce qu'il ne l'est pas. » (page 518) : on remarquera que pour Stendhal, qui n'avait en cela que l'opinion de son époque, les Africains qui voyaient « le roi des fleuves dans l'état de simple ruisseau » n'étaient pas des êtres humains !

Des métaphores :

- « il fut trahi par une irruption soudaine du feu qui dévorait son âme. » (page 36) ;
- « dans tous les châteaux en Espagne de sa jeunesse, il s'était dit [...] » (page 40) ;
- « à Paris, l'amour est fils des romans » (page 51) ;
- « Elle ne put résister au torrent de bonheur qui inondait son âme » (page 61) ;
- « Voilà comme sont toutes les femmes, lui répondit M. de Rênal, avec un gros rire. Il y a toujours quelque chose à raccommoder à ces machines-là ! » (page 62) ;
- « Il avait besoin d'y voir clair dans son âme, et de donner audience à la foule de sentiments » (page 76) ;
- « J'ai gagné une bataille », se dit Julien après avoir obtenu une augmentation de M. de Rênal (page 76), métaphore répétée et filée page 81 : « Oui, j'ai gagné une bataille, se dit-il, mais il faut en profiter, il faut écraser l'orgueil de ce fier gentilhomme pendant qu'il est en retraite » ;
- « Pour Julien, jamais il ne s'était trouvé aussi près de ces terribles instruments de l'artillerie féminine. » (page 107) ;
- Mme de Rênal se rassure : « Je me jette dans la fange ; et, par là peut-être, je sauve mon fils. » (page 131) ;
- « Sa vie fut le ciel et l'enfer : l'enfer quand elle ne voyait pas Julien, le ciel quand elle était à ses pieds. » (page 132) ;
- « Leur bonheur avait quelquefois la physionomie du crime. » (page 133) ;
- Pour le curé Chélan, « Julien sera un ouvrier remarquable dans la vigne du Seigneur » (page 189)
- Julien s'écrie : « Moi refuser un plaisir qui s'offre ! Une source limpide qui vient étancher ma soif dans le désert brûlant de la médiocrité que je traverse si péniblement. » (page 345) ;

- Il se dit : «*Dans la bataille qui se prépare, l'orgueil de la naissance sera comme une colline élevée, formant position militaire entre elle et moi.*» (page 352) ;
- Pour lui : «*Demander conseil, raconter son supplice au premier venu eût été un bonheur comparable à celui du malheureux qui, traversant un désert enflammé, reçoit du ciel une gorgée d'eau glacée. [...] Plusieurs fois l'idée du suicide s'offrit à lui ; cette image était pleine de charmes, c'était comme un repos délicieux, c'était le verre d'eau glacée offert au misérable qui, dans le désert, meurt de soif et de chaleur* » (page 382) ;
- «*l'ennui de cette vie sans intérêt que menait Julien [...] ce sont là les landes de notre voyage.* » (page 439) ;
- «*La main de fer du devoir saisit son cœur.*» (page 453) ;
- Le chapitre intitulé «*Le tigre*», qui commence par cette phrase : «*Un voyageur anglais raconte l'intimité où il vivait avec un tigre ; il l'avait élevé et le caressait, mais toujours sur sa table tenait un pistolet armé.*» (page 456), est consacré à Mathilde !
- De Julien, Stendhal dit : «*ce fut une belle plante.*» (page 491), bien que cette expression familière s'emploie habituellement pour désigner une belle fille.

Ainsi, si quelques-unes de ces comparaisons et de ces métaphores sont originales, il faut bien reconnaître que beaucoup relèvent à nos yeux du «*style de roman*».

Les symboles sont rares. On peut noter «*l'épervier*» dont Julien se dit : «*C'était la destinée de Napoléon, serait-ce un jour la sienne?*», page 77). Le symbolisme le plus intrigant est celui du titre. Les mots «*Le rouge et le noir*» sont une énigme proposée au lecteur et ont soulevé beaucoup d'interrogations, de nombreuses études y ayant été consacrées, plusieurs interprétations ayant été proposées. L'une voit dans ces couleurs antithétiques celles du jeu de la roulette qui représenterait la vie : Julien hésite avant de miser ; il choisit enfin le noir et perd ; à une autre époque, il aurait choisi le rouge et aurait gagné. Une autre considère le rouge comme la couleur du sang qu'il a cru voir à l'église de Verrières (page 37) à cause du «*reflet des rideaux rouges*», «*les hautes fenêtres étant voilées avec des rideaux cramoisis*» quand il tira sur Mme de Rênal (page 480), du sang versé par Boniface de La Mole, par les héros révolutionnaires, par Julien, par son bourreau ; tandis que le noir reflète l'état sombre de la France depuis 1815. L'Empire, rouge, serait opposé à la Restauration cléricale, donc noire. Le rouge est donc la couleur de l'habit militaire, le noir, celle de l'habit ecclésiastique, les deux possibilités apparaissant à Julien dès la page 32 : «*Je m'engage comme soldat [...] plus de ce bel état de prêtre qui mène à tout.*» ; puis, approchant de Besançon pour y entrer au séminaire, «*Quelle différence pour moi, dit-il en soupirant, si j'arrivais dans cette noble ville de guerre, pour être sous-lieutenant dans un des régiments chargés de la défendre !*» (page 179) ; il se dit encore : «*Sous Napoléon, j'eusse été sergent* » (page 196).

On peut noter ces oxymorons : «*timidité passionnée* » (page 180) - «*son adresse si maladroite* » (page 102) ; cette hyperbole : «*elle l'aimait mille fois plus que la vie* » (page 109) qui semble, elle aussi, bien relever du «*style de roman* ».

La pensée se fixe parfois en des maximes :

- «*Tel est l'effet de la grâce parfaite quand elle est naturelle au caractère, et que surtout la personne qu'elle décore ne songe pas à avoir de la grâce.*» (page 42).
- «*À vingt ans, l'idée du monde et de l'effet à y produire l'emporte sur tout.* » (page 80).
- «*Différence engendre haine* » (page 205).
- «*Les âmes qui s'émeuvent aussi sont bonnes tout au plus à produire un artiste.*» (page 212).
- «*Il vaut mieux gagner cent louis dans un bon commerce de bois, dont on est le maître, que de recevoir quatre mille francs d'un gouvernement, fût-il celui du roi Salomon.*» (page 233).
- «*Toute passion ne songe qu'à elle.*» (page 254).
- «*Un ennui mortel : c'est l'effet desséchant de la politesse admirable, mais si mesurée, si parfaitement graduée suivant les positions, qui distingue la haute société.* » (page 285).

- « *Un des caractères du génie est de ne pas traîner sa pensée dans l'ornière tracée par le vulgaire.* » (page 377).
- « *L'amour-propre se glisse même dans les coeurs qui servent de temple à la vertu la plus auguste.* » (page 432).
- « *Les passions sont un accident dans la vie, mais cet accident ne se rencontre que chez les âmes supérieures.* » (page 502)
- « *La haine qui succède au mépris est ordinairement furieuse.* » (page 537).
- « *Soyons heureux pendant le petit nombre de jours de cette courte vie.* » (page 539).

On peut donc conclure que les registres de Stendhal dans "*Le rouge et le noir*" sont variés et, surtout, qu'il s'y est montré plus un héritier du XVIIIe siècle qu'un romantique.

Intérêt documentaire

Le sous-titre du "*Rouge et le noir*" est "*Chronique du XIXe siècle*" et parfois "*Chronique de 1830*". Quelques allusions à des événements contemporains, comme la représentation d'"*Hernani*" (page 322) et à la prise d'Alger (page 350) correspondent bien à cette date. Et aucun anachronisme ne nous gêne. Le terme « chronique » désignant des annales qui suivent l'ordre du temps par opposition à l'Histoire où les faits sont étudiés dans leurs causes et leurs suites indiquait que Stendhal voulait dépasser la pure affabulation romanesque, invitait le lecteur à lire l'œuvre comme un écho de la réalité sociale et politique de son temps. D'ailleurs, lui-même, présentant son roman, a choisi d'en faire une analyse d'ordre économique et sociologique, à mi-chemin de Montesquieu et de Marx.

Dans cette « *chronique de 1830* », il reprit toutes les observations politico-sociales dont il avait nourri ses "*Chroniques pour l'Angleterre*", et résuma toute l'évolution de la Restauration : vraie tranche d'Histoire, la deuxième partie suit pas à pas l'actualité (voir les projets de « Note secrète » prêtés par la presse au ministre Polignac). La critique a découvert les « pilotis » innombrables qui soutiennent ses personnages (ainsi le duc de Fitz-James pour le marquis de La Mole) et rendu aux modèles ce qui leur revenait (Mathilde imaginée selon ces maîtresses : Giulia Rinieri et Mary Grasset).

Mais, même si « *un roman, c'est un miroir qu'on promène le long d'un chemin* » (page 90), "*Le rouge et le noir*" ne présente pas de grands tableaux exhaustifs. Stendhal avait plutôt le goût des « *petits faits vrais* » qu'il mêlait judicieusement à la fiction, ce qui ne veut pas dire le plat réalisme des détails, qu'il méprisait (il voulait « *laisser le lecteur dans une ignorance complète sur la forme de la description de la robe que portent Mme de Rênal et Mlle de La Mole* »). Chez lui, en général, les lieux ne sont pas décrits pour leur seul pittoresque : ils sont immédiatement révélateurs de rapports de force entre les êtres qui s'y inscrivent. Et, puisque ces rapports se traduisent essentiellement par l'argent, ils sont donc la traduction d'une situation économique ; c'est pourquoi la description des constructions, des ensembles immobiliers, l'emportent et de beaucoup sur les panoramas champêtres. À Verrières, qu'il nous fait découvrir avec une technique qui n'est pas très différente de celle du cinéma, ce qui retient son attention, c'est le torrent parce qu'il a permis un essor économique : sa force hydraulique faisait fonctionner les scieries (comme celle du père Sorel) et la fabrique de clous, origine de la fortune de M. de Rênal et où s'unissaient l'énergie du torrent et le travail de jeunes filles.

Dans ce tableau partiel de la France, Stendhal, croyant à l'influence du climat sur le développement de la passion, distingua d'abord le Nord et le Midi : « *Dans une petite ville de l'Aveyron ou des Pyrénées, le moindre incident eût été rendu décisif par le feu du climat. Sous nos cieux plus sombres [...] tout va lentement, tout se fait peu à peu dans les provinces, il y a plus de naturel.* » (page 51).

Il évoqua la Franche-Comté en donnant quelques détails concernant le paysage (les montagnes du Jura dont il dit que ce sont les « *plus belles montagnes du monde* », le point de vue à Vergy étant « *égal, si ce n'est supérieur à ce que la Suisse et les lacs d'Italie peuvent offrir de plus admirable* » [page 64] tandis que, plus loin, Julien se rendant chez Fouqué, « *il fallait traverser la grande chaîne au nord de Vergy. Le sentier qu'il suivait, s'élevant peu à peu parmi de grands bois de hêtres, forme des zigzags infinis sur la pente de la haute montagne qui dessine au nord la vallée du Doubs. Bientôt*

les regards du voyageur, passant par-dessus les coteaux moins élevés qui contiennent le cours du Doubs vers le midi, s'étendirent jusqu'aux plaines fertiles de la Bourgogne et du Beaujolais. » [pages 85-86]). Verrières est une ville imaginaire dont il a fait, sur le modèle de Grenoble, sa ville natale, le type des petites villes de province, tandis que Besançon est la grande ville de province.

Stendhal s'employa à définir la province et à l'opposer à Paris.

La province, où «*il y a peu d'étourderie [...] : les sensations y sont si rares qu'on les coule à fond.*» (page 162), où «*le séjour des petites villes est insupportable, pour qui a vécu dans cette grande république qu'on appelle Paris. La tyrannie de l'opinion, et quelle opinion ! est aussi "bête" dans les petites villes de France, qu'aux États-Unis d'Amérique.*» (page 16). L'abbé Pirard fait remarquer au marquis de La Mole : «*Vous ne connaissez pas, parce que vous êtes dans une position sociale élevée, la tyrannie qui pèse sur nous autres pauvres provinciaux.*» (page 232). «*"Mauvaise tête" est le plus grand anathème en province*» (page 501).

«*La seule passion* » est «*l'immense vanité* », qui est en fait «*la vanité française* » (page 424), le goût de paraître, en particulier grâce à ces signes extérieurs de richesse que sont les bâtiments et le train de domestiques. De ce fait, les villes de province sont déchirées par des rivalités (pages 11, 22, 142), des espionnages, des racontars, des lettres anonymes. À Verrières, c'est en particulier celle entre M. de Rênal et M. Valenod qui, selon Stendhal, «*sont des portraits de la moitié des gens aisés en France vers 1825* ». Ces rivalités éclatent à l'occasion de la visite du roi, de la cérémonie de Bray-le-Haut, de l'adjudication de la maison à Saint-Giraud. Celui-ci, qui vivait à Paris, qui y était «*las de cette comédie perpétuelle à laquelle oblige ce que vous appelez la civilisation du dix-neuvième siècle*» (page 250), est venu s'établir à la campagne. Mais, après y avoir passé quatre ans, il fuit «*l'abominable vie qu'on mène en province* » (page 249) parce que, dit-il : «*Je suis en butte à mille demandes indiscrettes, tracasseries, etc [...] On me fait cent insultes. [...] La vache d'une vieille paysanne dévote meurt, elle dit que c'est à cause du voisinage d'un étang qui appartient à moi impie, philosophe venant de Paris, et huit jours après je trouve tous mes poissons le ventre en l'air, empoisonnés avec de la chaux. La tracasserie m'environne sous toutes les formes. Le juge de paix, honnête homme, mais qui craint pour sa place, me donne toujours tort. La paix des champs est pour moi un enfer. Une fois que l'on m'a vu abandonné par le vicaire, chef de la congrégation [association occulte qui était au service du trône et le religion et avait des filiales partout en France] du village, et non soutenu par le capitaine en retraite, chef des libéraux, tous me sont tombés dessus. [...] Afin d'avoir un appui et de gagner pourtant quelques-uns de mes procès, je me fais libéral ; [...] me voilà aussi les libéraux sur les bras, ma position devient intolérable. [...] Tu veux vivre à la campagne sans servir les passions de tes voisins, sans même écouter leurs bavardages. Quelle faute ! [...] Je quitte cet enfer d'hypocrisie et de tracasseries. Je vais chercher la solitude et la paix champêtre au seul lieu où elles existent en France, dans un quatrième étage donnant sur les Champs-Élysées.*» (page 250-251).

Stendhal souligne la domination à laquelle est soumise la femme : «*En province, les maris sont maîtres de l'opinion. Un mari qui se plaint se couvre de ridicule, chose tous les jours moins dangereuse en France ; mais sa femme, s'il ne lui donne pas d'argent, tombe à l'état d'ouvrière à quinze sols par journée ; et encore les bonnes âmes se font-elles un scrupule de l'employer. [...] C'est à coups de mépris public qu'un mari tue sa femme au XIXe siècle ; c'est en lui fermant tous les salons.*» (page 151). Une femme qui «*a fait parler d'elle*» est au ban de la société. Mais n'était-ce pas le cas à Paris comme en province, en France comme dans n'importe quel autre pays ?

Sous la Restauration particulièrement, la province est soumise à la dictature conjuguée des ultras et des cléricaux, à la domination des notables (page 13). Ces «*gens sages* » «*exercent le plus ennuyeux despotisme.* » (page 16). Comme «*depuis la chute de Napoléon, toute apparence de galanterie est sévèrement bannie des mœurs de la province* » (page 56), il y règne cette «*ennuyeuse pruderie*» qui a produit Mme de Rênal et Julien.

Il dénonce le matérialisme triomphant (mais était-il limité à la province ?) : «*Le grand mot qui décide de tout à Verrières* » est «*RAPPORTER DU REVENU. À lui seul il représente la pensée habituelle de plus des trois quarts des habitants.* » (page 19). Fouqué lui-même, l'ami de Julien qui fait preuve de générosité à son égard, «*avait pour l'argent toute la vénération d'un provincial*» (page 500).

Stendhal compare Julien aux Parisiens : «*Quelle pitié notre provincial ne va-t-il pas inspirer aux jeunes lycéens de Paris qui, à quinze ans, savent déjà entrer dans un café d'un air si distingué? Mais ces enfants si bien stylés à quinze ans, à dix-huit tournent au "commun". La timidité passionnée que l'on rencontre en province se surmonte quelquefois, et alors elle enseigne à vouloir.*» (page 180).

La province et Paris sont opposés aussi à propos de Mme de Rênal qui «*avait été la beauté du pays comme on dit dans ces montagnes. Elle avait un certain air de simplicité, et de la jeunesse dans la démarche ; aux yeux d'un Parisien, cette grâce naïve, pleine d'innocence et de vivacité serait même allée jusqu'à rappeler des idées de douce volupté*» (pages 24-25).

Paris exerce sur les esprits une fascination et un pouvoir quasi despotiques, parce que c'est «*le théâtre des grandes choses*». Y règnent la politesse et la distinction : «*À Paris, on a l'attention de se cacher pour rire.*» (pages 285-286) - «*On parle bas à Paris et l'on n'exagère pas les petites choses.*» (page 264). Cependant, «*à Paris, [...] on est plus savant en charlatanisme.*» (page 526). Y règne «*l'immense vanité qui est devenue à peu près la seule passion de cette ville où l'on a tant d'esprit*». Pour Stendhal, montrer de l'esprit est «*chose impossible à qui ne sait pas la langue dont on se sert à Paris*» (page 266), qui est «*comme une langue étrangère qu'il eût comprise et admirée, mais qu'il n'eût pu parler.*» (page 276). Stendhal met en relief la superficialité de sentiment des Parisiens : «*À Paris, l'amour est fils des romans*» (page 51) - «*Toutes les passions sont ridicules à Paris*» (page 254) - «*Y eut-il jamais rien de plus plaisant que de supposer de la profondeur ou de la scélérateuse au caractère parisien?*» (page 342). Ainsi le marquis de Croisenois ne peut être vraiment amoureux de Mathilde : «*Il en est amoureux fou, c'est-à-dire autant qu'un Parisien peut être amoureux.*» (page 327). Julien se demande : «*Les femmes de Paris savent-elles feindre à ce point?*» (page 328). «*"Ces belles façons de Paris ont trouvé le secret de tout gâter, même l'amour." se disait-il dans son injustice extrême.*» (page 365). Mathilde ne connaît guère que «*ce genre d'amour de tête que l'on voit à Paris.*» (page 382). «*Cette âme sèche sentit de la passion, tout ce qui en est possible dans un être élevé au milieu de cet excès de civilisation que Paris admire.*» (page 475).

Alors qu'il montrait Julien, dans une solitude de la montagne, heureux et plein d'imagination, Stendhal soudain digresse : «*Même en lui supposant l'imagination de Julien, un jeune homme élevé au milieu des tristes vérités de la société de Paris, eût été réveillé à ce point de son roman par la froide ironie.*» (page 87). Après la preuve de générosité donnée par Fouqué, Julien se demande : «*Quel est celui de ces beaux Parisiens qui serait capable d'un tel sacrifice? [...] Jamais la province, comparée à Paris, n'a reçu un plus bel hommage.*» (page 490).

Aux yeux de l'abbé Pirard, Paris est une «*nouvelle Babylone*». Il incite Julien à se méfier des Parisiens : «*Si vous dites un mot, ils trouveront le secret de se moquer de vous. C'est leur talent.*» (page 262). En souffrent aussi les «*camarades bisontins*» de «*quatre tapisseries de Paris*» qui redoublent leur maladresse «*en se moquant d'eux.*» (page 210). Aussi Julien, «*nouveau débarqué*», se dit : «*Me voici donc dans le centre de l'intrigue et de l'hypocrisie.*» (page 254) ; «*à Paris, tout lui fait peur, il voit partout le danger du ridicule.*» (page 328) ; «*par une précaution de provincial il portait toujours des petits pistolets*» (page 287). Plus tard, «*le premier enchantement produit par l'urbanité parisienne était passé. Dès qu'il cessait de travailler, il était en proie à un ennui mortel : c'est l'effet desséchant de la politesse admirable, mais si mesurée, si parfaitement graduée suivant les positions, qui distingue la haute société. Un coeur un peu sensible voit l'artifice. Sans doute, on peut reprocher à la province un ton commun ou peu poli. Mais on se passionne un peu en vous répondant. Jamais à l'hôtel de La Mole [...] En province, un garçon de café prend intérêt à vous, s'il vous arrive un accident en entrant dans son café. Mais si cet accident offre quelque chose de désagréable pour l'amour-propre, en vous plaignant, il répètera dix fois le mot qui vous torture. À Paris [...] vous êtes toujours un étranger.*» (pages 285-286). Ainsi la comparaison est-elle faussée car Julien passe non seulement de la province à Paris, mais aussi d'une classe à une autre. Et, devenu lui-même un Parisien, il se moque à son tour des provinciaux : «*Quelques gens clairvoyants, s'il en est parmi ces provinciaux eussent pu deviner ma faiblesse... mais personne ne l'eût vue.*» (page 528).

Pourtant, à la fin, Julien en vient à penser : «*À mesure que j'aurais été moins dupe des apparences, j'aurais vu que les salons de Paris sont peuplés d'honnêtes gens tels que mon père, ou de coquins*

habiles tels que ces galériens.» (page 530). Le tableau, d'abord très contrasté, parfois même contradictoire, finit donc par s'adoucir dans une sorte de conciliation qui est significative de l'apaisement final que connaît Julien.

Le poids du passé récent : La société française de 1830 vivait dans le souvenir de la Révolution et de Napoléon, que les royalistes se plaisaient à appeler «*Buonaparté*» (page 24) tandis qu'ils prétendaient que «*ce grand Danton a volé. Mirabeau aussi s'est vendu. Napoléon avait volé des millions en Italie, sans quoi il eût été arrêté tout court par la pauvreté, comme Pichegru. La Fayette seul n'a jamais volé.*» (page 318). Mme de Rênal craint d'abord le «*plébéien*» qu'est Julien car «*Les hommes de sa société répétaient que le retour de Robespierre était surtout possible à cause de ces jeunes gens des basses classes, trop bien élevés.*» (page 110), et le frère de Mathilde s'effraie : «*Si la révolution recommence, il nous fera tous guillotiner.*» (page 335). Julien et Mathilde s'affrontent au sujet de Danton qui, pour lui, «*était un homme*», pour elle, «*un boucher*» (page 313) ; elle a peur comme toute sa classe mais, paradoxe, elle estime Julien parce que, dit-elle : «*Ce serait un Danton !*» (page 335). Le comte Altamira, regrettant qu'il n'y ait pas de pensée dans l'aristocratie française («*Vous ne vous élevez jamais au-dessus de la bravoure militaire*») recourt à cette opposition : «*Vous aurez des Murat et jamais de Washington*» (pages 317-318). Mathilde se voit tantôt comme une nouvelle Jeanne d'Arc conduisant le roi : «*Je le mènerais en Vendée [...] et de là il reconquerrait son royaume ; alors plus de charte [de constitution]... et Julien me seconderait*» (page 332), tantôt comme une révolutionnaire : «*S'il y a une révolution, pourquoi Julien Sorel n'y jouerait-il pas le rôle de Roland et moi celui de Mme Roland?*» (page 378). Enfin, les allusions à Napoléon sont innombrables de la part de Julien, qui lui voue un culte, mais aussi de la part de simples maçons : «*Dans le temps de l'autre, à la bonne heure, un maçon y devenait officier, y devenait général. [...] est-ce bien vrai ce qu'ils disent que l'autre est mort? [...] qu'il a été trahi par ses maréchaux?*» (page 218).

Le tableau social : Stendhal, dégagant les lignes dominantes, les lois générales, le typique plutôt que l'anecdotique, le tissu des relations sociales, employant déjà le mot «*classe*», a bien défini la société (une société réactionnaire, morne et démoralisante, où règne l'ennui), les différentes classes sociales et leur lutte. Il a bien distingué :

La bourgeoisie, qui est au pouvoir, a abandonné les idéaux de la Révolution, pour la croyance au progrès, au profit et à la morale, pour un conservatisme passif. Elle est représentée d'abord par M. de Rênal qui est un industriel, la force hydraulique du torrent de Verrières faisant fonctionner la fabrique de clous qui est l'origine de sa fortune. Ce bourgeois ne pense qu'à l'argent : «*On sent [...] que le talent de cet homme-là se borne à se faire payer exactement ce qu'on lui doit, et à payer lui-même le plus tard possible quand il doit.*» Grâce à sa richesse, cet «*homme dominé par une vanité chatouilleuse*» (page 162) a acheté son titre nobiliaire, est devenu maire, se fait construire une «*belle habitation en pierre de taille*». Dans cet univers bourgeois, la propriété foncière, les constructions ont une importance capitale : c'est une question de prestige tant sur le plan de la vie privée que sur celui de l'administration publique. C'est donc un homme influent, hautain et déplaisant : «*Rien n'était laid comme cet homme important, ayant de l'humeur et croyant pouvoir la montrer.*» (page 69). Et sa position est si solide que, si peu de temps après les jacqueries de la Révolution, lorsqu'il passe dans la grande rue de Verrières, les paysans le saluent avec respect. Stendhal épingle encore : sa grossièreté («*la plus brutale insensibilité à tout ce qui n'était pas intérêt d'argent, de préséance ou de croix, la haine aveugle pour tout raisonnement qui les contrariait.*» [page 50]), sa misogynie (au «*besoin d'épanchement de sa femme*», il répond par «*un éclat de rire grossier, un haussement d'épaules, accompagné de quelque maxime triviale sur la folie des femmes*» [page 50] - «*Voilà ce que c'est que les femmes, répéta M. de Rênal, il y a toujours quelque chose de dérangé à ces machines compliquées.*» [page 85]). Mais cet «*automate de mari*» (page 130) ne se conduit-il pas comme la plupart des hommes du temps? D'ailleurs, pire que M. de Rênal, il y a M. Valenod, directeur du dépôt de mendicité, qui est l'«*âme damnée de la Congrégation dont il est le favori*», cette association occulte qui était au service du trône et le religion ayant des filiales partout en France ; il réussit même, vers la fin du roman, à

remplacer à la mairie de Verrières celui qui est désormais jugé trop modéré, qu'on accuse d'être converti au libéralisme. Valenod est alors à la tête des « *plats hypocrites qui règnent à Verrières. Ils sont bien grands en France, ils réunissent tous les avantages sociaux [...] Ils reçoivent de l'argent, il est vrai, tous les honneurs s'accroissent sur eux* » (page 529). Et, pour Julien, c'est cette « *faction patricienne* » qui le fait condamner à mort.

Les bourgeois se font aussi les gardiens de la vertu, « *ce mot étant trop bourgeois pour l'altière Mathilde.* » (page 367). Il est vrai, constate ironiquement Julien, que « *leur position pécuniaire [les] met au-dessus des tentations !* » (page 518). Mme de Rênal, soumise à son directeur de conscience, retrouve les accents des aristocrates de l'Ancien Régime en prétendant que Julien l'a séduite pour chercher « *à se faire un état et à devenir quelque chose.* » (page 479).

Le clergé : Il régent la société, surtout le « *petit peuple* » (« *Le clergé, guidé par Rome, parle seul au petit peuple* » [page 408]), lui impose son conservatisme, d'où l'opposition aux livres : « *Depuis Voltaire, depuis le gouvernement des deux chambres qui n'est au fond que "méfiance et examen personnel" et donne à l'esprit des peuples cette mauvaise habitude de "se méfier", l'Église de France semble avoir compris que les livres sont ses vrais ennemis* » [page 196]), surtout à ceux de Voltaire : « *Julien s'était assuré qu'elle [Mathilde] avait toujours dans sa chambre un ou deux volumes les plus philosophiques de Voltaire* » [page 341] - le prêtre qui vient voir Julien dans sa cellule lui propose de se convertir : « *Les larmes que votre conversion fera répandre annuleront l'effet corrosif de dix éditions des oeuvres impies de Voltaire* » (page 538).

Toutefois, le clergé est partagé :

- d'abord, socialement, entre le bas clergé (l'abbé Chélan) et le haut clergé (l'évêque d'Agde, marionnette de la représentation ecclésiastique dont la comédie est dénoncée par le regard de l'« Ingénu » qu'est Julien [page 120]) ; cette séparation fait que son projet d'ascension par l'Église était historiquement irréaliste ;

- puis, idéologiquement, entre les jansénistes et les jésuites. Les jansénistes sont représentés d'abord par « *le sévère janséniste* » (page 217) qu'est l'abbé Pirard, qui se plaint de « *la tyrannie qui pèse sur nous autres pauvres provinciaux, et en particulier sur les prêtres non amis des jésuites* » (page 232), qui a des « *amis jansénistes* » (page 279), qui a l'esprit « *rétréci par le jansénisme* » (page 464) ; puis par le confesseur de Julien en prison (« *tout janséniste qu'il était, il ne fut point à l'abri d'une intrigue de jésuites et, à son insu, devint leur instrument* », page 538). Les jésuites mènent « *la congrégation* » (page 35), l'« *institution fort salutaire mais bien singulière* » dont parle Mme de Rênal (page 112), une association de catholiques militants dont le but proclamé était de rechristianiser la France après la Révolution, une excroissance monstrueuse de l'Église (comme aujourd'hui l'Opus Dei). Balzac aussi l'a montrée, dans « *Le curé de Tours* ». En font partie à la fois les domestiques et leurs maîtres : « *Nous payons vingt francs par domestique afin qu'un jour ils ne nous égorgent pas* » (page 112). Elle dirigeait les consciences par la confession et l'organisation très contrôlée de la charité, véritable impôt religieux. Dans le roman, pour exercer son pouvoir occulte, elle ne répugne pas à la délation et a décidé de ruiner Falcoz, marchand de papier qui a acheté une imprimerie (page 142). À travers ses suppôts, elle fait les carrières (en particulier celle de Valenod) ou les brise (élimination des jansénistes comme Chélan et Pirard), elle violente hypocritement les consciences, comme lorsque l'abbé Maslon oblige Mme de Rênal à écrire au marquis de La Mole la lettre qui sera fatale à Julien (page 112), comme lorsque Mathilde doit s'humilier aux pieds du « *tout-puissant congréganiste* » qu'est l'abbé de Frilair, futur évêque, qui « *tortura voluptueusement et à loisir le cœur de cette jolie fille* » (page 498).

Stendhal, qui était anticlérical, souligna le rôle de certaines forces occultes fondées sur l'union du Trône et de l'Autel. Il donna aussi une peinture très sombre du séminaire de Besançon où Julien se trouve « *au milieu de ces trois cents hypocrites méchants et sales* » (page 328), où l'on entre surtout pour échapper à la conscription (« *Il y eut une conscription dont Julien fut exempté en sa qualité de séminariste* » [page 217]) et pour monter facilement dans l'échelle sociale, où l'on apprend moins à servir Dieu qu'à devenir l'instrument docile et rémunéré de la tyrannie des ultras. Mais, comme son directeur est sympathique, la partialité de Stendhal n'apparaît pas trop simpliste, montre aussi que l'institution est plus forte que les individus.

L'action débilante de la religion est bien dénoncée : c'est seulement après la visite du prêtre qui veut le sauver qu'à Julien «*pour la première fois, la mort parut horrible*» (page 526).

L'aristocratie parisienne : L'opposition entre Paris et la province est poursuivie quand l'action se déplace à Paris. On n'y voit que la haute aristocratie qui continue à profiter d'une richesse ancestrale : le marquis de La Mole habite un hôtel particulier, et Julien constate : «*ils n'ont pas toujours à songer à leur subsistance !*» (page 326).

Mais elle est ridicule parce que :

- elle reste attachée à son passé : «*L'histoire de leurs aïeux les élève au-dessus des sentiments vulgaires* » (page 326) ; elle se réfère souvent aux croisades (pages 257, 346), au temps d'Henri III et de Bassompierre (pages 332, 350) ;
- elle regrette l'Ancien Régime ;
- elle est orgueilleuse, se glorifie de ses titres, arbore «*l'air noble et insignifiant*» (page 399), méprise les autres : «*Ces nobles personnages ne dissimulaient pas le mépris sincère pour tout ce qui n'était pas issu de gens "montant dans les carrosses du roi".*» (page 274) ;
- est pleine de «*nigauds à tranche dorée*», comme M. de Beauvoisis : «*Sa physionomie, noble et vide, annonçait des idées convenables et rares : l'idéal de l'homme aimable, l'horreur de l'imprévu et de la plaisanterie, beaucoup de gravité* » (page 289). Aussi, dans ses salons et même lors des bals, «*L'ennui se lisait sur tous les fronts* » (page 273) - «*Il y avait trop de fierté et trop d'ennui au fond du caractère des maîtres de la maison ; ils étaient trop accoutumés à outrager pour se désennuyer, pour qu'ils pussent espérer de vrais amis. Mais, excepté les jours de pluie, et dans les moments d'ennui féroce, qui étaient rares, on les trouvait toujours d'une politesse parfaite.*» (page 273) ;
- elle est soumise à la contrainte, à l'hypocrisie («*le mépris*» ne se montre «*que par des compliments exagérés*», page 256), à «*la prudence sèche* » (page 498), à «*l'asphyxie morale* » (page 274), d'où la platitude des conversations («*il regardait les interlocuteurs pour voir si eux-mêmes ne se moquaient pas de ce qu'ils disaient*» [page 274]), «*l'insignifiance complète, les propos communs* » (page 329), Mathilde pensant : «*Une haute naissance donne cent qualités dont l'absence m'offenserait, je le vois par l'exemple de Julien [...], mais elle étiole ces qualités de l'âme qui font condamner à mort* » (page 310) ;
- elle ne connaît plus de passion : «*D'abord, ces gens-là ont-ils des passions? Mystifier est leur fort. Ils sont jaloux de ma pauvre petite supériorité de parole. Être jaloux est encore un de leurs faibles.* » (page 340) - «*Dans les hautes classes de la société de Paris [...], la passion ne peut que bien rarement se dépouiller de prudence, et c'est du cinquième étage qu'on se jette par la fenêtre* » (page 498).

La partie la plus conservatrice de l'aristocratie constitue l'opposition des ultraroyalistes qui lit «*La Quotidienne*» (page 54). Julien, qui la méprise, l'appelle «*la faction patricienne*», se disant «*en butte à tout ce qu'elle peut inventer d'infâme et d'humiliant* », l'auteur indiquant en note avec prudence : «*C'est un jacobin qui parle*» (page 520). Auparavant, une loi quelque peu démocratique est qualifiée par les ultras de «*jacobine*» (page 506).

Le marquis, pair de France et homme autoritaire, est un de ces ultraroyalistes. Jouant un rôle politique, «*il pouvait devenir ministre, et rendre ses bois au clergé* » (page 338, les forêts spoliées par la Révolution) - «*Le marquis allait être ministre : il offrait à la Camarilla un plan fort ingénieux pour anéantir la Charte* » (page 428, «*la Camarilla* » étant un mot espagnol désignant l'entourage intime du roi et, par extension, la faction des ultras réunis autour du futur Charles X). Il organise un complot (l'épisode de «*La note secrète* », auquel est consacré le chapitre qui porte ce titre [pages 394-398], qui se poursuit page 414) ; lui et ses semblables sont «*le cœur de toute cette machine*», les stratèges de la politique. Il voudrait «*profiter de quelque grande mesure anti-jacobine du gouvernement et se glisser incognito à la suite* » [page 466]).

Si les aristocrates parisiens ont les mains moins sales et l'âme moins vénale que les petits tacticiens provinciaux, il reste qu'ils sont les responsables suprêmes de l'injustice.

La jeunesse libérale : Julien est le représentant de la génération qui :

- est née avec le siècle et connaît le mal du siècle (le sentiment d'être né trop tard), éprouvant de ce fait une impression de vide qui prend dans le roman la forme de l'ennui (titre de deux chapitres) ;
- a grandi dans le souvenir de la Révolution et est restée impressionnée par la figure de Napoléon.

«*Dès sa première enfance, la vue de certains dragons du 6e, aux longs manteaux blancs, et la tête couverte de casques aux longs crins noirs, qui revenaient d'Italie, et que Julien vit attacher leurs chevaux à la fenêtre grillée de la maison de son père, le rendit fou de l'état militaire. Plus tard, il écoutait avec transport les récits des batailles du pont de Lodi, d'Arcole, de Rivoli, que lui faisait le vieux chirurgien-major.*» (page 35), «*un vieux chirurgien-major de l'armée d'Italie qui était à la fois jacobin et bonapartiste* » (page 18). Regrettant de n'avoir pu vivre sous la Révolution, il se dit : «*Alors un homme comme moi était tué ou général à trente-six ans.* » (page 346). Napoléon est pour lui l'incarnation de tous les rêves de promotion possibles («*Comment voulez-vous que deux cent mille Julien Sorel qui peuplent la France et qui ont l'exemple de l'avancement du duc de Bellune, d'Augereau et de tous les clerks de notaire devenus sénateurs et comtes de l'Empire ne renversent pas les niais qui gouvernent?*» demandait Stendhal dans une lettre à un ami) ; il reste impressionné par son exemple, éprouve une «*admiration fanatique pour un nom qui donnait de l'humeur au marquis* » (page 295), une «*folle passion pour Bonaparte*» (page 298) qui s'est conduit avec énergie : «*Bonaparte, lieutenant obscur et sans fortune, s'était fait le maître du monde avec son épée* » (page 36). Il s'écrie : «*Ah ! Napoléon était bien l'homme envoyé de Dieu pour les jeunes Français ! Qui le remplacera ? Que feront sans lui les malheureux, même plus riches que moi, qui ont juste les quelques écus qu'il faut pour se procurer une bonne éducation, et pas assez d'argent pour acheter un homme à vingt ans et se pousser dans une carrière ! Quoi qu'on fasse, ajouta-t-il avec un profond soupir, ce souvenir fatal nous empêchera d'être heureux !*» (page 109).

Il sacrifiait donc au mythe napoléonien qui était né à partir de la publication du «*Mémorial de Sainte-Hélène*» en 1823. Pour lui, «*le recueil des bulletins de la grande armée et le "Mémorial de Sainte-Hélène" complétaient son Coran* » (page 32). Il «*se livra avec un plaisir tout nouveau à la lecture des exploits de son héros.*» (page 69). Il cache le portrait de Napoléon qui est «*son secret* » (page 72). Il se rend à «*la Malmaison* », château où vécut Joséphine et où Napoléon se réfugia avant de s'embarquer pour Sainte-Hélène, et il y connaît des «*transports* » (page 254), n'est à Paris «*touché que des monuments laissés par son héros.*» (page 254), et va aussi, au cimetière du Père-Lachaise, sur «*le tombeau du maréchal Ney* » (page 262). À Londres, il voit «*dans chaque officier un sir Hudson Lowe, dans chaque grand seigneur un Lord Bathurst, ordonnant les infamies de Sainte-Hélène* » (page 298). Enfin, il compare sa victoire amoureuse aux «*victoires de Napoléon* » (page 81).

Pour «*le bonapartiste Falcoz* » à qui Saint-Giraud raconte ses malheurs : «*Tout cela ne serait pas arrivé sous Bonaparte [...] Jamais la France n'a été si haut dans l'estime des peuples que pendant les treize ans qu'il a régné. Alors, il y avait de la grandeur dans tout ce qu'on faisait* », ce à quoi son interlocuteur oppose : «*Ton Empereur, que le diable emporte, n'a été grand que sur ses champs de bataille, et lorsqu'il a rétabli les finances vers 1802. Que veut dire sa conduite depuis ? Avec ses chambellans, sa pompe et ses réceptions aux Tuileries, il a donné une nouvelle édition de toutes les niaiseries monarchiques.* » (page 252).

Cette jeunesse fut d'autant plus démoralisée par la chute de Napoléon qu'elle fut tenue à l'écart par la Restauration qui était une société de conventions et d'obligations, dominée par l'ennui et l'hypocrisie, une gérontocratie qui n'offrait aucune perspective de gloire, un régime autoritaire qui imposait la censure du «*cabinet noir à la poste*» (page 348). Pauvre, elle subissait non seulement l'oppression politique mais l'oppression de l'économie capitaliste et venait se heurter contre les réalités brutales de la division en classes. De plus, un jeune homme pauvre risquait d'avoir à subir pendant de longues années le service militaire car, pour y échapper, il lui fallait «*acheter un homme à vingt ans*» qui le faisait à sa place (page 109).

La situation était de nouveau prérévolutionnaire, et, quand Julien se dit : «*Je n'ai point de naissance, moi, il me faut de grandes qualités.*» (page 356), «*Que deviendraient-ils, ces nobles, s'il nous était donné de les combattre à armes égales !* » (page 110), il parle comme Figaro.

Cependant, cette jeunesse n'est pas monolithique. Les jeunes gens du roman qui appartiennent au peuple adoptent différentes attitudes :

L'abstention, la résignation, la passivité sont l'attitude de Fouqué, le petit-bourgeois jacobin qui, voulant garder son indépendance, vit retiré dans les montagnes, dans un hameau où il fait du commerce. Il invite Julien à être son associé (page 87), pensant qu'« *il vaut mieux gagner cent louis dans un bon commerce de bois dont on est le maître, que de recevoir quatre mille francs d'un gouvernement, fût-il celui du roi Salomon.* » (page 233). Julien envisage un moment de suivre cette voie : « *Je puis gagner ici quelques mille francs, puis reprendre avec avantage le métier de soldat ou celui de prêtre, suivant la mode qui alors règnera en France.* » (page 88), mais il rejette avec colère « *un moyen ignoble d'arriver à l'aisance* » (page 93) et, surtout, évalue : « *Je perdrais lâchement sept ou huit années ! j'arriverais ainsi à vingt-huit ans ; mais à cet âge, Bonaparte avait fait ses plus grandes choses.* » (page 88).

Le chanteur Géronimo est l'artiste qui vit en marge.

L'arrivisme est la voie des séminaristes de Besançon : « *Julien ne lisait jamais dans leur œil morne que le besoin physique satisfait après le dîner, et le plaisir physique attendu avant le repas.* » - Ce sont « *des gloutons qui ne songent qu'à l'omelette au lard qu'ils dévoreront au dîner [...] Ils parviendront au pouvoir, mais à quel prix, grand Dieu !* » (page 204) - Ils envisagent « *des paroisses de montagne, dont le casuel valait mieux que celui de bien des curés de ville. Il y avait autant d'argent, sans compter les chapons gras, les œufs, le beurre frais et mille agréments de détail ; et là, le curé est le premier sans contredit : point de bon repas où il ne soit invité, fêté, etc. [...] Quand on ne parlait pas de saucisses et de bonnes cures, on s'entretenait de la partie mondaine des doctrines ecclésiastiques* » (page 206). C'est aussi l'attitude du jeune et venimeux Tanbeau, neveu d'un académicien dont il veut suivre les traces en étant, pour lors, un autre secrétaire du marquis que Julien supplante.

Julien a une position ambiguë : « *fil d'un charpentier* » (Stendhal a-t-il voulu faire de lui un Christ parodique?), « *pauvre charpentier du Jura* » (pages 346, 348), « *pauvre ouvrier à peine arraché à la scie* » (page 43), il est donc « *un plébéien* » pauvre. Mais il est ambitieux : « *Qui eût pu deviner que cette figure de jeune fille, si pâle et si douce, cachait la résolution inébranlable de s'exposer à mille morts plutôt que de ne pas faire fortune?* » (page 36). Il a d'abord caressé le rêve de devenir militaire (le rouge). Mais il constate qu'il n'est plus possible d'atteindre la gloire militaire : « *Quand Bonaparte fit parler de lui, la France avait peur d'être envahie ; le mérite militaire était nécessaire et à la mode* » (page 36) ; il n'est plus possible désormais, pour un homme du peuple, de devenir officier et même général, et il faut, au contraire, échapper au service militaire car on y resterait un simple soldat pendant sept ans. À ce plébéien ambitieux, qui, en fait, a glissé hors de sa classe par sa culture (il sait lire, est même un « *lisard* », pratique même le latin [page 27], n'ayant toutefois lu dans cette langue que la Bible, étant capable de réciter « *par cœur le livre sacré* » [page 45]), seule s'offre la soutane (le noir), et, dès l'âge de quatorze ans (page 35), il a pris la décision de se faire prêtre, alors qu'il n'a pas du tout la foi. Ce qui l'intéresse dans cet état, c'est l'enrichissement possible : « *Aujourd'hui, on voit des prêtres, de quarante ans, avoir cent mille francs d'appointements, c'est-à-dire trois fois autant que les fameux généraux de division de Napoléon. [...] Il faut être prêtre.* » (page 36). Devenu domestique de bourgeois, il est encore pris entre le désir de s'engager comme soldat et « *ce bel état de prêtre qui mène à tout* » (page 32). Il hésite entre le noir de l'habit de sous-diacre et l'uniforme (bleu de ciel) de la garde d'honneur dont il peut faire partie lors de la visite du roi à Verrières où il est « *le premier cavalier de la neuvième file* » (page 117) : « *Il se sentit un héros. Il était officier d'ordonnance de Napoléon et chargeait une batterie.* » (page 118). Mais ce n'est que pour quelques heures : « *Il quitta en soupirant son bel habit bleu de ciel, son sabre, ses épaulettes, pour reprendre le petit habit noir râpé* » (page 199) du séminariste. Mais, quand il voit l'évêque d'Agde, « *stupéfait d'admiration pour une si belle cérémonie, l'ambition réveillée par le jeune âge de l'évêque, la sensibilité et la politesse exquise de ce prélat se disputaient son cœur.* » (page 122) - « *Il ne songeait plus à Napoléon et à la gloire militaire.* » (page 123).

Mais ce n'est que transitoire, et, à Paris, il fut «son admiration fanatique pour un nom qui donnait de l'humeur au marquis.» (pages 295-296). À la vue des aristocrates qui sont militaires, il se plaint : « Moi, pauvre paysan du Jura, condamné à porter toujours ce triste habit noir ! Hélas ! vingt ans plus tôt, j'aurais porté l'uniforme comme eux ! » (page 346). «Homme malheureux en guerre avec toute la société» (page 347), il est animé par une haine de classe : « Que je suis bon, se dit-il : moi, plébéien, avoir pitié d'une famille de ce rang ! [...] Et moi, jeté au dernier rang par une providence marâtre, moi à qui elle a donné un cœur noble et pas mille francs de rente, c'est-à-dire pas de pain, exactement parlant, pas de pain.» (page 345). Mais, révolté surtout par toute humiliation, d'une «infériorité» maintenue agressivement, invoquée comme distance et comme arme, il ramène la « conscience de classe » aux affres de l'amour-propre et de la vanité, l'inscrit dans les limites du simple ressentiment ou l'égare dans une entreprise de guerre de son moi contre tous les autres.

Lui, qui admirait Napoléon, qui était donc bonapartiste tout en se croyant républicain de cœur, semble abandonner le mythe napoléonien en acceptant de se faire l'émissaire de la conspiration ultra. Et ce «gueux et plébéien» (page 343), auprès de Mathilde, «oubliait son triste rôle de plébéien révolté» (page 325). Dans sa conquête de la jeune aristocrate, il éprouve « le divin plaisir de se voir sacrifier le marquis de Croisenois, le fils d'un duc, et qui sera duc lui-même. » (page 356). Il veut attenter à l'honneur de ces aristocrates en obligeant le marquis à une mésalliance, progresser ainsi dans l'échelle sociale. Il devient d'ailleurs « lieutenant de hussards » (page 474), fait un grand mariage, obtient un nom, un titre, une fonction, de l'argent. Il se plaît alors à s'imaginer une origine aristocratique : «Serait-il bien possible que je fusse le fils naturel de quelque grand seigneur exilé dans nos montagnes par le terrible Napoléon?» (page 476).

Dernière pirouette politique, devant le tribunal, avec une arrogance de désespéré, il se veut de nouveau un révolté et affronte la société en plaçant son crime dans une perspective de lutte des classes, en s'affirmant de nouveau plébéien dans son discours aux jurés : «Messieurs les jurés, je n'ai point l'honneur d'appartenir à votre classe, vous voyez en moi un paysan qui s'est révolté contre la bassesse de sa fortune [...] Vous voudrez punir en moi et décourager à jamais cette classe de jeunes gens qui, nés dans un ordre inférieur et en quelque sorte opprimés par la pauvreté, ont le bonheur de se procurer une bonne éducation et l'audace de se mêler à ce que l'orgueil des gens riches appelle la société» (pages 513-514). En prison, il ne verra dans «les gens qu'on honore [...] que des fripons qui ont eu le bonheur de n'être pas pris en flagrant délit.» (page 531). Sa rencontre avec son père, qui lui révéla sa profonde cupidité, et avec deux galériens, qui montraient « un cœur courageux où il n'y avait plus qu'une passion, celle de l'argent », lui permet de prononcer une condamnation de la bonne société française de l'époque : « Les salons de Paris sont peuplés d'honnêtes gens tels que mon père ou de coquins habiles tels que ces galériens. [...] Jamais les hommes de salon ne se lèvent le matin avec cette pensée poignante : Comment dînerais-je? Et ils vantent leur probité ! et, appelés au jury, ils condamnent fièrement l'homme qui a volé un couvert d'argent parce qu'il se sentait défaillir de faim ! Mais y a-t-il une cour, s'agit-il de perdre ou de gagner un portefeuille, mes honnêtes gens de salon tombent dans des crimes exactement pareils à ceux que la nécessité de dîner a inspirés à ces deux galériens. Il n'y a point de "droit naturel", ce mot n'est qu'une antique niaiserie bien digne de l'avocat général qui m'a donné la chasse l'autre jour, et dont l'aïeul fut enrichi par une confiscation de Louis XIV. Il n'y a de "droit" que lorsqu'il y a une loi pour défendre de faire telle chose, sous peine de punition. Ayant la loi, il n'y a de "naturel" que la force du lion, ou le besoin de l'être qui a faim, qui a froid, le "besoin" en un mot... Non, les gens qu'on honore ne sont que des fripons qui ont eu le bonheur de n'être pas pris en flagrant délit [...] Le Valenod qui m'a condamné est cent fois plus nuisible à la société. » (page 531).

« En transfert de classe », selon Bourget, Julien est «l'homme malheureux en guerre avec toute la société» (page 347). Mais il a, en fait, une faible culture politique et conserve, au fond, une vision individualiste (« Chacun pour soi dans ce désert d'égoïsme qu'on appelle la vie» [page 345]) et irréaliste de l'Histoire, trahit même sa classe, n'est à l'aise dans aucune : «Ceux qui montent perdent l'originalité de leur classe, sans gagner celle d'une autre. Le difficile n'est pas de monter mais, en montant, de rester soi.» (Michelet).

D'autres jeunes gens du peuple appartiennent à une opposition libérale, qui se divise entre jacobins et bonapartistes (page 18). Ils lisent "*Le constitutionnel*", le principal organe du parti libéral (page 35). Ils achètent des livres, le libraire de Verrières ayant une « *affreuse réputation de libéralisme* » (page 53). « *Le jeune étudiant en théologie* » qu'est Julien rêve « *de se procurer quelques-uns de ces livres* » (page 53) ; puis, hypocritement, il déclare vouloir bannir de la maison de M. de Rênal, les romans, car « *ces livres dangereux pourraient corrompre les filles de madame, et le domestique lui-même* », le maître y ajoutant « *les pamphlets politiques* » (page 55).

L'opposition libérale profite de l'augmentation du nombre des ouvriers : « *Dans cette malheureuse ville, les manufactures prospèrent, le parti libéral devient millionnaire, il aspire au pouvoir.* » (page 115). Mais elle demeure en fait impuissante, en laissant cependant planer la perspective d'une révolution : « *Le retour de Robespierre était surtout possible à cause de ces jeunes gens des basses classes, trop bien élevés.* » (page 110). Et, évoquant la rencontre que fait Julien près du tombeau du maréchal Ney d'« *un monsieur fort obligeant* », Stendhal lance cette pointe : « *En se séparant de ce libéral qui, les larmes aux yeux, le serrait presque dans ses bras, Julien n'avait plus de montre.* » (page 262).

Le tableau politique : Stendhal a eu beau écrire dans le roman même que « *la politique est une pierre attachée au cou de la littérature, et qui, en moins de six mois, la submerge. La politique au milieu des intérêts d'imagination, c'est un coup de pistolet au milieu d'un concert* » (page 401), il y parle abondamment de politique, il veut même donner un reflet de l'actualité : « *Si vos personnages ne parlent pas politique, ce ne sont plus les Français de 1830, et votre livre n'est plus un miroir, comme vous en avez la prétention.* » (page 401).

Il a confié à son livre ses rancunes. Il avait adhéré à la Révolution puis au premier Consul et à l'Empire dont la fin fut, pour lui, la fin de tout : il ne serait jamais ni général ni duc d'Empire mais allait traîner une médiocre carrière diplomatique. Aussi cette chronique du règne de la monarchie restaurée, du clergé et de la bourgeoisie, faite par un libéral, est plutôt un pamphlet. Il détesta l'ordre social de la Restauration et il en a composé soigneusement une image caricaturale, mais selon une nette gradation.

D'autre part, étant bonapartiste, il n'était pas vraiment démocrate, et il s'en prit plusieurs fois dans le roman au modèle de la démocratie qu'étaient alors les États-Unis : « *La tyrannie de l'opinion, et quelle opinion ! est aussi bête dans les petites villes de France qu'aux États-Unis d'Amérique.* » (page 16) ; il dénonça « *le grand malheur des petites villes de France et des gouvernements par élections, comme celui de New York.* » (page 165). Il pensait que « *l'opinion publique est terrible dans un pays qui a la charte* », c'est-à-dire une constitution (page 165).

Il fit aussi une critique morale de son temps :

- « *Il n'y a plus de passions véritables au XIXe siècle ; c'est pour cela que l'on s'ennuie tant en France* » (page 315) ;
- « *Maintenant, la civilisation et le préfet de police ont chassé le hasard, plus d'imprévu* » (page 350) ;
- « *Étrange effet du mariage, tel que l'a fait le XIXe siècle ! L'ennui de la vie matrimoniale fait périr l'amour sûrement, quand l'amour a précédé le mariage, et cependant, dirait un philosophe, il amène bientôt chez les gens assez riches pour ne pas travailler, l'ennui profond de toutes les jouissances tranquilles. Et ce n'est que les âmes sèches, parmi les femmes, qu'il ne prédispose pas à l'amour.* » (page 172) ;
- « *Tel est le malheur de notre siècle, les plus étranges égarements même ne guérissent pas de l'ennui.* » (page 368) ;
- « *L'immoralité de la conduite sera un obstacle dans notre siècle.* » (page 379) ;
- Chez la maréchale de Fervaques, il y a des taches claires sur les tableaux : « *Julien apprit plus tard que les sujets avaient semblé peu décents à la maîtresse du logis, qui avait fait corriger les tableaux. "Siècle moral !" pensa-t-il.* » (page 435) ;
- Le prince Korasoff lui intime : « *Rappelez-vous le grand principe de votre siècle : soyez le contraire de ce à quoi l'on s'attend.* » (page 418)
- Julien se reproche : « *Je suis encore hypocrite... Ô dix-neuvième siècle !* » (page 533).

Avec habileté le romancier a su étroitement allier l'affabulation romanesque au tableau de l'histoire contemporaine. *“Le rouge et le noir”*, *“chronique du XIXe siècle”*, plonge ses racines dans l'actualité ; il en est « le miroir ». Le roman fourmille d'allusions aux événements contemporains. L'épisode de « *la note secrète* » est l'un des exemples les plus typiques du procédé de Stendhal qui n'a ni inventé ni romancé l'histoire. Il a transposé dans le livre la réalité contemporaine, créant ainsi, après Walter Scott, un type nouveau et plus vrai de roman historique où le récit d'événements anciens est remplacé par le compte rendu de la plus brûlante actualité.

“Le rouge et le noir” est donc un document de première importance sur la France de 1830 et mérite bien son sous-titre.

Intérêt psychologique

Stendhal peut être considéré comme un théoricien de la psychologie, «un logicien de la psychologie» dira Zola. Il avait d'ailleurs été l'auteur d'un essai de psychologie concrète et théorique intitulé *“De l'amour”* (1822) où il distinguait quatre sortes d'amour : *«l'amour-passion»*, *«l'amour-goût»*, *«l'amour physique»* et *«l'amour de vanité»* ; où il analysait les sept étapes de sa naissance (dont le phénomène de *«la cristallisation»*) ; où, dans le deuxième livre, il étudiait les rapports de l'amour avec la vie sociale de différents pays.

Il montra d'ailleurs, dans *“Le rouge et le noir”*, une finesse psychologique qui se manifeste par de nombreuses réflexions :

- *«Les romans leur [à Julien et à Mme de Rênal] auraient tracé le rôle à jouer, montré le modèle à imiter ; et ce modèle, tôt ou tard, et quoique sans nul plaisir, et peut-être en rechignant, la vanité eût forcé Julien à le suivre.»* (page 51).

- Mme de Rênal, aimée de Julien, paraît à sa cousine *«moins gaie et beaucoup plus heureuse»* (page 64), la gaieté superficielle, qu'on affiche même quand on n'est pas heureux, pour cacher justement qu'on n'est pas heureux, étant remplacée par la gravité du bonheur.

- Quand Julien s'estime humilié par Mme Derville et éprouve *« un espoir vague de la plus atroce vengeance »*, Stendhal commente : *«Ce sont sans doute de tels moments d'humiliation qui ont fait les Robespierre.»* (page 70).

- Il s'amuse de Julien qui *«était dans cet état d'étonnement et de trouble inquiet où tombe l'âme qui vient d'obtenir ce qu'elle a longtemps désiré. Elle est habituée à désirer, ne trouve plus quoi désirer, et cependant n'a pas encore de souvenirs.»* (page 103)

- Au milieu des séminaristes, *«par une fatalité du caractère de Julien, l'insolence de ces êtres grossiers lui avait fait beaucoup de peine ; leur bassesse lui causa du dégoût et aucun plaisir.»* (page 227)

- *«Tout son courage l'avait quitté dès qu'il n'avait plus eu à craindre le danger de rencontrer un homme ; tout avait disparu de son cœur, hors l'amour.»* (page 237).

- *«Comment, arrivé à cet excès de malheur, le pauvre garçon eût-il pu deviner que c'était parce qu'elle parlait à lui, que Mlle de La Mole trouvait tant de plaisir à repenser aux vellétés d'amour qu'elle avait éprouvé jadis pour M. de Caylus ou M. de Croisenois?»* (page 374).

- *« L'amour de tête a plus d'esprit sans doute que l'amour vrai, mais il n'a que des instants d'enthousiasme ; il se connaît trop, il se juge sans cesse ; loin d'égarer la pensée, il n'est bâti qu'à force de pensées. »* (page 380).

- *«Mathilde fut bien heureuse. Julien avait suivi son rôle avec tant d'application, qu'il était parvenu à lui faire penser qu'elle était celle des deux qui avait le plus d'amour. »* (page 459).

- *«Dans cette étrange circonstance, les grands traits du caractère imprimés par les événements de la jeunesse reprirent tout leur empire.»* (page 470).

Le spécialiste de Stendhal qu'est Victor Del Litto indique bien l'intérêt psychologique du roman quand il note que «le romancier fait varier des sensations et des réactions, fluctuer des sentiments, évoluer des conflits qui, eux, sont de base ; qui, eux, sont de tous les temps ; qui sont l'expression du cœur, de l'âme, dans ce qu'ils ont d'invariable.»

Pour Stendhal est fondamentale l'opposition entre la passion et la vanité, défaut dont il voyait les Français particulièrement affectés. On peut examiner les personnages du *'Rouge et le noir'* en distinguant ceux qui sont animés par la vanité et ceux qui sont animés par la passion. Le passionné montre une sensibilité ardente, ses désirs sont spontanés et intenses et il est indifférent à l'opinion d'autrui ; il est un être pour soi et Stendhal l'indique nettement : « *Les vraies passions sont égoïstes* » (page 151). Au contraire, le vaniteux est un être pour les autres, qui n'agit que pour se hausser, se faire admirer, qui ne tire pas ses désirs de son propre fonds, qui éprouve non pas de l'amour mais de l'amour-propre.

Le roman, qui avait d'abord été intitulé *"Julien"*, est un roman d'apprentissage qui suit l'évolution du personnage de la naïveté et de l'aveuglement à la désillusion et à la lucidité. Son éducation est surtout une éducation sentimentale, qu'il reçoit d'abord de la douce Mme de Rênal dont il ne sait pas assez reconnaître l'amour, puis qui se complète auprès de la vaniteuse Mathilde, car il a besoin des deux femmes pour se réaliser. Et il est lui-même tantôt animé par la vanité (impressionné qu'il est par la situation sociale de Mme de Rênal puis de Mathilde) tantôt animé par la passion qui est sa vraie nature. Mais il a à la découvrir.

Mme de Rênal est une créature « *angélique* » (page 58) qui est née peut-être des rêves d'orphelin de Stendhal, qui fut lui aussi un enfant privé de sa mère. Le portrait de cette femme de trente ans est fait aux pages 24-25 : elle était « *grande, bien faite [...] avait été la beauté du pays comme on dit dans ces montagnes. Elle avait un certain air de simplicité, et de la jeunesse dans la démarche ; aux yeux d'un Parisien, cette grâce naïve, pleine d'innocence et de vivacité serait même allée jusqu'à rappeler des idées de douce volupté* ». Elle montrait « *la vivacité et la grâce qui lui étaient naturelles quand elle était loin du regard des hommes* » (page 39).

En effet, dotée d'une « *délicatesse de femme [...] poussée à un point excessif* » (page 38), d'une grande bonté (« *C'était une de ces âmes nobles et romanesques, pour qui apercevoir la possibilité d'une action généreuse, et ne pas la faire, est la source d'un remords presque égal à celui du crime commis* [page 172]), d'une tendresse parfaite, de pudeur et de réserve, sensible à la nature, elle était « *fort timide et d'un caractère en apparence fort inégal* », cédant facilement à ses émotions. Stendhal indique quelque peu perfidement : « *On l'eût remarquée pour le naturel et la vivacité d'esprit, si elle eût reçu la moindre éducation* » (page 49).

Elle est mise en valeur par la médiocrité de M. de Rênal et des autres hommes de Verrières : « *Douée d'une âme délicate et dédaigneuse, cet instinct de bonheur naturel à tous les êtres faisait que, la plupart du temps, elle ne donnait aucune attention aux actions des personnages grossiers, au milieu desquels le hasard l'avait jetée.* » (page 49) - « *Elle se figura que tous les hommes étaient comme son mari, M. Valenod et le sous-préfet Charcot de Maugiron. La grossièreté, et la plus brutale insensibilité à tout ce qui n'était pas intérêt d'argent, de préséance ou de croix ; la haine aveugle pour tout raisonnement qui les contrariait [...] lui parurent des choses naturelles à ce sexe, comme porter des bottes et un chapeau à feutre* » (page 50).

Mal « *mariée à seize ans à un bon gentilhomme* » (page 56), elle reste une épouse soumise « *qui jamais ne s'était élevée même jusqu'à juger son mari* » (page 25) ; elle pense que sa relation conjugale est satisfaisante parce qu'elle est ignorante de l'amour : elle « *n'avait de sa vie éprouvé ni vu rien qui ressemblât le moins du monde à l'amour* » (page 56), « *elle regardait comme une exception, ou même comme tout à fait hors de nature, l'amour tel qu'elle l'avait trouvé dans le très petit nombre de romans que le hasard avait mis sous ses yeux. Grâce à cette ignorance, Mme de Rênal, parfaitement heureuse, occupée sans cesse de Julien, était loin de se faire le plus petit reproche.* » (pages 56-57, on peut remarquer la contradiction avec ce que Stendhal indique page 94 : « *Comme Mme de Rênal n'avait jamais lu de romans* »), parce qu'elle « *pensait aux passions comme nous pensons à la loterie : duperie certaine, bonheur cherché par les fous.* » (page 61). Il reste qu'elle s'ennuie, et, en cela, elle est bien une héroïne romantique.

Comme elle a « *un esprit un peu romanesque* » (page 39), elle connaît, face à Julien, un véritable coup de foudre. Elle est d'abord étonnée devant ce jeune garçon qui, par sa jeunesse, son air d'enfant, sa délicatesse presque féminine et par son origine sociale, est si différent des autres

hommes qui sont ennuyeux, fats et grossiers : *«C'était précisément comme jeune ouvrier, rougissant jusqu'au blanc des yeux, arrêté à la porte de la maison et n'osant sonner, que Mme de Rênal se le figurait avec le plus de charme»* car *«cette femme, que les bourgeois du pays jugeaient si hautaine, songeait rarement au rang»* (page 93). Cependant, à cause de cette infériorité sociale, l'amour naît avec innocence, sous le couvert d'une sorte de tendresse maternelle (*« elle avait l'illusion de l'aimer comme son enfant »*, page 113). On a pu parler du complexe maternel de cette femme de trente ans qui englobait dans le même attendrissement ses enfants et leur précepteur qui était encore un adolescent et était encore plus timide qu'elle mais pour lequel elle éprouvait de l'admiration.

Cet amour spontané et maternel se révèle par la jalousie à l'égard d'Élisa (page 60), ce qui entraîne le quiproquo sur le portrait caché (page 72), la pensée que *« l'homme qu'elle adorait sans se l'avouer aimait ailleurs »* (page 79), le moment de dépit amoureux (page 84, la froideur de Mme de Rênal excitant l'orgueil de Julien qui, lui, fait renaître son intérêt pour elle), l'apparition d'*«une sorte de désir de vengeance contre son mari»* (page 70), le recours à une véritable casuistique, alors qu'elle était pourtant peu experte en subtilités psychologiques : *« Qu'importe à mon mari les sentiments que je puis avoir pour ce jeune homme? M. de Rênal serait ennuyé des conversations que j'ai avec Julien, sur des choses d'imagination. Lui, il pense à ses affaires. Je ne lui enlève rien pour le donner à Julien. »* (page 80). De même, si elle *«était une de ces âmes nobles et romanesques, pour qui apercevoir la possibilité d'une action généreuse, et ne pas la faire, est la source d'un remords presque égal à celui du crime commis [...] ; il y avait des jours funestes où elle ne pouvait chasser l'image de l'excès de bonheur qu'elle goûterait si, devenant veuve tout à coup, elle pouvait épouser Julien»* (page 172).

Cet amour devient véritablement charnel : d'abord, *«sa passion l'égara jusqu'au point de reprendre la main de Julien»* (page 93) ; puis, elle passe une nuit avec lui, dont Stendhal, selon les usages du temps, élude l'évocation par les pointillés qui, dans l'édition du Livre de poche, devraient se trouver page 102, entre *«il fondit en larmes»* et *«Quelques heures après, quand Julien sortit de la chambre de Mme de Rênal, on eût pu dire, en style de roman, qu'il n'avait plus rien à désirer.»* Après, *« elle ne pouvait le regarder sans rougir »* (page 104), ce qui suggère bien une découverte de plaisirs jusque-là ignorés. Devant sa discrétion, elle s'imagine *« qu'il ne [l]'aimerait plus »* (page 105), alors qu'*«elle l'aimait mille fois plus que la vie, elle l'eût aimé même ingrat et perfide»* (pages 109-110), hyperbole qui relève bien du *« style de roman »*. Il reste que son amour va même jusqu'à la soumission masochiste pour celui qu'elle considère comme son maître : *« elle en avait été grondée », « elle le respecta, elle l'admira »* (page 52). Avant de se rendre à Paris, Julien peut jouir de l'empire qu'il exerce sur elle quand elle accepte de le garder dans sa chambre : *« Elle n'avait rien à refuser à cette idée de séparation pour toujours qui la faisait fondre en larmes » - « Il vit son amie oublier en un clin d'œil le danger que la présence de son mari lui faisait courir, pour songer au danger bien plus grand de voir Julien douter de son amour »* (page 240) - *« L'approche d'un danger matériel, loin de la troubler, lui rend sa gaieté, parce qu'elle oublie ses remords ! Femme vraiment supérieure ! ah ! voilà un cœur dans lequel il est glorieux de régner ! » - « Que m'importe, pensa-t-elle, ce qui peut arriver dans vingt-quatre heures, quand Julien sera parti? Tout ne sera-t-il pas alors pour moi horreur et remords? »* (page 242) - *« Tu as peur ! lui dit-elle ; moi, je braverai tous les dangers du monde et sans sourciller. » - « Ah ! se dit Julien exalté, le remords est le seul danger que redoute cette âme sublime ! » - « Elle était l'imprudence même[...] elle embrassait Julien avec passion. »* (page 245)

Cependant, parce qu'elle est très croyante, elle a conscience de sa faute : *«Tout à coup l'affreuse parole : adultère, lui apparut»* (page 81) ; elle connaît les affres du remords, est *« exaltée par les transports de la volupté morale la plus élevée »* (page 94), est *«tout entière à la crainte d'un Dieu terrible et à l'amour de ses enfants»* (page 241). Comme Julie qui, dans *'La nouvelle Héloïse'*, à la mort de sa mère, jugea que son amour coupable pour Saint-Preux en était la cause, elle attribua alors la maladie de son enfant à son péché, *«tomba dans des remords affreux»* (page 128), aurait voulu *«avouer son crime à Dieu et aux hommes»* (page 129).

Aussi, après le départ de Julien, est-elle en proie au désarroi et devient-elle une marionnette entre les mains de son directeur de conscience qui lui fait écrire au marquis de La Mole la lettre fatale : *« Ce que je dois à la cause sacrée de la religion et de la morale [...] m'ordonne de nuire en ce moment à mon prochain, mais afin d'éviter un plus grand scandale. La douleur que j'éprouve doit être*

surmontée par le sentiment du devoir [...] cette conduite que vous désirez connaître, a été dans le fait extrêmement condamnable [...] Pauvre et avide, c'est à l'aide de l'hypocrisie la plus consommée, et par la séduction d'une femme faible et malheureuse, que cet homme a cherché à se faire un état et à devenir quelque chose. [...] (pages 478-479). Cette lettre était, en fait, la preuve qu'elle aimait Julien plus que Mathilde. Stendhal commente : « elle appelait "remords" » ce qui était « l'absence de Julien » (page 482).

Mais, alors que Julien est en prison et doit être jugé, elle écrit une autre lettre « à chacun des trente-six jurés » où se trouvent ces mots : « Je ne désire qu'une chose au monde et avec passion, c'est qu'il soit sauvé » (page 507), qui est donc la preuve de son amour véritable qui est plus grand que celui de Mathilde. Comme Julien, elle évolue vers son vrai sentiment, lui affirme : « Sache que t'ai toujours aimée, que je n'ai aimé que toi », en arrive à des regrets : « Quelle horreur m'a fait commettre la religion ! » (page 523), et, enfin, à la passion absolue qui l'arrache à la morale de sa classe : « Dès que je te vois, tous les devoirs disparaissent, je ne suis plus qu'amour pour toi, ou plutôt, le mot amour est trop faible. Je sens pour toi ce que je devrais sentir uniquement pour Dieu : un mélange de respect, d'amour, d'obéissance... » (pages 523-524). Elle et lui communiant dans le même bonheur, elle « partageait presque son insouciance et sa douce gaieté » (page 537). Enfin, après l'exécution, Julien ayant exigé d'elle « le serment qu'elle vivrait pour donner des soins au fils de Mathilde » (page 540), « fidèle à sa promesse, elle ne chercha en aucune manière à attenter à sa vie ; mais, trois jours après Julien, elle mourut en embrassant ses enfants. » (page 541). Cette femme, à la fois douce et ardente, tendre et passionnée, Stendhal la fait mourir d'amour, un amour qu'il appelle, dans le roman, « l'amour vrai, le don de soi ».

« Femme extrêmement ignorante », Mme de Rênal a pourtant donné à Julien « cette éducation de l'amour » (page 111).

« L'altière Mathilde » (page 367) est « une jeune personne, extrêmement blonde et fort bien faite », aux yeux beaux mais qui « annonçaient une grande froideur d'âme ». « L'air dur, hautain et presque masculin » (page 268), ayant une « âme haute et froide » (page 349), étant fantasque et orgueilleuse, elle appartenait à un type de femme que Stendhal avait bien connu et dont il avait beaucoup souffert : certains de ses traits sont ceux de la jeune aristocrate siennoise, Giulia Rimieri de Rocchi, dont il fut amoureux.

Fille du marquis de La Mole, « que pouvait-elle désirer ? la fortune, la haute naissance, l'esprit, la beauté à ce qu'on disait et à ce qu'elle croyait, tout avait été accumulé sur elle par les mains du hasard. » (page 331). Son éducation n'a fait qu'exaspérer ses exigences : « Mlle de La Mole avait été, au couvent du Sacré-Cœur, l'objet des flatteries les plus excessives. Ce malheur jamais ne se répare. On lui avait persuadé qu'à cause de tous ses avantages de naissance, de fortune, etc., elle devait être plus heureuse qu'une autre. C'est la source de l'ennui des princes et de toutes leurs folies. » (page 338).

Cette éducation a fait d'elle aussi un bas-bleu, une femme savante, une nouvelle Armande. On la voit éprouver « la première jouissance de pédanterie. Elle était ivre de son savoir. » (page 307). Elle connaît l'Histoire comme la littérature, peut évoquer Médée (page 352), parler de Jean-Jacques Rousseau.

Elle est avant tout une aristocrate et, de ce fait, « l'orgueil, depuis qu'elle se connaissait, régnait seul dans son cœur. » (page 349). Elle pense : « "Tout doit être singulier dans le sort d'une fille comme moi". Alors l'orgueil qu'on lui avait inspiré dès le berceau se trouvait un adversaire pour la vertu. » (page 352). Elle assène à Julien, qui voit en elle un « monstre d'orgueil » (page 474) : « Je veux guérir à jamais votre petit amour-propre des idées qu'il a pu se figurer sur mon compte », et Stendhal commente : « Les jouissances d'orgueil inondaient le cœur de Mathilde. » (page 392). Comme elle est en colère à la vue d'une lettre qu'il envoie à Mme de Fervaques, « son orgueil, étonné de l'effroyable inconvenance de sa démarche, la suffoqua. » (page 444). Elle lui avoue : « Vous savez bien que j'ai de l'orgueil ; c'est le malheur de ma position et même de mon caractère. » (page 446). « Comme il fallait cependant que l'orgueil se fit jour de quelque façon, elle voulait s'exposer avec témérité à tous les dangers que son amour pouvait lui faire courir. » (page 456). « Elle est « exaltée par un sentiment

dont elle était fière » (page 500).

Mais, plus encore que la noblesse, c'est l'énergie, le courage, le sens de l'honneur, l'esprit chevaleresque, autrefois l'apanage de cette classe sociale, qui exaltent son cœur. Elle veut imiter, en matière d'héroïsme et de passion, des modèles du temps de la Renaissance ou de la Fronde : pour elle, « *les guerres de la Ligue sont les temps héroïques de la France [...] Alors chacun se battait [...] pour faire triompher son parti, et non pas pour gagner platement une croix, comme du temps de votre empereur* » (page 325) ; elle poursuit : « *C'était à la cour de Henri III que l'on trouvait des hommes grands par le caractère comme par la naissance ! Ah ! si Julien avait servi à Jarnac ou à Moncontour, je n'aurais plus de doute. En ces temps de vigueur et de force, les Français n'étaient pas des poupées [...] leur vie n'étaient pas emprisonnée, comme une momie d'Égypte, sous une enveloppe toujours commune à tous, toujours la même.* » (page 350) ; se disant qu'elle aurait pu être tuée par son amant, « *cette idée la transportait dans les plus belles années du siècle de Charles IX et de Henri III.* » (page 370). Mais, quand elle veut mourir si Julien meurt, c'est l'auteur lui-même qui indique : « *Pour trouver de tels sentiments, il faut remonter au temps des héros ; c'étaient des amours de ce genre qui faisaient palpiter les cœurs du siècle de Charles IX et de Henri III [...] Les souvenirs de ces moments d'héroïsme et d'affreuse volupté l'attachaient d'une étreinte invincible !* » (pages 501-502).

Elle trouve dans ce passé d'illustres médiateurs des comportements présents. C'est, en particulier, son ancêtre Boniface de La Mole qui, au XVI^e siècle, avait connu la double consécration de conspirer contre son roi et d'être l'amant de la reine, Marguerite de Valois ou d'Angoulême ou de Navarre, et dont elle porte le deuil, non sans ostentation :

- « *Boniface de La Mole et Annibal de Coconasso, gentilhomme piémontais, son ami, avaient eu la tête tranchée en place de Grève.* » (page 323).

- « *Elle aimait réellement ce La Mole, amant de la reine la plus spirituelle de son siècle, et qui mourut pour avoir voulu rendre la liberté à ses amis.* » (page 324).

Et elle s'estime digne de lui : « *Non, le sang de mes ancêtres ne s'est point attiédi en descendant jusqu'à moi, se disait Mathilde avec orgueil.* » (page 502). Après l'exécution, « *le souvenir de Boniface de La Mole et de Marguerite de Navarre lui donna sans doute un courage surhumain.* » (page 540).

Cet exemple lui fait mépriser les aristocrates de son époque : « *Qu'aurait dit Boniface de La Mole si, levant hors de la tombe sa tête coupée, il eût vu, en 1793, dix-sept de ses descendants se laisser prendre comme des moutons, pour être guillotins deux jours après?* » (pages 350-351). Aussi s'ennuie-t-elle dans la société de 1830, dans le salon de ses parents, et les jeunes nobles qui sont ses prétendants lui apparaissent-ils désespérément interchangeables.

Dans le même esprit, elle se fait une idée romanesque de l'amour, rêve d'un amour chevaleresque, d'un amour romantique : « *Une idée l'illumina tout à coup : "J'ai le bonheur d'aimer, se dit-elle. [...] Elle repassa dans sa tête toutes les descriptions de passion qu'elle avait lues dans "Manon Lescaut", "la Nouvelle Héloïse, les "Lettres d'une religieuse portugaise", etc. etc. Il n'était question, bien entendu, que de la grande passion ; l'amour léger était indigne d'une fille de son âge et de sa naissance. Elle ne donnait le nom d'amour qu'à ce sentiment héroïque que l'on rencontrait en France du temps de Henri III et de Bassompierre. Cet amour-là ne cédait point bassement aux obstacles, mais, bien loin de là, faisait faire de grandes choses. "Quel malheur pour moi qu'il n'y ait pas une cour véritable, comme celle de Catherine de Médicis ou de Louis XIII ! Je me sens au niveau de tout ce qu'il y a de plus hardi et de plus grand. Que ne ferais-je pas d'un roi homme de coeur, comme Louis XIII, soupirant à mes pieds ! Je le mènerais en Vendée [...] et de là il reconquerrait son royaume ; alors plus de charte..."* (pages 331-332). (page 332) Elle se demandait : « *Quelle est la grande action qui ne soit pas un extrême au moment où on l'entreprend?* » (page 332).

Pour cette aristocrate, l'amour a besoin d'être fondé sur l'estime : « *Il est digne d'une fille telle que moi de n'oublier ses devoirs que pour un homme de mérite.* » (page 378). Elle attend un homme qui lui apparaisse comme dépassant tous les autres, qui ait de l'audace, qui soit admirable par son courage, qui soit auréolé de gloire militaire : « *Être dans une véritable bataille, une bataille de Napoléon, où l'on tuait dix mille soldats, cela prouve du courage.* » (page 330). Mais, à ses yeux, il

n'existe plus de tels hommes : « *Il y avait plus de vrai courage à se retirer seul à onze heures du soir, en sortant de l'hôtel de Soissons, habité par Catherine de Médicis, qu'aujourd'hui à courir à Alger.* » (page 350). Elle ne se satisfairait que d'un amant doté de toutes les perfections. Elle trouve Julien et l'admirant, « *elle trouva son amant bien au-dessus de ce qu'elle s'était imaginé. Boniface de La Mole lui semblait ressuscité, mais plus héroïque.* » (page 495) - « *Entre Julien et moi [...] tout est héroïque, tout sera fils du hasard. À la noblesse près qui lui manque, c'est l'amour de Marguerite de Valois pour le jeune La Mole, l'homme le plus distingué de son temps.* » (page 334).

Sa curiosité est excitée par « *le plébéien* » qu'est Julien de qui émane quelque chose de singulier, d'énigmatique, d'imprévisible, de rayonnant, d'indompté, d'inquiétant même. Il l'attire d'abord sans le chercher. « *Elle prit quelque considération pour Julien. "Celui-là n'est pas né à genoux, pensa-t-elle."* » (page 275). Elle est séduite par son intelligence surprenante comme par son physique, d'autant plus qu'après quelque temps d'apprentissage mondain, il a perdu de sa gaucherie et se détache aisément sur le fond uniforme des jeunes aristocrates. Comme elle désire vivre une grande passion qui serait caractérisée par « *l'immensité de la difficulté à vaincre et la noire incertitude de l'événement* » (page 335), elle s'offre une simple fantaisie en se fixant l'objectif de l'aimer, comme Julien l'avait fait quand il avait décidé de prendre la main de Mme de Rênal : « *Du moment qu'elle eut décidé qu'elle aimait Julien, elle ne s'ennuya plus. Tous les jours, elle se félicitait du parti qu'elle avait pris de se donner une grande passion. Cet amusement a bien des dangers, pensait-elle. Tant mieux ! mille fois tant mieux !* » (page 338).

Quand il revient de Londres auréolé de la gloire du succès de sa mission, il lui paraît être vraiment le héros de ses rêves, et la cristallisation se faisant chez elle, elle le pare de traits de caractère qui font de ce roturier un émule de l'ancêtre dont se glorifie la famille des La Mole qu'il pourrait d'ailleurs faire trembler :

- « *Elle fut étonnée de son orgueil ; elle admira l'adresse de ce petit bourgeois* » (page 331).
- « *Dans ce siècle, où toute énergie est morte, son énergie leur fait peur. [...] Ce serait un Danton !* » (page 335) qui, en cas de Révolution, ferait envoyer toute sa famille à la guillotine.
- « *Mon petit Julien brûlerait la cervelle au jacobin qui viendrait l'arrêter, pour peu qu'il eût l'espérance de se sauver. Il n'a pas peur d'être de mauvais goût, lui.* » (page 336).
- « *Cette âme haute et froide était emportée pour la première fois par un sentiment passionné.* » (page 349).

Considérant Julien comme « *l'homme le plus distingué que nous ayons eu cet hiver.* » (page 336), elle décide de lui vouer amour qui n'a rien de spontané, qui est le fruit d'une décision intellectuelle, la réponse à un objectif qu'elle s'est fixé, comme celui de Julien qui était de prendre la main de Mme de Rênal : « *Elle avait décidé que, s'il osait arriver chez elle avec le secours de l'échelle du jardinier, ainsi qu'il lui était prescrit, elle serait toute à lui. [...] À la vérité, ces transports étaient un peu "voulus". L'amour passionné était bien plutôt un modèle qu'on imitait qu'une réalité. Mlle de La Mole croyait remplir un devoir envers elle-même et envers son amant.* » (page 365). « *S'il n'y avait rien de tendre dans son âme, c'est que, quelque étrange que ce mot puisse paraître, Mathilde, dans toute sa conduite avec lui, avait accompli un devoir. Il n'y eut rien d'imprévu pour elle dans tous les événements de cette nuit, que le malheur et la honte qu'elle avait trouvés au lieu de ces transports divins dont parlent les romans.* » (page 366). Julien se rend compte qu'« *il n'y a rien de naïf, de simple, de tendre dans toute sa manière d'être.* » (page 368).

De plus, comme il lui est inférieur socialement, son amour répond à une volonté de bravade, de provocation contre son milieu : « *Il y a déjà de la grandeur et de l'audace à aimer un homme placé si loin de moi par sa position sociale.* » (page 332) - « *"Je serai sûre de jouer un rôle et un grand rôle, car l'homme que j'ai choisi a du caractère et une ambition sans bornes". [...] Sa pensée traitait un peu Julien en être inférieur dont on fait la fortune quand et comment on veut.* » (page 377). Mais elle obtiendra de son père que Julien devienne son époux.

Dans cet amour qui est d'abord en quelque sorte infantile, où se manifeste son manque de maturité, son humeur extrêmement changeante, elle est poussée par le désir de se faire remarquer, par le besoin de spectaculaire. Ce qui lui plaît, c'est l'idée d'avoir à triompher d'obstacles pour imposer

Julien. Ainsi, elle envisage un départ avec lui de l'hôtel de La Mole qui serait ostentatoire : « *Nous sortirons par la porte cochère, en plein midi* » (page 458). Dans sa volonté de provocation, elle pousse Julien à risquer de perdre son poste et même sa vie pour lui prouver son amour. « *Il lui inspirait la passion la plus extraordinaire et la plus folle. [...] Exaltée par un sentiment dont elle était fière et qui l'emportait sur tout son orgueil, elle eût voulu ne pas laisser passer un instant de sa vie sans le remplir par quelque démarche extraordinaire. Les projets les plus étranges, les plus périlleux pour elle remplissaient ses longs entretiens avec Julien. [...] Se jeter à genoux pour demander la grâce de Julien, devant la voiture du roi allant au galop, attirer l'attention du prince, au risque de se faire mille fois écraser, était une des moindres chimères que rêvait cette imagination exaltée et courageuse [...] il fallait toujours l'idée d'un public et des autres à l'âme hautaine de Mathilde. [...] elle avait un besoin secret d'étonner le public par l'excès de son amour et la sublimité de ses entreprises* » (page 500).

Elle lui donne un rôle à tenir dans son rêve d'actions héroïques : « *Julien me seconderait. Que lui manque-t-il? un nom et de la fortune. Il se ferait un nom, il acquerrait de la fortune* » (page 332). Même l'attentat contre Mme de Rênal, qui est inspiré par l'amour que Julien a pour sa rivale, est pour elle un titre de gloire, et, venant le voir en prison, elle lui déclare : « *Ce que tu appelles ton crime n'est qu'une noble vengeance qui me révèle toute la hauteur du cœur qui bat dans cette poitrine.* » (page 493).

Mais il reste que Julien est « *un plébéien* » et qu'elle est une aristocrate. Elle se résigne d'abord difficilement à écrire « *la première (quel mot terrible !) à un homme placé dans les derniers rangs de la société. [...] Et elle en allait faire son amant, peut-être son maître !* » (page 351). « *Les remords de la vertu et ceux de l'orgueil la rendaient, ce matin-là, également malheureuse. Elle était en quelque sorte anéantie par l'affreuse idée d'avoir donné des droits sur elle à un petit abbé, fils d'un paysan. "C'est à peu près, se disait-elle dans les moments où elle s'exagérait son malheur, comme si j'avais à me reprocher une faiblesse pour un des laquais."* » (page 391).

De ce fait, l'histoire de leurs amours est celle d'un long combat où, dans un cycle infernal, il s'agit de savoir lequel domptera l'autre. Les avancées et les reculs se succèdent constamment. Aussi Julien qui lui croyait la duplicité de Machiavel (page 341), pense-t-il qu'il a à « *subjuguier ce démon* » (page 452), vit-il avec elle comme avec un tigre (pages 456, 454).

Et Mathilde passe constamment du sadisme au masochisme.

Ainsi, son sadisme se manifeste lorsque :

- elle se demande : « *Voyons : continuera-t-il à me mériter? À la première faiblesse que je vois en lui, je l'abandonne.* » (page 332) ;
- ayant avoué à Julien son amour, elle « *était choquée de cet air de triomphe. "Il est donc mon maître !"* » (page 364) ;
- son orgueil se rebelle contre son amour : « *La vanité de Mathilde était furieuse contre lui. [...] Je me suis donc donné un maître ! se disait Mlle de La Mole.* » (page 368) ;
- elle excite la jalousie de Julien en lui faisant le récit de ses attirances d'autrefois, de ses velléités d'amour : « *Ses douleurs étaient une vive jouissance pour elle ; elle y voyait la faiblesse de son tyran, elle pouvait donc se permettre de l'aimer.* » (page 375) ;
- comme on provoque en duel, elle le provoque en amour, lui imposant, en véritable dame de roman de chevalerie, qui veut être digne du « *caractère chevaleresque que l'on veut bien [lui] accorder (c'était un mot de son père)* » (page 332), une épreuve : monter à sa chambre en utilisant « *la grande échelle du jardinier* » (page 354), l'épreuve de devoir passer par la fenêtre, à la suite de laquelle elle peut lui déclarer : « *"Tu as un cœur d'homme [...] J'ai voulu éprouver ta bravoure, je l'avoue. Tes premiers soupçons et ta résolution te montrent plus intrépide encore que je ne croyais."* Mathilde faisait effort pour le tutoyer. » (pages 363-364).

Mais le masochisme succède rapidement au sadisme quand :

- effrayée par « *la profondeur, l'inconnu du caractère de Julien* », elle allait pourtant en « *faire son amant, peut-être son maître !* » (page 351) ;
- elle veut « *faire une application si frappante à sa position* » de la maxime que chante « *l'héroïne de l'opéra* » auquel elle assiste : « *Il faut me punir de l'excès d'adoration que je sens pour lui, c'est trop* »

l'aimer ! » (page 380) ;

- elle coupe et jette à Julien «*tout un côté de ses cheveux* », en lui déclarant : «*Voilà ce que t'envoie ta servante [...] c'est le signe d'une obéissance éternelle. Je renonce à l'exercice de ma raison, sois mon maître.*», Julien pouvant apprécier «*toute l'étendue du sacrifice qu'elle avait fait pour lui.*» (page 385) ;

- après qu'il ait humilié son orgueil en suscitant sa jalousie grâce aux lettres écrites à la maréchale de Fervaques (car, pour aimer, elle doit être jalouse), elle se jette à ses genoux : «*Méprise-moi si tu veux, mais aime-moi, je ne puis plus vivre privée de ton amour. Et elle tomba tout à fait évanouie.* » (page 445), met en doute la profondeur du sentiment de sa rivale : «*A-t-elle fait pour vous tous les sacrifices où ce fatal amour m'a entraînée?* » (page 446) ;

- Julien parvient à faire preuve de fermeté devant elle qui ne l'en aime que plus : «*"Le monstre n'est point troublé", se dit-elle. " Mais que dis-je, monstre ! il est sage, prudent, bon ; c'est moi qui ai plus de torts qu'on ne pourrait imaginer"* » (page 449) ;

- elle renonce au projet de révéler à son père qu'elle est enceinte : «*Mathilde se soumit. Depuis qu'elle avait annoncé son nouvel état à Julien, c'était la première fois qu'il lui parlait avec autorité ; jamais il ne l'avait tant aimée.* » (page 458) ;

- elle affirme à son père : «*S'il est mort, je mourrai [...]. Son amour allait jusqu'à la folie.*», et elle le menace de son union avec cet homme du peuple : «*Elle serait Mme Sorel et vivrait pauvrement avec son mari.* » (page 465) ;

- elle se complaît dans la soumission à Julien : «*Il ne répondait qu'à demi à la vive tendresse qu'elle lui témoignait. Il restait silencieux et sombre. Jamais il n'avait paru si grand, si adorable aux yeux de Mathilde.* » (page 475) ;

- devant l'amour que Julien révèle en prison pour Mme de Rênal, «*sa jalousie s'exalta jusqu'à l'égarement* », ce qui fait qu'«*elle ne l'en aimait que plus* », tout en «*presque chaque jour, lui faisant une scène horrible* » (page 536), «*une jalousie furieuse et impossible à venger, la continuité d'un malheur sans espoir [...]. la honte et la douleur d'aimer plus que jamais cet amant infidèle.* » (page 537).

En fait, plutôt qu'amoureuse de cet homme, elle est amoureuse de l'amour. Elle aime avec sa tête. C'est pourquoi Julien s'étonne qu'elle puisse montrer «*tant de sang-froid, tant de sagesse* » (page 362). Son amour n'est que de l'amour-propre, un amour égoïste, au fond.

D'ailleurs, Stendhal suggère sa frigidité : si «*elle finit par être pour lui une maîtresse aimable* », il révèle : «*À la vérité, ces transports étaient un peu voulus. L'amour passionné était bien plutôt un modèle qu'on imitait qu'une réalité.* » car elle «*croyait remplir un devoir envers elle-même et envers son amant.* » (page 365) ; «*dans toute sa conduite avec lui elle avait accompli un devoir. Il n'y eut rien d'imprévu pour elle dans tous les événements de cette nuit que le malheur et la honte qu'elle avait trouvés au lieu de ces transports divins dont parlent les romans.* » (page 366) ; enfin, après une autre nuit d'amour, il commente : «*Qui pourra décrire l'excès du bonheur de Julien? celui de Mathilde fut presque égal.* »(page 383).

On comprend qu'une telle femme soit heureuse du crime commis par Julien, qui, à ses yeux, prouve une énergie et une détermination extraordinaires, justifiant son choix initial. Elle se dépense alors pour le sauver, livrant une véritable bataille : elle fait ce qu'il faut pour vaincre, jouant avec habileté de l'émotion populaire et du passé de l'abbé de Frilair. Mais elle est heureuse de sa condamnation à mort. N'avait-elle pas déclaré auparavant, à la vue du comte Altamira, qui avait été «*condamné à mort dans son pays* » : «*Je ne vois que la condamnation à mort qui distingue un homme, c'est la seule chose qui ne s'achète pas.*» (page 308). Lorsque Julien est exécuté, elle est plus amoureuse que jamais. La mort de son époux lui permet de marquer d'attitudes ostentatoires, mais d'un romanesque qui lui va bien, des funérailles qui sont aussi hors du commun que l'avaient été leur liaison tourmentée et éphémère ; elle emporte la tête de Julien.

On peut considérer que, par delà la différence de classe sociale, Mathilde ressemble à Julien, qu'elle est même son double, par son intelligence, son énergie, son orgueil, sa solitude, son caractère

passionné, son ignorance de l'amour, son mépris des autres, les masques qu'elle porte, son intérêt pour la culture, et qu'elle s'intéresse à lui pour ces raisons. Leur affrontement est celui de deux orgueils, de deux amours-propres : « *On n'était attentif des deux côtés qu'à la forme. Julien avait compris que se laisser offenser impunément une seule fois par cette fille si hautaine, c'était tout perdre. [...] Mathilde essaya de prendre avec lui le ton d'une grande dame ; elle mettait une rare finesse à ces tentatives, mais Julien les repoussait rudement.* » (page 327).

Pour Stendhal, elle représente l'amour-vanité, Julien ne trouvant chez elle que « *de la vanité sèche et hautaine, toutes les nuances de l'amour-propre et rien de plus* » (page 322) ; elle a « *ce genre d'amour de tête qu'on voit à Paris* » (page 382), celui de « *la femme de Paris qui n'aime son amant qu'autant qu'elle se croit tous les matins sur le point de le perdre* », amour qui est fondé sur des rapports de forces.

Julien est un personnage auquel Stendhal a donné beaucoup de lui-même, projetant sur son héros, peut-être inconsciemment le reflet de ses années de jeunesse, son embarras, ses difficultés, en arrivant à Paris. Mais il l'a soumis aussi à tout un travail d'idéalisation et de stylisation. C'est ce qui explique sa complexité, son ambiguïté, la part d'insaisissable et d'inconnu en lui étant si grande que c'est un être plus obscur que clair. Il a été, d'ailleurs, diversement interprété, peu de personnages de romans n'ayant donné lieu à tant d'erreurs et aussi tenaces.

Stendhal, qui n'est pas très prolixe sur son enfance, l'évoque alors qu'à quatorze ans il avait une « *figure de jeune fille, si pâle et si douce* » [page 36]. Il s'intéresse vraiment au jeune homme qui a dix-neuf ans au début, vingt-trois à la fin. Le premier portrait qu'il fait de lui est peu élogieux : « *C'était un petit jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, faible en apparence, avec des traits irréguliers, mais délicats et un nez aquilin. De grands yeux noirs qui, dans les moments tranquilles, annonçaient de la réflexion et du feu, étaient animés en cet instant de l'expression de la haine la plus féroce. Des cheveux châtain foncé, plantés fort bas, lui donnaient un petit front et dans les moments de colère, un air méchant* » (page 30). Et Stendhal lui-même a indiqué « *l'originalité qu'il y a à montrer un héros qui ne soit pas parfait [...] tous ses défauts, tous les mauvais mouvements de son âme, d'abord bien égoïste parce qu'il est bien faible et que la première loi de tous les êtres, depuis l'insecte jusqu'au héros, est de se conserver* ».

Il se révèle progressivement sous nos yeux. Mais, animé tantôt par la vanité et l'ambition, tantôt par l'amour et la passion, il est complexe, ambigu. On peut longtemps se demander qui il est vraiment. On peut distinguer un Julien déplaisant et un Julien séduisant.

Il est sûr que c'est un jeune homme « *né bien bas* » (page 232), pauvre, mais intelligent. Il est doté d'« *une de ces mémoires étonnantes* » (page 32). À l'âge de quatorze ans, « *on le vit constamment, dans la scie de son père de Julien, occupé à apprendre par cœur une bible latine que le curé lui avait prêtée* » (page 35). Au séminaire, il peut soutenir une conversation en latin avec l'abbé Pirard (page 190) ; il est « *le premier dans les différents cours* » (page 196). À Mathilde, il « *récita plusieurs des plus belles phrases de "la Nouvelle Héloïse"* » (page 363), comme il l'avait fait précédemment à Amanda Binet (page 182). Il profite aussi de ce qu'il appelle sa « *pauvre petite supériorité de parole* ». Enfin, c'est un grand lecteur. (page 340).

Son éducation se fait d'abord par le rejet de son père à qui « *cette manie de lecture était odieuse* » (page 29), comme l'avait fait Henri Beyle qui avait pris pour cette raison son pseudonyme. Il lui voue une haine farouche, cette aversion viscérale pour l'image paternelle allant le pousser à berner sans scrupules M. de Rênal et le marquis de La Mole. Il se choisit plutôt des pères spirituels, a une relation privilégiée avec ce professeur d'énergie qu'est Napoléon, reçoit aussi une empreinte de l'abbé Chélan, puis du marquis de La Mole. Il est si doué que l'abbé Pirard le croit « *plutôt fils naturel de quelque homme riche* » (page 232) ; que le chevalier de Beauvoisis à qui « *il est impossible que [il] avoue [s]'être battu avec un simple secrétaire de M. de La Mole* » préfère voir en « *ce M. Sorel, d'ailleurs un jeune homme parfait, le fils naturel d'un ami intime du marquis de La Mole* » (page 292) ; que Mathilde se plaît à imaginer qu'il soit le « *fils naturel* » de « *quelque hobereau des montagnes de la Franche-Comté* » (page 337), idée reprise par Julien : « *Serait-il bien possible que je fusse le fils naturel de quelque grand seigneur exilé dans nos montagnes par le terrible Napoléon?* » (page 476).

Mais, même s'il s'instruit, il restera un intellectuel dont la conscience demeurera trop étroite par rapport à la complexité du monde.

Convaincu de sa supériorité, il souffre d'un décalage entre son génie et sa condition. Sa jeunesse, ses origines modestes, son instruction le poussent à rejeter ce qu'il appelle la médiocrité et à désirer s'élever dans l'échelle sociale. Son refus de manger à l'office était celui de Rousseau et de Mme Roland. Son assaut de la « société », ses conquêtes, ses dons, ses mérites, sa déclaration de guerre sociale disaient bien l'irrésistible ascension d'une « jeune France », née d'elle-même, et brisant une société de caste et de dogme. Julien, aux yeux de Mathilde en particulier, est inséparable d'un contexte de révolution et de révolte.

Stendhal l'a défini comme « *l'homme malheureux en guerre contre la société.* » Tout comme Rastignac dans « *Le père Goriot* », il convoite les privilèges des grands, et le roman s'attache à décrire sa remarquable ascension. Sa « *noire ambition* » (page 80), qui s'est forgée dans sa solitude d'intellectuel adolescent, n'est que la soif de justice d'un déshérité qui est « *en colère* » contre « *le hasard de la société* » (page 93), le désir de sortir de la pauvreté, d'une situation de dépendance humiliante. À l'âge de quatorze ans, il « *cachait la résolution inébranlable de s'exposer à mille morts plutôt que de ne pas faire fortune. Pour Julien, faire fortune, c'était d'abord sortir de Verrières ; il abhorrait sa patrie* » ; » (page 36). Stendhal note aussi qu'« *à vingt ans, l'idée du monde et de l'effet à y produire l'emporte sur tout.* » (page 80). Il veut prendre une revanche sociale tout en prouvant sa supériorité, car il n'est pas un ambitieux vulgaire.

Comme il ne pouvait plus caresser le rêve de devenir militaire, qu'à quatorze ans, il « *cessa de parler de Napoléon* » et se dit : « *Il faut être prêtre* » (pages 35-36), il lui faut, dans son duel terriblement inégal avec la société, feindre, être hypocrite. Chez les Rênal, comme chez les La Mole, il éprouve « *un profond sentiment d'antipathie* » (page 92) et conserve « *toute sa méfiance du destin et des hommes* » (page 44). C'est pourquoi il adopte une attitude hypocrite. Lorsque son père lui demande d'où il connaît Mme de Rênal, il répond qu'il a aperçu cette dame à l'église, ajoutant aussitôt, « *d'un petit air hypocrite* », qu'il ne l'a jamais regardée car à l'église il ne voit que Dieu. Et, à ces mots le père Sorel réplique : « *Je ne saurai jamais rien de toi, maudit sournois...* » (page 31). Plus loin, « *il jugea qu'il serait utile à son hypocrisie d'aller faire une station à l'église* » (page 35). Réapparaissant devant la famille de Rênal, il se métamorphose : « *c'était la gravité incarnée* » (page 45). Avec M. de Rênal, il prend « *cet air grave et presque malheureux qui va si bien à de certaines gens quand ils voient le succès des affaires qu'ils ont le plus longtemps désirées* » (page 54). Plus tard, au moment où il répand sur la conduite d'Élisa des soupçons calomnieux, l'auteur commente : « *Il ne faut pas mal augurer de Julien : il inventait correctement les paroles d'une hypocrisie cauteleuse et prudente. Ce n'est pas mal à son âge...* » (page 60). Et, plus loin, l'auteur se moque encore : « *Julien réussissait peu dans ses essais d'hypocrisie de gestes* » (page 204). Il a pour « *maître Tartuffe, dont il savait le rôle par cœur* » (page 346) et qui lui inspire d'ailleurs cette réponse au marquis : « *Je ne suis pas un ange* » (page 462) ; plus loin, « *le génie de Tartuffe vint au secours de Julien* » (page 464). Il peut alors sembler un froid calculateur. Il est dénoncé comme tel par Mme de Rênal, dans sa lettre (page 479).

Mais son hypocrisie, qui est toujours en échec parce que systématique, qui est un effort de rupture avec les autres (il ne veut que leur mentir) et de création souveraine de soi, apparaît comme seconde, comme une leçon de la vie : « *Ma vie n'est qu'une suite d'hypocrisies, parce que je n'ai pas mille francs de rente pour acheter du pain* » (page 326). Ce fut d'abord une nécessité pour cacher sa passion pour Napoléon, alors qu'il s'était « *trahi par une irruption soudaine du feu qui dévorait son âme* » (pages 36-37). Il y recourt pour se protéger, le calcul ne venant donc qu'après coup. D'ailleurs, il ne sait pas suffisamment s'oublier pour jouer un rôle. Et il est critique de lui-même : « *Je suis au total un être bien plat, bien vulgaire, bien ennuyeux pour les autres, bien insupportable à moi-même* » (page 382), au moment, il est vrai, où il est convaincu de ne plus être aimé de Mlle de La Mole, et par sa faute. De même, c'est au moment d'entreprendre l'écriture des lettres à Mme de Fervaques qu'il se dit qu'il va « *couvrir de ridicule cet être si odieux, que j'appelle moi* » (page 431). Et il se demande plus loin : « *Pourquoi suis-je moi?* » (page 441). Il est évidemment indigné devant les vrais hypocrites. De même, s'il est ambitieux, il n'est qu'un ambitieux de circonstance. Il n'a pas vraiment de plan à long terme : il adopte des modèles successifs.

Ce qui est sûr, par contre, c'est qu'il est animé d'une grande volonté de puissance, d'une énergie indomptable et a un « cœur orgueilleux » (page 52), comme le sait l'abbé Pirard qui indique au marquis : « *Il ne sera d'aucune utilité dans vos affaires si l'on effarouche son orgueil* » (page 232), comme le constate Mme de Rênal après qu'il ait eu avec elle cette réaction étonnante : « *Je serais moins qu'un valet, si je me mettais dans le cas de cacher à M. de Rênal quoi que soit de relatif à mon argent* » (page 52). Aussi s'enorgueillit-il de son succès auprès d'elle : « *Moi, pauvre paysan, j'ai donc une déclaration d'amour d'une grande dame !* » (page 344). À Paris, il est décidé à « *faire peur* » à Mathilde car « *l'ennemi ne m'obéira qu'autant que je lui ferai peur, alors il n'osera me mépriser* ». Mais Stendhal, poursuivant : « *Il se promenait dans sa petite chambre, ivre de joie* », commente : « *À la vérité, ce bonheur était plus d'orgueil que d'amour* » (page 452).

Tandis que Mathilde voit en lui « *un Danton !* » (page 335), il s'est donné pour modèle Napoléon ; et, comme il a une faible culture politique, il se croit républicain. Mais il conserve, au fond, une vision individualiste (« *Chacun pour soi dans ce désert d'égoïsme qu'on appelle la vie.* » [page 345]) et irréaliste de l'Histoire. Ce n'est qu'à la fin qu'il abandonnera le mythe napoléonien. Mais l'exemple de Napoléon lui a donné un esprit militaire, une obsession de la carrière militaire qu'il aurait pu avoir. C'est ainsi que la conquête amoureuse se fait sur le modèle de la conquête militaire, qu'occuper le cœur d'une femme de rang supérieur, c'est pour lui gagner une bataille sociale. D'abord, il se fixe sans cesse des devoirs :

Dans ses rapports avec Mme de Rênal que d'abord « *il haïssait à cause de sa beauté ; c'était le premier écueil qui avait failli arrêter sa fortune* » (page 48), il « *pensa qu'il était de son devoir d'obtenir que l'on ne retirât pas cette main quand il la touchait.* » (page 65), de vaincre sa timidité (« *il l'observait comme un ennemi avec lequel il va falloir se battre [...] il décida qu'il fallait absolument qu'elle permît ce soir-là que sa main restât dans la sienne* » [page 66]). Il se demande : « *Serai-je aussi tremblant et malheureux au premier duel qui me viendra?* ». Il se débat entre son sens du devoir et sa lâcheté : « *L'affreux combat que le devoir livrait à la timidité était trop pénible [...] Julien, indigné de sa lâcheté, se dit : "Au moment précis où dix heures sonneront, j'exécuterai ce que, pendant toute la journée, je me suis promis de faire ce soir, ou je monterai chez moi me brûler la cervelle [...] Dix heures sonnèrent [...] Il étendit la main, et prit celle de Mme de Rênal, qui la retira aussitôt. Julien, sans trop avoir ce qu'il faisait, la saisit de nouveau. Quoique bien ému lui-même, il fut frappé de la froideur glaciale de la main qu'il prenait ; il la serrait avec une force convulsive ; on fit un dernier effort pour la lui ôter, mais enfin cette main lui resta. Son âme fut inondée de bonheur, non qu'il aimât Mme de Rênal, mais un affreux supplice venait de cesser* » (page 67). Dans le tête-à-tête, il est paralysé : « *Il avait eu presque par hasard le courage aveugle qui suffit pour agir ; mais il sentait qu'il était hors de sa puissance de dire le mot le plus simple à Mme de Rênal* » (page 68). Il reste qu'« *il avait fait son devoir, et un devoir héroïque.* » (page 69). Il repart en campagne, se disant : « *Je me dois à moi-même d'être son amant.* » (page 93) ; il assume « *son rôle de séducteur qui lui pesait si horriblement* » (page 100), « *se fatigua le cerveau à inventer des manœuvres savantes* » (page 101), se donne l'obligation de n'être pas faible, d'aller au rendez-vous. Stendhal apprécie : « *Julien avait raison de s'applaudir de son courage, jamais il ne s'était imposé une contrainte plus pénible.* » (page 101). « *Souffrant plus mille fois que s'il eût marché à la mort* », il entre dans la chambre mais « *oublia ses vains projets et revint à son rôle naturel : ne pas plaire à une femme si charmante lui parut le plus grand des malheurs. Il ne répondit à ses reproches qu'en se jetant à ses pieds, en embrassant ses genoux. Comme elle lui parlait avec une extrême dureté, il fondit en larmes.* » (page 102).

Face à l'évêque d'Agde, il se dit encore : « *Il est de mon devoir de parler* » (page 120).

À Besançon, il s'approcha d'Amanda Binet « *comme il eût marché à l'ennemi* » (page 180).

Lors de sa visite à Mme de Rênal alors qu'il est en route pour Paris, il se dit : « *Quelle honte pour moi si je suis éconduit ! ce sera un remords à empoisonner toute ma vie* » (page 239).

À Paris, il se querelle avec un homme grossier, et, comme, « *par une précaution de provincial, il portait toujours des petits pistolets, sa main les serrait dans sa poche d'un mouvement convulsif* » (page 287) ; mais « *il s'était promis de n'en faire usage que dans le cas où il serait touché* » (page 288). Se rendant compte que cet homme grossier, qui l'a berné, n'est qu'un cocher, « *l'accabler de*

coups de cravache ne fut que l'affaire d'un instant. Deux laquais voulurent défendre leur camarade ; Julien reçut des coups de poing : au même instant il arma un de ses petits pistolets et le tira sur eux ; ils prirent la fuite. » Cela entraîne un duel avec M. de Beauvoisis où « *Julien eut une balle dans le bras* » et put se dire : « *Mon Dieu ! un duel, n'est-ce que ça ?* » (page 291).

Face à Mathilde, soupçonnant l'opposition de son frère, il se dit : « *Je l'aurai ! je m'en irai ensuite, et malheur à qui me troublera dans ma fuite !* » (page 328). « *Comme il la cherchait des yeux, Mathilde le regarda. " Mon devoir m'appelle", se dit Julien.* » (page 306). Il pense que « *dans la bataille qui se prépare, l'orgueil de la naissance sera comme une colline élevée, formant position militaire, entre elle et moi. C'est là-dessus qu'il faut manœuvrer.* » (page 352). Se méfiant du complot des amis de Mathilde, il craint aussi de passer pour un lâche : « *On sait que je ne suis pas homme à me taire. Il faudra donc me tuer* » (page 357). Quand elle l'invite à la rejoindre dans sa chambre, « *il fit une reconnaissance militaire et fort exacte. « Il s'agit de mon honneur, pensa-t-il. [...] De sa vie Julien n'avait eu autant de peur, il ne voyait que les dangers de l'entreprise et n'avait aucun enthousiasme. [...] Dans son embarras, il pensa qu'il fallait oser, il essaya d'embrasser Mathilde.* » (page 361). Plus loin, « *Mathilde lui serra le bras. Il crut être saisi par un ennemi, et se retourna vivement en tirant un poignard.* » (page 362). Après cette nuit, « *le bonheur qui, de temps à autre, venait occuper son âme, était comme celui d'un jeune sous-lieutenant qui, à la suite de quelque action étonnante, aurait été nommé colonel d'emblée par le général en chef.* » (page 366). « *Il accomplissait sans trop de peine ce qu'il croyait un devoir* » (page 369). Lors de la seconde visite chez elle, « *l'excès du bonheur lui avait rendu toute l'énergie de son caractère : vingt hommes se fussent présentés, que les attaquer seul, en cet instant, n'eût été qu'un plaisir de plus. Heureusement, sa vertu militaire ne fut pas mise à l'épreuve.* » (page 384). Dans son entreprise de séduction de la maréchale, il se dit : « *C'est comme un duel [...], il y a parade à tout [...] mais le bon Dieu, qui veut qu'on finisse, fait que l'un des deux oublie de parer* » (page 358) et encore : « *il faut [...] que je tienne un journal de siège ; autrement j'oublierais mes attaques* » (pages 426-427). Devant l'effet des lettres sur Mathilde, « *il se compara à un général qui vient de gagner à demi une grande bataille.* » (page 452). Puis « *il s'acquittait avec exactitude du devoir de lui dire de temps à autre quelque mot dur* » (page 456).

Devant le tribunal, celui qui était devenu un aristocrate se veut de nouveau un « *plébéien révolté* » et affronte la société en plaçant son crime dans une perspective de lutte des classes : « *Messieurs, je n'ai pas l'honneur d'appartenir à votre classe, vous voyez en moi un paysan qui s'est révolté contre la bassesse de sa fortune. [...] Quand je serais moins coupable, je vois des hommes qui, sans s'arrêter à ce que ma jeunesse peut mériter de pitié, voudront punir en moi et décourager à jamais cette classe de jeunes gens qui, nés dans un ordre inférieur, et en quelque sorte opprimés par la pauvreté, ont le bonheur de se procurer une bonne éducation, et l'audace de se mêler à ce que l'orgueil des gens riches appelle la société. [...] Je ne suis pas jugé par mes pairs. Je ne vois sur les bancs des jurés quelque paysan enrichi, mais uniquement des bourgeois indignés.* » (pages 513-514).

À la fin, dans son face-à-face poignant avec lui-même, il montre encore beaucoup d'énergie : « *Je me ferais fort malheureux si je me livrais à quelque lâcheté.* » (page 538). Il devient même vraiment héroïque, fait preuve de courage face à la mort, dans laquelle il ne voit pas ce « *roi des épouvantements* » : ce n'est qu'« *un duel à issue malheureuse dont je ne m'occuperai sérieusement que le jour même* » (page 504), attitude digne de celle des stoïques. Au prononcé de la condamnation, il se dit : « *Dans trois jours, à cette même heure, je saurai à quoi m'en tenir sur le grand peut-être* » (page 515). « *L'oeil du public [étant] aiguillon de gloire* » (page 528), il se garde de montrer quelque faiblesse : « *L'excès de mon désespoir et de mon repentir eût passé, aux yeux des Valenod et de tous les patriciens du pays, pour l'ignoble peur de la mort.* » (page 518). Il refuse de faire appel : « *En ce moment, je me sens le courage de mourir sans trop faire rire à mes dépens.* » (page 519). Il déclare, non sans un humour noir : « *Après demain matin, je me bats en duel avec un homme connu pour son sang-froid et par une adresse remarquable. - Fort remarquable, dit le parti méphistophélès ; il ne manque jamais son coup.* » (page 520). Devant « *le saint prêtre* » venu pour le convertir, il aurait pu fléchir si la médiocrité de celui-ci ne l'en avait pas empêché (page 526). Après la visite de Fouqué, « *il se trouva plus accablé et plus lâche qu'auparavant* », reconnaissant : « *Je suis*

un lâche en ce moment ». (page 528). Aux « *reproches sévères* » de son père, « *Julien ne put retenir ses larmes* » (page 529), mais est confirmée la cupidité de cet être méprisable (page 531). Cependant, son exécution où « *Tout se passa simplement, convenablement, et de sa part sans aucune affectation* » (page 539) illustre par sa maîtrise de soi et son élégance les valeurs stendhaliennes.

On pourrait donc croire à un Julien déplaisant, uniquement ambitieux, qui, impressionné par la situation sociale de Mme de Rênal et par celle de Mathilde, par vanité, en séducteur sans scrupules, a voulu les conquérir. En fait, cette ambition est dictée par des motifs non pas « économiques », mais de dignité, de « délicatesse », d'orgueil. Surtout, cet ingénu (« *malgré toute sa méfiance du destin et des hommes, son âme dans ce moment n'était que celle d'un enfant* » [page 44]) que ses ignorances, ses timidités, ses gaucheries, son innocence de cœur placent en deçà de la corruption sociale qu'il met en accusation par la seule expression de ses sentiments et par ses mérites, est enthousiaste, étourdi, impulsif, son mouvement premier étant, le plus souvent, un mouvement irraisonné, car il est victime d'une absence complète de clairvoyance (« *Il se trompait toujours comme à l'ordinaire, en supposant trop d'esprit aux gens* » [page 409]). Ses erreurs d'appréciation sur sa personne et sur le monde provoquent ses échecs. Il connaît les doutes, les hésitations, commet des maladresses. Mais il est décidé à s'améliorer : « *À l'avenir [...] je ne compterai que sur les parties de mon caractère que j'aurai éprouvées.* » (page 59). C'est qu'il est sensible et même passionné. À son ambition s'oppose l'amour, et il trouve le bonheur en s'abandonnant enfin à son sentiment. Dans « *Le vol du vampire* », Michel Tournier analysa ainsi le personnage : « En vérité tout le pathétique de cette histoire réside moins dans la lutte Julien-société que dans celle qui oppose Julien l'ambitieux à Julien le sensible ». Au Julien antipathique on peut opposer un Julien sympathique et même émouvant.

C'est « *une âme de feu* » (page 32), qui « *a le cœur haut* » (page 232), qui affirme : « *Moi j'ai la noblesse de cœur* » (page 529). À l'encontre de M. de Rênal (page 130), Julien est un homme d'imagination, expression qu'affectionnait Stendhal, qu'il avait prise à Schiller si l'on en croit l'épigraphe du chapitre XIII de la seconde partie, et qu'il s'attribuait. Quand, à l'âge de quatorze ans, il fut décidé à faire fortune, « *il songeait avec délices qu'un jour il serait présenté aux jolies femmes de Paris* » (page 36). « *Dans tous les châteaux en Espagne de sa jeunesse, il s'était dit qu'aucune dame comme il faut ne daignerait lui parler que quand il aurait un bel uniforme.* » (page 40). « *Son imagination était tout entière à se figurer ce qu'il verrait dans la belle maison de M. de Rênal.* » Mais, quand il lui vient à l'esprit qu'il aurait à « *manger avec les domestiques* », il échafaude toute une aventure rocambolesque : « *J'ai quinze francs huit sous d'économie ; je me sauve cette nuit ; en deux jours, par des chemins de traverse où je ne crains nul gendarme, je suis à Besançon ; là, je m'engage comme soldat, et, s'il le faut, je passe en Suisse. Mais alors plus d'avancement, plus d'ambition pour moi, plus de ce bel état de prêtre qui mène à tout.* » (page 32). « *Son imagination [était] remplie des notions les plus exagérées, les plus espagnoles, sur ce qu'un homme doit dire quand il est seul avec une femme* » (page 56). Dans la petite grotte où il se sent heureux à l'écart de la société, paradoxalement, « *son âme s'égarait dans la contemplation de ce qu'il s'imaginait rencontrer un jour à Paris. C'était d'abord une femme bien plus belle et d'un génie bien plus élevé que tout ce qu'il avait pu voir en province. Il aimait avec passion, il était aimé. S'il se séparait d'elle pour quelques instants, c'était pour aller se couvrir de gloire, et mériter d'en être encore plus aimé.* » (page 86). Lors de la visite d'un roi à Verrières, chevauchant dans la garde d'honneur, « *le bruit d'une petite pièce de canon fit sauter son cheval hors du rang. Par un grand hasard, il ne tomba pas ; de ce moment, il se sentit un héros. Il était officier d'ordonnance de Napoléon et chargeait une batterie* » (page 118). À Besançon, quand survient un des amants d'Amanda Binet, « *à l'instant, son imagination, toujours dans les extrêmes, ne fut remplie que d'idées de duel.* » (page 182). Dans l'hôtel de La Mole, il soupçonne qu'on se moque de lui : « *Mlle de La Mole veut me persuader qu'elle me distingue, tout simplement pour me donner en spectacle à son prétendu.* » (page 340). À la perspective du rendez-vous dans sa chambre qu'elle lui a donné, se croyant menacé par M. de Croisenois, il se dit : « *Au pire, supposons que tout ceci soit un piège. [...] Il faudra donc me tuer [...] Gare le sort d'Abeilard, M. le secrétaire ! [...] Je frapperai à la figure, comme les soldats de César à Pharsale. [...] Dans quelle folie je vais me jeter ! [...] Mais si je refuse, je me méprise moi-même dans la suite ! [...] Quoi ! un destin, incroyable à force de bonheur, me tire de la foule pour me mettre en rivalité avec un homme*

portant un des plus beaux noms de France, et je me serai moi-même, de gaieté de cœur, déclaré son inférieur ! Au fond, il y a de la lâcheté à ne pas y aller. [...] Son imagination [...] était toute aux pressentiments tragiques. Il s'était vu saisi par des domestiques, garrotté, conduit dans une cave, avec un bâillon dans la bouche. Là, un domestique le gardait à vue, et si l'honneur de la noble famille exigeait que l'aventure eût une fin tragique, il était facile de tout finir avec ces poisons qui ne laissent point de traces ; alors on disait qu'il était mort de maladie, et on le transportait mort dans sa chambre. » (pages 356-358). Lorsque M. de La Mole pourrait devenir ministre et lui obtenir un évêché, « à ses yeux, tous ces grands intérêts s'étaient comme recouverts d'un voile. Son imagination ne les apercevait plus que vaguement et pour ainsi dire dans le lointain. L'affreux malheur qui en faisait un maniaque lui montrait tous les intérêts de la vie dans sa manière d'être avec Mlle de La Mole » (page 428). Quand il se livre à une sévère autocritique, Stendhal, qui s'attribuait aussi cette qualité ou ce défaut, commente : « Dans cet état d'imagination renversée, il entreprenait de juger la vie avec son imagination. Cette erreur est d'un homme supérieur. » (page 382).

Il est, en fait, d'une sensibilité extrême. Le « coup violent qui fit voler dans le ruisseau le livre que tenait Julien » lui fait monter « les larmes aux yeux » (page 29). Puis il est ému par la sollicitude du curé Chélan : « Pour la première fois de sa vie, se voyant aimé, il pleurait avec délices et alla cacher ses larmes dans les grands bois au-dessus de Verrières. » (page 59). C'est un homme passionné, dont le mouvement premier est, le plus souvent, un mouvement de passion irraisonné. Il laisse échapper l'« irruption soudaine du feu qui dévorait son âme » et qui est sa passion pour Napoléon (pages 36-37). Dans la maison de M. Valenod, « le directeur du dépôt », attristé à la pensée des « pauvres détenus » : « malgré toute son hypocrisie si souvent exercée, il sentit une grosse larme couler le long de sa joue » (page 157). Au séminaire, devant l'abbé Pirard, il est « comme frappé à mort par le regard terrible dont il était l'objet » (page 187) et « tomba de tout son long sur le plancher. [...] Il faut avoir du courage, se dit notre héros, et surtout cacher ce que je sens. » (page 188). Lors de son affrontement avec le cocher, il « se disait avec rage » : « Ainsi il est au pouvoir du dernier des hommes de m'émouvoir à ce point ! Comment tuer cette sensibilité si humiliante ? » (page 288). Il a honte de sa sensibilité, se moque de son « mouvement de mélodrame » quand, sa colère excitée par Mathilde, « il s'élança sur une vieille épée du Moyen Âge » et « eût été le plus heureux des hommes de pouvoir la tuer » (page 370). Après l'épisode de Mme de Fervaques, « à la vue du canapé bleu, il se précipita à genoux et baisa l'endroit où Mathilde appuyait son bras, il répandit des larmes », (page 425). Au tribunal, pendant son procès, sa « sécheresse d'âme disparut devant les marques d'intérêt dont il était évidemment l'objet » ; « presque toutes les femmes ayant leur mouchoir à la main. L'avocat, encouragé, adressa aux jurés des choses extrêmement fortes. Julien frémit, il se sentait sur le point de verser des larmes. "Grand Dieu ! que diront mes ennemis ?" Il allait céder à l'attendrissement qui le gagnait. » (page 512). Il a donc honte de sa sensibilité : s'il se barde contre les sentiments, c'est qu'il en a trop. Il manifeste ce mélange de sensibilité et de narcissisme très particulier qui caractérise son modèle : Jean-Jacques Rousseau, qui n'est cependant, « à [ses] yeux qu'un sot, lorsqu'il s'avise de juger le grand monde ; il ne le comprenait pas, et y portait le cœur d'un laquais » (page 306), ce qui semble valable pour lui-même. Stendhal l'admire lorsqu'il est capable de dominer son émotion : « C'est, selon moi, l'un des plus beaux traits de son caractère ; un être capable d'un tel effort sur lui-même peut aller loin, si fata sinant » (page 451).

Il est sensible à la nature où il se réfugie, où il est heureux. Ainsi à Vergy où, « seul, loin des regards des hommes et, par instinct, il se livrait au plaisir d'exister, si vif à cet âge, et au milieu des plus belles montagnes du monde » (page 64), car il privilégie des lieux élevés qui conditionnent et nourrissent sa rêverie, symbolisent son désir d'ascension sociale et lui donnent une impression euphorique de suprématie morale. « C'est sur les sommets de ces rochers coupés à pic que Julien est heureux, libre » (page 64). Il apprécie aussi les hauteurs entre Vergy et Verrières : « Debout sur un roc immense et bien sûr d'être séparé de tous les hommes. Cette position physique le fit sourire, elle lui peignait la position qu'il brûlait d'atteindre au moral. L'air pur de ces montagnes élevées communiqua la sérénité et même la joie à son âme » (page 76). Il y voit un épervier qui symbolise à ses yeux « la destinée de Napoléon, serait-ce un jour la sienne ? » (page 77). Allant rendre visite à Fouqué, son voyage le fait passer « au milieu des plus beaux aspects que puissent présenter les scènes de

montagnes. » On s'étonne que Stendhal se contredise en ajoutant : « *Quelque insensible que l'âme de ce jeune ambitieux fût à ce genre de beauté, il ne pouvait s'empêcher de s'arrêter de temps à autre, pour regarder un spectacle si vaste et si imposant.* » Il reste qu'« *il découvrit une petite grotte [...] et bientôt fut établi dans cette retraite. 'Ici, dit-il avec des yeux brillants de joie, les hommes ne sauraient me faire de mal. [...] je suis libre ! [...] Julien resta dans cette grotte plus heureux qu'il ne l'avait été de la vie, agité par ses rêveries et par son bonheur de liberté.* » (pages 85-86). Cette grotte lui est une oasis de solitude, de pureté, de vérité, lui permet un retour à la nature originelle et innocente, lui donne une rémission dans la lutte extérieure qui l'épuise, intérieure qui le ronge ; il se souviendra au dernier moment de cette grotte où il fut libre et heureux pour demander d'y être inhumé. Mais ces paysages sont peu nombreux, ce qui est étonnant, compte tenu du fait que presque tout est vu par les yeux de Julien. Il sera encore heureux dans le donjon gothique qui est sa prison, mais qui, détail trop significatif pour ne pas être mentionné, n'a jamais existé à Besançon, du plaisir que lui donne l'«*échappée de vue superbe* » qu'on a de ce lieu élevé (page 486). Même «*le jour où on lui annonça qu'il fallait mourir*», il goûta le «*beau soleil*» qui «*réjouissait la nature*» et le mettait «*en veine de courage*» (page 539).

Il est sensible aussi à la musique. À Besançon, à l'audition de cloches, « *ces sons si pleins et si solennels émurent Julien. Son imagination n'était plus sur terre.* » (page 212). À Paris, à l'opéra, « *les accents divins du désespoir de Caroline dans le "Matrimonio segreto" le firent fondre en larmes.* » (page 450), Stendhal le faisant participer à sa propre passion, entre les nombreuses formes musicales, pour l'opéra, et particulièrement sa représentation sur scène.

Julien est sensible à la beauté en général : c'est « *une âme faite pour aimer ce qui est beau* » et sur laquelle le laid fait une « *violente impression* » (page 187). Cela ne doit pas étonner de la part d'un héros de Stendhal, lui qui a donné son nom au « syndrome de Stendhal », une maladie psychosomatique qui provoque chez des personnes sensibles, exposées à une surcharge d'émotions esthétiques, des accélérations du rythme cardiaque, des vertiges, des suffocations voire des hallucinations ; il vécut une telle expérience lors de son voyage en Italie, à l'étape de Florence, en 1817. Il écrivit alors : « *J'étais arrivé à ce point d'émotion où se rencontrent les sensations célestes données par les Beaux Arts et les sentiments passionnés. En sortant de Santa Croce, j'avais un battement de cœur, la vie était épuisée chez moi, je marchais avec la crainte de tomber.* » Il ne fit rien pour s'en prémunir puisque, s'asseyant sur un banc de la place, il lut un poème pour se remettre, et vit que ses visions empiraient du fait de la somme de culture ambiante dans les lieux : il fut submergé par cette profusion.) Julien connaît de véritables transports devant les toilettes militaires, mondaines et ecclésiastiques ; devant les colonnes de marbre de l'église ; devant les salons de l'hôtel de la Mole, devant son architecture (alors que, se moque Stendhal, « *il s'agissait d'un de ces hôtels à façade si plate du faubourg Saint-Germain, bâtis vers le temps de la mort de Voltaire. Jamais la mode et le beau n'ont été si loin de l'autre* » [page 259]) ; devant celle de la prison de Besançon, « *un donjon gothique* » dont « *il jugea l'architecture du commencement du XIVe siècle ; il en admira la grâce et la légèreté piquante* » (page 486) ; devant même celle de « *la salle du jugement* » : « *C'était un gothique propre, et une foule de jolies petites colonnes taillées dans la pierre avec le plus grand soin. Mais bientôt toute son attention fut absorbée par douze ou quinze jolies femmes.* » (page 511).

En effet, Julien, toujours comme Stendhal, est évidemment surtout sensible à la beauté des femmes. Devant Mme de Rênal il est « *étonné de sa beauté [...] : Julien n'avait jamais vu un être aussi bien vêtu et surtout une femme avec un teint si éblouissant [...] qui se mit à rire avec toute la gaieté folle d'une jeune fille* » (page 40). « *Julien ne pensait plus à sa noire ambition, ni à ses projets si difficiles à exécuter. Pour la première fois de sa vie, il était entraîné par le pouvoir de la beauté* » (page 80). Amanda Binet, se penchant en dehors du comptoir, déploya « *une taille superbe. Julien la remarqua ; toutes ses idées changèrent.* » (page 181). La vue de Mathilde lui fait ressentir « *un plaisir que la robe, fort basse des épaules, augmenta bien vite, à la vérité d'une manière peu flatteuse pour son amour-propre.* » (page 306).

Enfin, il est sensible à l'amour, car il ne séduit pas les femmes par libertinage, même si Stendhal a pris comme modèle le « *Don Juan* » de Byron (dont des citations servent d'épigraphes à six chapitres du « *Rouge et le noir* »). Loin d'être violentées, elles se donnent à lui. Il les séduit, exerce même une

véritable fascination sur elles : « *Mme de Rênal fut frappée de l'extrême beauté de Julien* » (page 42), non sans contradiction avec le portrait donné précédemment par Stendhal. Amanda Binet remarque tout de suite « *la charmante figure de ce jeune bourgeois de campagne* » (page 180), et, quand elle apprend qu'il doit entrer au séminaire, « *le découragement le plus complet éteignit ses traits* » (page 182). Mathilde même le trouve « *réellement si beau* » (page 313). Et, en fait, il ne se sert pas d'elles pour parvenir.

Avec Mme de Rênal, Julien, s'il est séduit par sa beauté, répond aussi au désir de l'amitié d'une femme âgée, désir que Stendhal, lui aussi enfant privé de sa mère, a projeté inconsciemment sur son héros. Comme il est impressionné aussi par son appartenance à la bourgeoisie, le désir réel est rationalisé en ambition de conquête sociale. À Vergy, quand il a conquis sa main, ayant voulu se prouver qu'il n'est pas méprisé en dépit de son infériorité sociale, son ivresse est plus d'orgueil que d'amour ; c'est qu'il ignorait encore sa vraie nature sensible, amoureuse ; il a ainsi gâché les instants heureux qu'il aurait pu goûter. Il est seulement vraiment amoureux qu'après que, son fils étant tombé malade et qu'elle « *s'était mis dans la tête que pour apaiser la colère du Dieu jaloux, il fallait haïr Julien ou voir mourir son fils* », il constate : « *Elle croit tuer son fils en m'aimant, et cependant la malheureuse m'aime plus que son fils.* », il s'étonne : « *Mais comment ai-je pu inspirer un tel amour, moi, si pauvre, si mal élevé, si ignorant, quelquefois si grossier dans mes façons?* » (page 129).

Comme, malgré tout, l'amour de Julien pour Mme de Rênal est fondé sur l'ambition, il va donc reporter cette ambition sur un autre objet.

Avec Mathilde, l'abord est d'emblée rébarbatif. Elle lui paraît « *une jeune personne, extrêmement blonde et fort bien faite* », mais « *elle ne lui plut point ; cependant en la regardant attentivement, il pensa qu'il n'avait jamais vu des yeux aussi beaux ; mais ils annonçaient une grande froideur d'âme. Par la suite, Julien trouva qu'ils avaient l'expression de l'ennui qui examine mais qui se souvient de l'obligation d'être imposant* », qu'ils brillaient du « *feu de la saillie* » (page 265). Elle l'intéresse alors en tant qu'observateur social : « *Puisqu'elle passe pour si remarquable aux yeux de ces poupées, elle vaudrait la peine que je l'étudie, pensa-t-il. Je comprendrai quelle est la perfection pour ces gens-là.* » (page 306). S'il « *la trouvait savante et même raisonnable* » (page 325), il lui trouve aussi « *de la vanité sèche et hautaine, toutes les nuances de l'amour-propre et rien de plus.* » (page 322). Il est glacé par tout ce qui en elle montre sa supériorité sociale. Cependant, comme elle « *daignait lui parler d'un air qui pouvait presque ressembler à de l'amitié* », ce qui lui faisait oublier « *son triste rôle de plébéen révolté* », comme « *elle avait avec lui un enthousiasme et une franchise qui formaient un contraste parfait avec sa manière d'être ordinaire, si altière et froide* » (page 325), la cristallisation s'effectue tout de même chez le « *pauvre diable de secrétaire* » (page 340), mais son « *amour n'était fondé que sur la rare beauté de Mathilde, ou plutôt sur ses façons de reine et sa toilette admirable.* » Il est séduit par les honneurs, le luxe, l'élégance, et Stendhal assène : « *En cela Julien était encore un parvenu.* » (page 340). Il décide de la conquérir : « *Je l'aurai ! je m'en irai ensuite, et malheur à qui me troublera dans ma fuite !* » (page 328). Quand elle se montre amoureuse, il constate : « *Il est clair que ce sont mes regards pleins de froideur qui ont allumé l'amour baroque que cette fille de si haute naissance s'avise d'avoir pour moi.* » (page 352). Seul le rang social de Mathilde le poussant à cette liaison, il parvient avec elle à « *un bonheur d'amour-propre* » (page 364) nourri par la satisfaction de la réussite sociale qui est une manière d'acquérir le respect de soi, besoin vital du héros stendhalien. Mais cette lutte entre deux amours-propres rend leur relation des plus mouvementées, des plus orageuses. Condamné à jouer l'indifférent pour être aimé, il se trouve en porte-à-faux perpétuel avec ses sentiments. Amour et haine s'entremêlant, c'est quand il s'imagine qu'elle veut le faire empoisonner qu'« *il en devint presque amoureux* » (page 359), à « *rien ne fut plus plaisant comme le dialogue de ces deux jeunes amants ; sans s'en douter ils étaient animés l'un contre l'autre des sentiments de la haine la plus vive.* » succède presque immédiatement « *tout changea rapidement dans son âme, du moment qu'il se vit à jamais brouillé avec elle.* » (page 369). Son désir tout à fait inauthentique le conduit au masochisme : « *Cet amour, loin de s'éteindre comme il l'espérait, fit des progrès rapides* » (page 393) - « *Était-il donc amoureux? Il n'en savait rien, il trouvait seulement dans son âme bourrelée Mathilde maîtresse absolue de son bonheur comme de son imagination* » (page 415). Devant la jalousie et la colère soulevée chez elle par l'épisode de la maréchale, « *en maudissant le caractère de Mathilde, il l'en aimait cent fois plus ; il lui semblait avoir dans ses bras*

une reine. » (page 444). « *Il se sentit pénétré d'amour jusque dans les replis les plus intimes de son cœur. Jamais il ne l'avait adorée à ce point ; il était presque aussi fou que Mathilde. Si elle se fût trouvé assez de sang-froid et de courage pour manœuvrer, il fût tombé à ses pieds en abjurant toute vaine comédie.* » (page 448). Cependant, il triomphe définitivement d'elle et éprouve alors une jouissance de vanité plus forte qu'avec Mme de Rênal, l'orgueil du plébéien qui supplante un fils de duc. Son ambition de progression sociale culmine dans le mariage avec Mathilde qui lui donne un nom, un titre, une fonction, de l'argent. Cependant, l'hypocrisie inhérente à cet arrivisme va à l'encontre de sa nature véritable et cet antagonisme précipite le drame.

Survient l'attentat contre Mme de Rênal (page 480). Comment expliquer le crime? Est-ce un accès de folie (« *venait de cesser l'état d'irritation physique et de demi-folie où il était plongé depuis son départ de Paris pour Verrières* » [page 485])? Tente-t-il de tuer Mme de Rênal par souci de préserver son honneur? Il est sûr que la lettre est une insulte et d'autant plus cinglante qu'elle vient de la femme qu'il aime. Mais, justement, elle lui rappelle ou plutôt lui fait découvrir cet amour. Il est parfaitement fidèle à lui-même : le portrait que Mme de Rênal fait de lui est vrai de l'extérieur, faux pour lui seul ; il lui faut s'en débarrasser. Voilà qui prouve qu'il est, en fait, passionné ; et ce sont cette passion et son impulsivité qui prennent le dessus et expliquent la vengeance contre Mme de Rênal. Les coups de feu l'ont libéré du regard social. Au faîte de sa réussite, il commet un crime social, dans la mesure où il rejette le portrait cynique que la société a dressé de lui-même, et un acte fou, éminemment romantique. Mais, quand il a tout perdu sur le plan social, il a tout gagné sur le plan personnel. Cet attentat perd donc tout caractère épisodique, devient un acte nécessaire.

Dans sa prison aérienne, dans l'attente de la mort, à l'écart du monde et délivré des luttes sociales comme de ses illusions, le rêve ambitieux évanoui, Julien est métamorphosé. Il accède à ce bonheur paradoxal : être libre enfermé entre quatre murs et heureux, car il connaît enfin l'art de jouir de la vie (« *Il est singulier pourtant que je n'aie connu l'art de jouir de la vie que depuis que j'en vois le terme si près de moi* » [page 505]), en s'abandonnant enfin à son sentiment, en laissant enfin triompher la sensibilité, en prenant conscience de son véritable moi, en devenant authentique : son essence se dégage de son existence. Souvent, les derniers jours d'un être humain justifient sa vie tout entière. Il se rend compte de l'inauthenticité de l'amour entre lui et Mathilde, qu'il aime comme une épouse, pour laquelle il n'a plus, à la fin, qu'indifférence : « *Il est singulier [...] qu'une passion si vive et dont je suis l'objet me laisse tellement insensible ! et je l'adorais il y a deux mois ! [...] L'ambition était morte en son cœur, une autre passion y était sortie de ses cendres ; il l'appelait le remords d'avoir assassiné Mme de Rênal. Dans le fait, il en était éperdument amoureux.* » (page 501) - « *J'ai désiré avec tant de passion cette intimité parfaite qui aujourd'hui me laisse si froid !* » (page 504) - « *C'est ma femme, mais ce n'est pas ma maîtresse.* » (page 523) ou colère (contre « *les imprécations de cette folle* » [page 520]). Il lui apparaît bien alors que le personnage de Mathilde est forcé, forcené même, et qu'il goûte avec Mme de Rênal l'amour le plus vrai et le plus profond. Que le personnage soit forcené est révélé par l'une des plus étranges scènes du livre : Mathilde de La Mole emportant, après l'exécution, la tête de Julien Sorel, la plaçant sur une table de marbre et la baisant au front, scène qui est d'ailleurs la preuve tangible que tout dans le roman n'est pas que réaliste.

Se complète alors une comparaison entre les deux femmes qu'il a constamment faite du moment qu'au contact de Mathilde il en est venu à apprécier vraiment Mme de Rênal. Elles sont différentes dans leurs natures, dans leurs façons d'aimer Julien.

- « *Quelle différence avec ce que j'ai perdu ! quel naturel charmant ! quelle naïveté ! Je savais ses pensées avant elle, je les voyais naître, je n'avais pour antagoniste dans son cœur que la peur de la mort de ses enfants ; c'était une affection raisonnable et naturelle, aimable pour moi qui en souffrais. J'ai été un sot. Les idées que je me faisais de Paris m'ont empêché d'apprécier cette femme sublime. Quelle différence, grand Dieu ! et qu'est-ce que je trouve ici? De la vanité sèche et hautaine, toutes les nuances de l'amour-propre et rien de plus.* » (page 322).

- « *Mlle de La Mole me regarde d'une façon singulière. Mais, même quand ses beaux yeux bleus fixés sur moi sont ouverts avec le plus d'abandon, j'y lis toujours un fond d'examen, de sang-froid et de méchanceté. Est-ce possible que ce soit là de l'amour? Quelle différence avec les regards de Mme de Rênal !* » (page 339).

- « *Que de passion il y avait dans les yeux de cette pauvre Mme de Rênal.* » (page 354).

- «*Ce n'était pas, il est vrai, cette volupté de l'âme qu'il avait trouvée quelquefois auprès de Mme de Rênal. Quelle différence, grand Dieu !*» (page 364).
 - «*Quelle différence, grand Dieu ! avec son dernier séjour de vingt-quatre heures à Verrières !*» (page 365).
 - «*Grâce à son amour pour la musique, elle fut ce soir-là comme Mme de Rênal était toujours en pensant à Julien.* » (page 380).
 - «*Il songea beaucoup à Mme de Rênal, en copiant une lettre immense destinée à la maréchale.*» (page 438).
 - «*Et il songea beaucoup à Mme de Rênal, en copiant une lettre immense destinée à la maréchale.* » (page 438).
 - «*Mme de Rênal trouvait des raisons pour faire ce que son cœur lui dictait : cette jeune fille du grand monde ne laisse son cœur s'émouvoir que lorsqu'elle s'est prouvé par de bonnes raisons qu'il doit être ému.* » (pages 448-449).
 - «*Ce cœur est bien différent de celui de Mme de Rênal* » (page 452).
 - «*Il songeait à ce qu'il dirait à Mme de Rênal si, avant le dernier moment, il avait le bonheur de la voir. Il pensait qu'elle l'interromprait et voulait du premier mot lui peindre tout son repentir. Après une telle action, comment lui persuader que je l'aime uniquement? Car enfin, j'ai voulu la tuer par ambition ou par amour pour Mathilde.*» (page 516).
- Il reconnaît son amour véritable pour Mme de Rênal : «*Sache que je t'ai toujours aimée, que je n'ai aimé que toi.* » (page 523). Il peut se livrer à la passion pour elle : «*Ne pouvons-nous pas passer deux mois ensemble d'une manière délicieuse? Deux mois, c'est bien des jours. Jamais je n'aurai été aussi heureux.*» (page 524) - «*L'amour effréné qu'il avait pour Mme de Rênal l'emportait.*» (page 536).

Avec Mme de Rênal à Verrières comme avec Mlle de La Mole, Julien Sorel a donc été victime d'une contradiction tragique : il les aimait parce qu'elles lui sont socialement supérieures, et cette supériorité empêcha son amour d'être complet. La fin de ce roman de formation marque un revirement complet dans les rapports entre amour et ambition. En perdant socialement tout, Julien Sorel, du fond de sa cellule, a regagné sa propre estime. Cela prouve qu'il est animé d'une surprenante vie intérieure. Comment pouvait-il réussir dans le noir lui qui avait une âme de feu, une âme rouge?

«*Le rouge et le noir*» est donc bien un roman d'apprentissage où Julien fait son éducation par l'entremise des deux femmes. Pourtant, Michel Tournier prétend que « l'un des paradoxes du roman, c'est de se présenter comme un roman d'éducation alors que son héros est en fait inéducable. Toutes ses expériences n'ont-elles pas glissé sur lui sans le transformer, sa tête tombant au dernier chapitre telle qu'elle était au premier? » Et il ajoute : « C'est sans doute par cette dureté inoxydable de ses jeunes héros lancés dans la vie que Stendhal se révèle le plus radicalement antiromantique ». Cette dernière assertion est tout à fait contestable car on pourrait, au contraire, voir du romantisme dans cette force des sentiments qui rendent Julien inéducable. Surtout, contrairement à ce que prétend Michel Tournier, le caractère de Julien Sorel évolue considérablement au cours du roman. Au départ, le romancier le représente sous des traits déplaisants. Puis il commence à voir son personnage sous un jour différent : Julien est un homme qui a lancé un défi à la société non pas pour monter en grade, mais pour être lui-même, pour réaliser sa destinée. À la fin, il se présente alors sous des dimensions nouvelles, imprévues, héroïques. Une pareille évolution n'est pas pour nous surprendre. Il suffit de connaître tant soit peu Stendhal pour savoir qu'il avait en horreur la tartuferie et le pharisaïsme. Il fuyait instinctivement la bassesse sous toutes ses formes. C'est ce qu'il a appelé son « *espagnolisme* ». Comment aurait-il pu cohabiter longtemps avec le premier Julien Sorel ?

Il reste que Michel Tournier place «*Le rouge et le noir*» parmi les grands classiques de ces romans de l'éducation impossible, à côté de «*Don Quichotte*» de Cervantès dont l'histoire est jalonnée par « une série de heurts entre son univers imaginaire et la dure et prosaïque réalité ».

Voilà qui nous conduit à nous demander quel est l'intérêt philosophique du roman de Stendhal.

Intérêt philosophique

Stendhal a voulu donner à l'ambition, l'énergie, la puissance de Julien Sorel une valeur collective, parlant des « deux cent mille Julien Sorel qui peuplent la France ». L'aventure de Julien Sorel est exemplaire, échappe à la temporalité et acquiert une valeur et une signification universelles : il est, en même temps, un homme de son temps, un homme de tous les temps et un être mythique. Le tableau de la société dans laquelle il vit conduit à une critique politique et sociale qui dépasse sa seule époque. Sa proximité de la mort l'oblige à se situer sur le plan religieux. Mais ce qui s'impose, c'est sa découverte du bonheur qui révèle la conception de la vie que propose Stendhal.

La critique politique et sociale : Stendhal a eu beau écrire, dans le roman même, que « *la politique dans une œuvre d'imagination, c'est une pierre attachée au cou de la littérature, un coup de pistolet au milieu d'un concert* » (page 401), il y parla abondamment de politique, il voulut même donner un reflet de l'actualité puisqu'il présentait son livre comme une « *chronique de 1830* », faisant dire à son éditeur dans un prétendu dialogue avec lui : « *Si vos personnages ne parlent pas de politique,, ce ne sont plus des Français de 1830, et votre livre n'est plus un miroir, comme vous en avez la prétention...* » (page 401).

Stendhal, qui a corrigé les épreuves de son roman pendant la révolution de 1830, lui a confié ses rancunes. Il avait adhéré à la révolution de 1789 puis au premier consul et à l'empire dont la fin fut, pour lui, la fin de tout (il ne serait jamais ni général ni duc d'empire, mais allait traîner une médiocre carrière diplomatique.), Waterloo ayant été, à ses yeux, un obscur chaos (comme on le voit dans « *La chartreuse de Parme* »). Aussi cette chronique du règne de la monarchie restaurée, du clergé et de la bourgeoisie, faite par un libéral, est-elle plutôt un pamphlet.

Il détestait la société de la Restauration et il en a composé soigneusement une image caricaturale, comme s'il développait quelques lieux communs de la littérature libérale, mais selon une nette gradation. Cette société apparaît fermée, rétrograde, sclérosée dans le conformisme, seuls la naissance et l'argent comptant. Elle ne pouvait donner lieu qu'à des drames semblables à celui de Julien Sorel, roturier révolté qui en est le produit inéluctable, l'affaire Berthet prouvant la plausibilité de sa conduite. Au premier chef, la laideur est sociale ; c'est le social qui constitue le lieu de l'exil et de l'aliénation. Une stricte bipolarité oppose, dans les trois étapes de Julien, les non-valeurs (vanité, mensonge, conformisme, égoïsme pharisien) des nantis, notables, possédants, à la protestation généreuse du jeune homme et à sa puissante affirmation destructrice. Avec lui, les seules valeurs sont dans le refus, ou dans l'hypocrisie provisoire et tactique où il feint de jouer le jeu social pour le faire exploser ou pour s'en protéger. Devant ses juges, dans une perspective de lutte des classes, il dresse un véritable réquisitoire contre l'injustice sociale, en s'affirmant de nouveau plébéien.

D'autre part, pour Stendhal, qui était anticlérical, la société de la Restauration était hypocritement religieuse. Elle ne peut que condamner le mauvais prêtre séducteur qu'est Julien. Mais le roman dénonce d'autres prêtres, comme les séminaristes de Besançon ; comme « *le saint prêtre* » qui vient voir Julien dans sa prison, qui montre « *la plus basse hypocrisie* », qu'il était prêt, dans un moment de faiblesse, de « *prier d'aller dire pour lui une bonne messe de quarante francs* », mais « *il était près de midi, le prêtre décampa.* » (page 526) ; comme l'intrigant Frilair qui va jusqu'à essayer de sauver Julien pour favoriser son ascension sociale.

« *L'immoralité de la conduite sera un obstacle dans notre siècle* » (page 379). Apprenant que Mme de Fervaques avait fait corriger les tableaux dont les sujets lui avaient semblé « *peu décents* », Julien pensa : « *Siècle moral !* » (page 435). De ce fait, ne pouvait régner que l'ennui, plaie de l'époque : « *Tel est le malheur de notre siècle, les plus étranges égarements même ne guérissent pas de l'ennui.* » (page 368). L'ennui compromet le mariage : « *Étrange effet du mariage, tel que l'a fait le XIXe siècle ! L'ennui de la vie matrimoniale fait périr l'amour sûrement, quand l'amour a précédé le mariage. Et cependant, dirait un philosophe, il amène bientôt chez les gens assez riches pour ne pas travailler, l'ennui profond de toutes les jouissances tranquilles. Et ce n'est que les âmes sèches, parmi les femmes, qu'il ne prédispose pas à l'amour.* » (page 172).

Le bonheur n'est pas possible dans une telle société : d'où le pessimisme social de Stendhal pour qui, le XIXe siècle était fondamentalement embourgeoisé, tout y étant petitesse, mesure,

mesquinerie, où « *il n'y a plus de passions véritables : c'est pour cela que l'on s'ennuie tant en France. On fait les plus grandes cruautés, mais sans cruauté.* » (page 315). « *La marche ordinaire du XIXe siècle est que, quand un être puissant et noble rencontre un homme de cœur, il le tue, l'exile, l'emprisonne ou l'humilie tellement que l'autre a la sottise d'en mourir de douleur.* » (page 165). Mathilde constate : « *La civilisation et le préfet de police ont chassé le hasard, plus d'imprévu. S'il paraît dans les idées, il n'est pas assez d'épigrammes pour lui ; s'il paraît dans les événements, aucune lâcheté n'est au-dessus de notre peur. Quelque folie que nous fasse faire la peur, elle est excusée. Siècle dégénéré et ennuyeux !* » (page 350).

Stendhal ne cessa non plus d'affirmer sa désaffection à l'égard de la France, cette « *nation de freluquets* » (page 518). Geronimo est « *homme de bonne compagnie, et cependant fort gai, qualités qui, en France, ne sont guère compatibles* » (page 169). Il fait dire au comte Altamira qui est bien son porte-parole : « *Je ne vois en France que de la vanité* » (page 318), invoquer encore « *la vanité française* » (page 424).

Étant bonapartiste, Stendhal n'était donc pas vraiment démocrate. Aussi écrivit-il : « *La tyrannie de l'opinion est aussi bête dans les petites villes de France qu'aux États-Unis d'Amérique* » (page 16). Il n'avait que mépris pour les « *gouvernements par élections, comme celui de New York [...] l'opinion publique est terrible dans un pays qui a la charte. Un homme doué d'une âme noble, généreuse, et qui eût été votre ami, mais qui habite à cent lieues, juge de vous par l'opinion publique de votre ville, laquelle est faite par les sots que le hasard a fait naître nobles, riches et modérés. Malheur à qui se distingue.* » (page 165). Il avait prévu la rectitude morale dans laquelle nous sommes maintenant étouffés. Il resta cependant un partisan du progrès, mais doutait que le progrès social puisse assurer le bonheur. Il n'avait aucun espoir dans l'avenir, craignait « *le malheur d'une excessive civilisation. À vingt ans, l'éducation d'un jeune homme, s'il a quelque éducation, est à mille lieues du laisser-aller, sans lequel l'amour n'est souvent que le plus ennuyeux des devoirs.* » (page 94)

La critique sociale que contient « *Le rouge et le noir* » ne pouvait qu'entraîner une condamnation du livre que Stendhal y avait d'ailleurs prévue, en sachant qu'elle se dissimulerait derrière l'accusation d'être immoral : « *Malheur à l'homme d'étude qui n'est d'aucune coterie, on lui reprochera jusqu'à de petits succès fort incertains, et la haute vertu triomphera en le volant. Hé, monsieur, un roman est un miroir qui se promène sur une grande route. Tantôt il reflète à vos yeux l'azur des cieux, tantôt la fange des borbiers de la route. Et l'homme qui porte le miroir dans sa hotte sera par vous accusé d'être immoral. Son miroir montre la fange et vous accusez le miroir ! Accusez bien plutôt le grand chemin où est le borbier, et plus encore l'inspecteur des routes qui laisse l'eau croupir et le borbier se former.* » (page 381). Et, en effet, le roman a été jugé immoral, d'abord parce que Stendhal y faisait la critique de la société.

Cependant, Stendhal dépassa la seule critique de la société française de la Restauration, du XIXe siècle, en faisant de Julien Sorel le prototype de l'individu opposé à la société, le jeune homme opposé aux gens en place, aux vieux, conflit de base en tout temps. Le bonheur ne peut être trouvé qu'en marge, par des individus exceptionnels qui vont en arracher des bribes. Car, même sous le despotisme, il peut y avoir des opposants qui sont des êtres d'exception, énergiques et passionnés.

La conception religieuse : Si Stendhal était anticléric, il n'était pas athée : croire en Dieu n'oblige pas à accepter la religion catholique et, surtout, ses ministres.

Julien, dans sa prison, faisant face à la proximité de la mort, se livre à des ruminations sur la religion : « *Ma foi, si je trouve le Dieu des chrétiens, je suis perdu : c'est un despote, et, comme tel, il est rempli d'idées de vengeance ; sa Bible ne parle que de punitions atroces. Je ne l'ai jamais aimé ; je n'ai même jamais voulu croire qu'on l'aimât sincèrement. Il est sans pitié (et il se rappela plusieurs passages de la Bible). Il me punira d'une manière abominable... Mais si je trouve le Dieu de Fénelon ! Il me dira peut-être : Il te sera beaucoup pardonné, parce que tu as beaucoup aimé...* » (page 516). Fénelon rêvait en effet d'une communion spirituelle de l'être humain avec Dieu, et s'adonna avec sincérité au quiétisme répandu par Mme Guyon, doctrine mystique qui faisait consister la perfection chrétienne dans un continuel état de quiétude et d'union avec Dieu, de « pur amour », où l'âme devient indifférente aux œuvres et même à son propre salut.

Plus loin, Julien, dans des réflexions quelque peu incohérentes, se demande encore : « *“Où est la vérité? Dans la religion... Oui [...] peut-être dans le vrai christianisme, dont les prêtres ne seraient pas plus payés que les apôtres ne l'ont été?... Mais saint Paul fut payé par le plaisir de commander, de parler, de faire parler de soi... Ah ! s'il y avait une vraie religion... Sot que je suis ! je vois une cathédrale gothique, des vitraux vénérables ; mon cœur faible se figure le prêtre de ces vitraux... Mon âme le comprendrait, mon âme en a besoin... Je ne trouve qu'un fat avec des cheveux sales [...] Mais un vrai prêtre [...] Alors les âmes tendres auraient un point de réunion dans le monde... Nous ne serions pas isolés... Ce bon prêtre nous parlerait de Dieu. Mais quel Dieu? Non celui de la Bible, petit despote cruel et plein de la soif de se venger... mais le Dieu de Voltaire, juste, bon, infini...”*. Il fut agité par tous les souvenirs de cette Bible qu'il savait par cœur... Mais comment, dès qu'on sera “trois ensemble”, croire à ce grand nom DIEU, après l'abus effroyable qu'en font nos prêtres? » (page 532)

Et voilà que, de façon apparemment impromptue, apparaît cet apologue : « *Un chasseur tire un coup de fusil dans une forêt, sa proie tombe, il s'élançe pour la saisir. Sa chaussure heurte une fourmilière haute de deux pieds, détruit l'habitation des fourmis, sème au loin les fourmis, leurs œufs... Les plus philosophes parmi les fourmis ne pourront jamais comprendre ce corps noir, immense, effroyable : la botte du chasseur, qui tout à coup a pénétré dans leur demeure, avec une incroyable rapidité, et précédée d'un bruit épouvantable, accompagné de gerbes d'un feu rougeâtre... Ainsi la mort, la vie, l'éternité, choses fort simples pour qui aurait les organes assez vastes pour les concevoir... Une mouche éphémère naît à neuf heures du matin dans les grands jours d'été, pour mourir à cinq heures du soir ; comment comprendrait-elle le mot “nuit”? Donnez-lui cinq heures d'existence de plus, elle voit et comprend ce que c'est que la nuit.* » (page 533).

Le chasseur est évidemment Dieu, sa botte est son action sur les êtres humains qui sont les fourmis ou la mouche éphémère, qui ne peuvent comprendre la transcendance, ne doivent même pas chercher à la comprendre.

Resté un homme du XVIIIe siècle, Stendhal adhéraient donc à un déisme qui était celui de Voltaire, refusait comme vaine la réflexion métaphysique. Son intérêt ne se portait que sur la vie qui nous est donnée.

La conception stendhalienne de la vie : Stendhal a déclaré : « *Je réduis toute la philosophie à ne pas se méprendre sur les motifs des actions des hommes et à ne pas se tromper dans les raisonnements ou dans l'art de marcher au bonheur. Dans la chasse au bonheur, les êtres se montrent vraiment eux-mêmes.* » En prison, Julien, plutôt que de se morfondre dans la pensée de la mort qu'il conçoit d'ailleurs à la façon des stoïques, découvre le bonheur dans la pleine réalisation de son moi, dans une communion avec Mme de Rênal.

Celle-ci, dès le début, avait été animée de « *cet instinct de bonheur naturel à tous les êtres* » (page 49). Pour sa part, Julien avait déjà, « *seul, loin des regards des hommes* », put « *se livrer au plaisir d'exister* » (page 64). Dans ses derniers jours, « *il vivait d'amour et sans presque songer à l'avenir* » et « *Mme de Rênal partageait presque son insouciance et sa douce gaieté.* » (page 537). Ils se disent : « *Soyons heureux pendant le petit nombre de jours de cette courte vie.* » (page 539).

Ils sont donc devenus des épicuriens dont le critère est le plaisir, qui vont à la chasse au bonheur. L'épicurisme est inséparable d'un individualisme qui va jusqu'à ce que Stendhal a appelé « *égotisme* », culte du moi allègre, enthousiaste et conquérant, que ne peuvent cultiver que des êtres exceptionnels, comme l'affirme Julien : « *Les passions sont un accident dans la vie, mais cet accident ne se rencontre que chez les âmes supérieures* » (page 502). Pour Stendhal, les passions, lorsqu'elles sont sincères, enrichissent ceux qui les éprouvent, leur font goûter des sensations exaltantes, irremplaçables. Il aimait les tempéraments ardents et originaux et passionnés. Mais, pensait-il, « *quand la présence continue du danger a été remplacée par les plaisirs de la civilisation moderne, leur race [celle des âmes héroïques] a disparu du monde.* » (*“Mémoires sur Napoléon”*).

Ainsi, Julien préfère à la laideur de la vie le refuge dans l'imaginaire : « *Laissez-moi ma vie idéale* » (page 505). Dans son individualisme qui confine au solipsisme, il déclare : « *Moi seul, je sais ce que j'aurais pu faire. Pour les autres, je ne suis tout au plus qu'un PEUT-ÊTRE.* » (page 518). Au prêtre qui lui propose de se convertir (« *Les larmes que votre conversion fera répandre annuleront*

l'effet corrosif de dix éditions des oeuvres impies de Voltaire »), il rétorque : « Que me restera-t-il si je me méprise moi-même? » (page 538).

Le culte du moi est, en fait, une exigeante culture de soi car, comme l'a dit Gide : « Il est bon de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant. » Et, si Stendhal a le plus vif intérêt pour lui-même, il n'a pas de complaisance. Le culte du moi est donc un culte de l'énergie, un culte de la « vertu », mot auquel il donnait le sens latin de « vertu », qui signifie virilité, énergie, acceptation du risque, audace, volonté, lucidité. Cette vertu, qui anime les héros stendhaliens dans les luttes que soutient leur amour ou leur ambition contre les obstacles, contre les préjugés, contre la morale même, les distingue du vulgaire. Et le bonheur, pour Stendhal, est affaire de raison, il faut à la fois sentir fortement et raisonner juste, ce qui est l'accord humain parfait.

Cette conception de la vie, mieux affirmée dans *“La chartreuse de Parme”* et dans les écrits intimes de Stendhal, a reçu le nom de beylisme.

Destinée de l'oeuvre

“Le rouge et le noir” a été, à sa publication, accueilli par la plus parfaite incompréhension, a été jugé trop laid, trop violent, trop cruel, trop immoral. On condamna « une dissection de l'âme qui l'attriste et la flétrit ». Défi à une certaine modération littéraire, ce roman d'un héros bas et fort, d'un sublime sombre et sanglant (« michelangélesque », a-t-on dit), offrant sans atténuation des laideurs morales et physiques, était alors aux limites du supportable. Aux premiers lecteurs Julien Sorel, qui a été diversement interprété, peu de personnages de romans n'ayant donné lieu à tant d'erreurs et aussi tenaces, apparut comme un vil ambitieux, comme un détestable hypocrite, un personnage foncièrement cruel et méchant, toujours en train d'échafauder à froid des plans d'action destinés à le faire valoir au détriment de son entourage. Il fut jugé monstrueux parce que, jeune homme du peuple, il avait osé aimer une bourgeoise puis une aristocrate, parce que ce séducteur, qui se destinait à la prêtrise, avait eu une conduite sexuelle libre, parce que, amant passionné, il avait tiré sur sa maîtresse qui lui avait prouvé son amour par sa trahison et à qui il prouvait son amour par cet attentat, et, surtout, parce que, enfin, s'il est condamné à mort par la société, il trouve le bonheur en prison.

Le fait qu'il s'impose par une forte personnalité n'a guère été porté à l'actif du romancier. Bien au contraire, suivant un processus inévitable, le public a généralisé : tel personnage, tel auteur. Le jugement négatif formulé sur Julien Sorel a déteint sur son créateur : un écrivain capable de décrire avec complaisance les exploits d'un homme aussi odieux ne pouvait être lui-même qu'un méchant, un hypocrite, un scélérat. Julien ne pouvait être que le produit naturel du machiavélisme de Stendhal, et pas du tout l'émanation de la société de son temps. Ainsi, au nom de Stendhal on a vite accolé la qualification de « mauvais maître » ; on l'a rangé dans la catégorie des auteurs que toute honnête personne se devait de ne pas fréquenter. Si l'on feuillette le dossier réunissant les articles suscités par *“Le rouge et le noir”*, on trouve maints jugements de ce genre de même ils l'ont donc considéré comme

Quelque paradoxal que cela puisse paraître, le ton a été donné par Balzac, qui pourtant, quelques années plus tard écrira un article dithyrambique sur *“La chartreuse de Parme”* où il décernera à son confrère un brevet de génie. Il fit preuve d'une curieuse incompréhension à l'égard du *“Rouge et le noir”*. Dès le 10 janvier 1831, passant en revue les principaux romans parus l'année précédente : *“Le rouge et le noir”*, *“L'histoire du roi de Bohême”* par Charles Nodier, *“La confession”* de Jules Janin et sa *“Physiologie du mariage”*, il s'exprima ainsi dans une de ses *“Lettres de Paris”* : « Cette année, commencée par *“La physiologie du mariage”* dont vous me permettrez de ne pas parler, a fini par *“Le rouge et le noir”*, conception d'une sinistre et froide philosophie : ce sont de ces tableaux que tout le monde accuse de fausseté, par pudeur, par intérêt peut-être. Il y a dans ces quatre conceptions littéraires le génie de l'époque, la senteur cadavérique d'une société qui s'éteint [...] M. de Stendhal nous arrache le dernier lambeau d'humanité et de croyance qui nous restait [...]. *“La physiologie du mariage”*, *“La confession”*, *“L'histoire du roi de Bohême”*, *“Le rouge et le noir”*, sont les traductions de la pensée intime d'un vieux peuple qui attend une jeune organisation ; ce sont de poignantes moqueries, et la dernière est un rire de démon, heureux de découvrir entre chaque homme un abîme

de personnalité où vont se perdre tous les bienfaits. [...] Un homme viendra, peut-être, qui, dans un seul ouvrage, résumera ces quatre idées et alors le XIXe siècle aura quelque terrible Rabelais qui pressera la liberté comme Stendhal vient de froisser le cœur humain...» Il voyait en Julien un produit du machiavélisme de Stendhal et non l'incarnation de la société de son temps. Il a rangé le roman parmi les produits de «l'école du désenchantement».

Jules Janin a vu dans Julien un «monstre», et dans tout le roman un parti pris d'horreur. Mérimée dénonça «un type effrayant» et déplora ces «plaies du cœur humain trop salopes pour être vues». Sainte-Beuve, avec l'autorité d'un critique officiel, stigmatisa son ambition, son arrivisme.

Si Rochefort put dire : «Tous les jeunes gens à un moment donné ont été plus ou moins Julien Sorel» et Paul Bourget voir en lui un «plébéien en transfert de classe», un déclassé préfigurant les communards, l'opposition se maintint. En 1901, le critique Eugène Loudun écrivit : «Stendhal, que l'on vante tant, a écrit des romans où pas un des personnages ne vous attache : tous sont infectés. Cet esprit pourri se plaisait à peindre des visages aux boutons farineux et des corps où il devinait que s'était introduit un ver qui ronge.» (*Traditions françaises. Œuvres et hommes de ce temps*). En 1908, C. Lecigne, après s'être, non sans des frissons d'horreur, livré à une analyse du *«Rouge et le noir»* concluait : un romancier qui a pu concevoir le caractère «abominable» de Julien devait être lui-même un «abominable individu», car «il savait bien qu'il créait un monstre.» (*Stendhal et le roman d'analyse*, article paru dans *«La jeune fille contemporaine»*, no 8, 5 juillet 1908.)

Encore en 1923, un critique qui cependant n'était pas le premier venu, Jules Marsan, n'hésitait pas à écrire que Stendhal est sans doute un excellent psychologue, mais qu'il ne s'était pas donné la peine de représenter dans son livre la société de son temps. Cela revient à dire que Julien serait une pure abstraction intellectuelle agissant sur une toile de fond fantaisiste. On reconnaît aisément dans cette opinion le prolongement du préjugé tenace d'après lequel rien dans Stendhal n'est à prendre au sérieux, l'homme étant un mélange de présomption et de naïveté puérile, et l'écrivain étant comme perpétuellement obsédé par le désir de mystifier son prochain.

Un revirement ne s'est amorcé que lorsque, au début du XXe siècle, la droite nationaliste le récupéra, Barrès adoptant le «culte du moi» et célébrant le «professeur d'énergie». Albert Thibaudet salua ce «grand roman de l'énergie nationale». Léon Blum réagit, dans *«Stendhal et le beylisme»*, en montrant que son œuvre, formée à la fin de l'adolescence, au moment où l'envahissaient les impressions dont il a composé ses livres, est avant tout un éloge de la sensibilité, des émotions juvéniles et du bonheur.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, une lecture plus attentive, un effort de réflexion ont permis de s'apercevoir que la peinture de la société dans *«Le rouge et le noir»* est loin d'être fantaisiste. Mieux encore, on a pris conscience que le romancier n'a pas voulu montrer l'opposition de Julien Sorel à la société, mais bien celle de la société contre lui. A été mise en lumière l'habileté avec laquelle le romancier a su étroitement allier l'affabulation romanesque au tableau de l'histoire contemporaine, a été mis en relief ce qui, en dernière analyse, constitue le génie de Stendhal : avoir su éliminer dans une œuvre littéraire tout hiatus entre la fiction et la réalité.

De nos jours, *«Le rouge et le noir»* apparaît comme l'une des œuvres clés du XIXe siècle, comme un chef-d'œuvre du réalisme. Mieux, on adhère au beylisme, au culte du moi, puisqu'on est en plein individualisme, dans un narcissisme qui, d'ailleurs, ne plairait certainement pas à Stendhal.

La conception stendhalienne fut reprise par d'autres écrivains qui se placent dans sa lignée ; ainsi, ceux qu'on a appelés « les hussards » (Roger Nimier, Jacques Laurent, Kléber Haedens, Michel Déon, Antoine Blondin) et, surtout, Jean Giono qui l'illustra avec, en particulier, ses romans du cycle d'Angelo : *«Le hussard sur le toit»*, *«Le bonheur fou»*.

Le roman a fait l'objet de plusieurs adaptations cinématographiques dans :

- en 1928, *«Der geheime Kurier»*, film allemand de Gennaro Righelli, avec Ivan Mosjoukine, Lil Dagover ;
- en 1947, *«Il corriere del re»*, film italien de Gennaro Righelli, avec Rossano Brazzi, Valentina Cortese ;
- en 1954, *«Le rouge et le noir»*, film franco-italien de Claude Autant-Lara, avec Gérard Philipe, Danielle Darrieux, Antonella Lualdi, Jean Martinelli ;

- en 1961, *‘Le rouge et le noir’*, téléfilm de Pierre Cardinal, avec Robert Etcheverry, Micheline Presle, Marie Laforêt, Jean-Roger Caussimon ;
- en 1998, *‘Le rouge et le noir’*, téléfilm de Jean-Daniel Verhaeghe, avec Carole Bouquet, Kim Rossi Stuart, Judith Godrèche, Claude Rich, Olivier Sitruk, Bernard Verley.

Étude du passage

de «*Il vit Mathilde se promener longuement*» (page 382)
à «*La vertu de Julien fut égale à son bonheur.*» (page 384)

Le passage est divisé en deux parties contrastées, séparées par les pointillés qui marquent une ellipse pudique : la première est dominée par le désespoir, la seconde par l'excès de bonheur.

La narration est objective, mais la focalisation est sur Julien : on pénètre dans son esprit, on suit son monologue intérieur (paragraphe 2, «*il se figurait cette chambre, Elle va se fâcher...*»), interpénétration telle qu'une exclamation de Julien se trouve au milieu de la narration : «*hélas*». Mais Stendhal se moque aussi de son personnage ; il y a donc alternance de coïncidence et de distanciation.

Il se permet des intrusions : «*dans cet état d'imagination renversée, il entreprenait de juger la vie avec son imagination. Cette erreur est celle d'un homme supérieur - un être humain n'a de ressources que le courage*» qui est aussi une pensée de Julien - «*Qui pourra décrire l'excès de bonheur...*» - «*Mais il est plus sage de supprimer la description d'un tel degré d'égarement et de félicité.*»

La narration est rapide : «*Une heure sonna ; entendre le son de la cloche et se dire : “Je vais monter avec l'échelle” ne fut qu'un instant*» (Julien montre la même impulsivité qu'en courant plus tard à Verrières). S'accumulent les péripéties de l'échelle et de la persienne, le récit se faisant très haletant : «*Il volait en montant l'échelle, il frappe à la persienne ; après quelques instants Mathilde l'entend, elle veut ouvrir la persienne, l'échelle s'y oppose : Julien se cramponne au crochet de fer destiné à tenir la persienne ouverte, et, au risque de se précipiter mille fois, donne une violente secousse à l'échelle et la déplace un peu. Mathilde peut ouvrir la persienne.*»). On remarque le passage au présent de narration. Mais le rythme des phrases varie : l'action a la priorité et ensuite seulement interviennent la précision des détails («*À l'aide du chien d'un de ses petits pistolets qu'il brisa, Julien, animé dans ce moment d'une force surhumaine*») et les notations psychologiques.

La description est limitée à des précisions de luminosité, du temps qui est passé.

On remarque :

- le mot «*vertu*» qu'il faut comprendre ici au sens de «*virtu*», mot italien dont le sens est proche de son étymon latin, «*virtus*» : virilité, valeur, bravoure, courage (plus loin, Stendhal note la «*vertu militaire*» de Julien) ; tandis qu'ailleurs, le mot a son sens habituel : «*“Serait-ce par hasard, se dit-il, un retour à la vertu?” Mais ce mot était trop bourgeois pour l'altière Mathilde.*» (page 367)
- l'emploi quatre fois en sept lignes du mot «*persienne*» ;
- la métaphore «*c'était le verre d'eau glacée offert au misérable qui, dans le désert, meurt de soif et de chaleur*» ;
- les hyperboles : «*mortellement dégoûté*» - «*dernier abîme du malheur*» - «*il volait*» - «*se précipiter mille fois*» - «*tu es mon maître, je suis ton esclave*» - «*ivre de bonheur et d'amour*» - «*tel degré d'égarement et de félicité*» - «*le plus étonnant bonheur qu'une âme humaine puisse goûter*», qui semblent bien relever du «*style de roman*» que Stendhal pourtant abhorrait ;
- une accumulation : «*je suis au total un être bien plat, bien vulgaire, bien ennuyeux pour les autres, bien insupportable à moi-même*» ;
- une antithèse : «*Cette erreur est d'un homme supérieur*» ;
- une prétéition qui permet des sous-entendus quelque peu pudiques : «*Qui pourra décrire l'excès du bonheur de Julien? Celui de Mathilde fut presque égal.*» «*L'excès de bonheur*» de Julien est celui de sa «*vertu*», dont on a vu que c'est sa virilité : il a atteint l'orgasme. Que le bonheur de Mathilde soit «*presque égal*» révèle une frigidité qui n'empêche pas la déclaration passionnée où,

avec son excessivité, sans renoncer à sa préciosité (« *orgueil atroce* »), elle recourt au tutoiement pour exprimer son passage de la hauteur aristocratique à une soumission quelque peu masochiste.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)